

Thaer  
861

Univ.-Bibl.  
Giessen

861

4

# HISTOIRE

DE

L'INTRODUCTION DES MOUTONS

A LAINE FINE D'ESPAGNE.



THE HISTORY OF

THE UNITED STATES OF AMERICA

BY JAMES MADISON

7  
A  
T  
e  
/e  
/e  
/e  
]  
E  
n  
p  
s  
]  
I

# HISTOIRE

DE

## L'INTRODUCTION DES MOUTONS

A LAINE FINE D'ESPAGNE,

DANS LES DIVERS ÉTATS DE L'EUROPE,  
ET AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

ÉTAT actuel de ces animaux, leur nombre,  
les différentes manières dont on les élève,  
les avantages qu'en retirent l'Agriculture,  
les Fabriques et le Commerce.

*Avec une Planche.*

PAR C. P. LASTEYRIE,

MEMBRE des Sociétés Philomatique, d'Agriculture  
du département de la Seine, de la Société Royale  
Patriotique de Stockholm, de la Société Royale des  
Sciences de Goëttingen, etc.

---

Optimæ sunt oves quæ lanas gerunt multas et molles.  
GEOPON, l. XVIII, c. I.

---

PARIS,

LEVRAULT, QUAI MALAQUAIS.

~~~~~  
AN XI. — 1802.

40  
N° 34  
6



HISTOIRE

L'INTRODUCTION DES MOUTONS

A L'ANNEE 1763

PAR M. DE LAUNAY, SEIGNEUR DE LAUNAY, ET  
DE LAUNAY DE LAUNAY-LE-ROUILLON

Le rapport de ces moutons, leur nombre,  
les différentes manières dont on les élève,  
les avantages qu'on retire de l'élevage,  
les préjudices de la Commerce.

Avec une Planche.

PAR G. P. LASTEYRIER

Membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie  
de Médecine, de la Société Royale de France,  
de l'Académie de Médecine, de la Société Royale des  
Sciences de Montpellier, etc.

On trouve chez tous les Libraires, chez M. de la Harpe,  
chez M. de la Motte, chez M. de la Roche, chez M. de la Roche,  
chez M. de la Roche, chez M. de la Roche, chez M. de la Roche,

PARIS,

chez M. de la Harpe, chez M. de la Motte, chez M. de la Roche,  
chez M. de la Roche, chez M. de la Roche, chez M. de la Roche,

AN X. — 1802.

# HISTOIRE

DE

L'INTRODUCTION DES MOUTONS

A LAINE FINE D'ESPAGNE,

DANS LES DIVERS ÉTATS DE L'EUROPE,  
ET AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

---

---

PREMIÈRE PARTIE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Vues générales sur la naturalisation des  
Mérinos.*

LES Gouvernemens de l'Europe avoient reconnu depuis long-temps les avantages que procureroit à l'agriculture et au commerce, l'introduction des bêtes à laine fine, dans leurs États respectifs ; mais leurs vues se trouvant en opposition avec l'ignorance et les préjugés du temps, il s'est écoulé un grand nombre

d'années avant qu'on cherchât à réaliser une idée, qui d'abord avoit semblé chimérique.

Il a paru enfin des hommes également recommandables par leur patriotisme et par leurs lumières, qui ont travaillé avec zèle et persévérance à éclairer leurs concitoyens, en leur prouvant par des faits, que la nature loin de s'opposer à la conservation des bêtes à laine fine dans certains climats, sembloit au contraire se prêter avec complaisance aux tentatives de l'industrie.

On peut citer au nombre de ces hommes qui ont bien mérité de leur patrie, les Alstroemer en Suède, les Koenig en Saxe, les Fink en Prusse, les Magnis en Silésie, les d'Aubenton et les Gilbert en France, les Twent en Hollande; enfin, les Nelson en Danemark.

Il s'est écoulé près d'un siècle depuis que les Suédois ont introduit dans leur pays, et acclimaté sous un ciel rigoureux les bêtes à laine fine d'Espagne. Les Norwégiens et d'autres peuples du Nord de l'Europe, ont eu le même succès, il y a environ 50 ans; époque à laquelle nous donnions à ces peuples le nom de *barbare*. Les Français entraînés alors vers le luxe et les plaisirs, par une Cour corrompue et dissipatrice, et se laissant éblouir par le vain apparat d'une fausse grandeur, négligeoient les

études et les travaux qui fondent la prospérité et la durée des empires.

Aussi la France , quoique spécialement favorisée par la nature , a été , et se trouve encore arriérée sous plusieurs rapports industriels.

On verra par l'exposé des faits relatifs à l'amélioration des laines , combien de temps , et quelles peines il nous a fallu , pour parvenir au degré auquel nous sommes enfin arrivés.

Le lecteur instruit de ce qui s'est passé chez les étrangers , sera sans doute surpris qu'on ait trouvé de si grands obstacles , pour prouver ce qui étoit connu et attesté par une longue expérience chez différens peuples avec lesquels nous avons des relations politiques très - intimes ; mais , ainsi que j'aurai occasion de le faire remarquer plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage , les peuples ne sont pas assez éclairés , et les Gouvernemens n'ont pas un désir assez vif du bien public , pour provoquer et accélérer les améliorations vraiment utiles.

Cependant plusieurs souverains frappés du succès qu'a eu en divers pays l'éducation des Mérinos , ont depuis une certaine époque , puissamment encouragé cette branche importante de l'économie rurale , soit en introduisant dans leurs États les races à laine fine , soit en augmentant le nombre des individus déjà naturalisés. On observe en Allemagne que

cette tendance vers le perfectionnement , devient chaque jour plus générale parmi les cultivateurs.

¶ Je crois avoir démontré dans mon *Traité sur les bêtes à laine* , que la finesse des laines d'Espagne ne dépend ni des voyages , ni du sol , ni du climat , ni des pâturages ; mais qu'elle est due à d'autres causes , et qu'il est possible d'avoir , en France et ailleurs , des laines de même qualité que celles d'Espagne. Mon voyage dans le Nord de l'Europe m'a offert des faits et des observations qui m'ont de nouveau démontré cette vérité. J'ai trouvé dans la majeure partie des troupeaux que j'ai examinés , des laines qui à en juger à l'œil , ou par le tact , égalent en beauté et en finesse les Ségoiviennes et les Léo-noises ; de sorte qu'à mon avis , on ne peut plus douter qu'il ne soit facile d'obtenir des toisons superfines dans tous les lieux de l'Europe où l'on trouve des pâturages , et où l'on peut récolter des provisions d'hiver pour la nourriture des moutons. Ces laines donnent des draps aussi fins , aussi soyeux , aussi souples que ceux fabriqués avec des laines Espagnoles , ainsi que le prouvent les essais faits en France et dans d'autres pays. Mais fût-il vrai que les alimens , le climat et d'autres circonstances locales , eussent une certaine influence sur les qualités intrinsèques des laines ; telles que l'é-

lasticité , la force , la souplesse , etc. , il ne seroit pas moins prouvé qu'on obtiendra dans tous ces cas des draps assez fins et assez beaux pour satisfaire les hommes les plus difficiles sur ce point , et qu'une nation pourra facilement se passer des laines d'Espagne , et alimenter ses plus belles manufactures avec celles qu'elle récoltera sur son propre sol.

Cependant comme ces vérités sont encore revoquées en doute par quelques personnes , et qu'elles doivent avoir une grande influence sur notre agriculture et notre commerce , j'ai cru devoir publier des faits qui peuvent leur donner un nouveau degré de force et de certitude.

Je vais donc présenter ici l'état actuel des troupeaux de race Espagnole naturalisés en Europe , en commençant par les pays où cette introduction a eu lieu le plus anciennement.

---

## C H A P I T R E I I.

## S U È D E.

ON a lieu sans doute d'être surpris que la Suède qui paroît être le pays de l'Europe le moins favorable à l'éducation des moutons à laine fine , ait cependant commencé la première à naturaliser cette race précieuse ; mais ce qui doit nous étonner encore davantage , c'est de trouver en France des hommes qui rejettent la possibilité d'une naturalisation reconnue facile en Suède , il y a près d'un siècle. Le petit nombre de contradicteurs qui existe encore parmi nous , ne sauroit heureusement s'opposer à la propagation d'une race d'animaux si utiles à notre industrie.

M. Alstroemer qui avoit fait en 1715 , quelques tentatives pour améliorer les mauvaises races de la Suède , crut que cette amélioration ne devoit pas se borner au perfectionnement obtenu par les races Allemande et Anglaise. Il fit venir d'Espagne , en 1725 , un troupeau de Mérinos ; et il parvint à naturaliser et à propager sur un climat austère , une race qui sembloit ne pouvoir se maintenir hors des pays chauds.

Le Gouvernement Suédois persuadé que l'ignorance des bergers apporteroit de grands obstacles à la conservation et à la propagation de cette nouvelle race, institua en 1739, une école de bergers dont il donna la direction à M. Alstroemer. Les États firent en 1740, un fonds destiné à accorder des primes aux particuliers qui vendroient des béliers de race Espagnole ; et il y eut, à dater de la même époque jusqu'en 1780, un bénéfice de 25 pour 100 accordé sur la vente des laines fines et de bonne qualité. Ces bénéfices réduits en 1780, à 15 pour cent, et à 12 pour cent, en 1786, furent entièrement supprimés en 1792.

Il est reconnu d'après les relevés exacts qui m'ont été communiqués par M. Schulzenheim, de l'Académie des sciences de Stokholm, que la quantité des laines fines du pays, vendues aux magasins publics, et aux manufactures de Suède, depuis 1751 jusqu'en 1790, se monte à 3,402,961 francs, et que le gouvernement a dépensé, durant le même espace de temps, 1,413,450 francs pour les encouragemens donnés à ce genre d'industrie. La quantité de laines fines produites dans le pays, a même été bien plus considérable, puisqu'une partie de cette laine a été ouvrée chez les particuliers, qui sont dans l'usage, en Suède, de faire fabriquer, dans leurs ménages, leurs draps et autres objets en

laine. D'ailleurs , l'éloignement des magasins où les cultivateurs étoient tenus d'apporter les laines pour recevoir les primes , et la diminution successive de ces mêmes primes ont été cause que la quantité de laines apportées n'a pas été en proportion du produit réel.

Il est à remarquer que la quantité de laines fines d'Espagne , importées en Suède durant le même espace de quarante ans , n'a été que de 2,623,040 livres , et que , par conséquent , la quantité de laines fines du pays , a surpassé cette importation de 779,920 livres.

L'importation des laines d'Espagne a éprouvé une nouvelle diminution , depuis la dernière époque dont nous venons de parler , c'est-à-dire depuis 1790 , quoique la fabrication des draps fins se soit accrue.

On sera peut-être étonné que les moutons Mérinos naturalisés en Suède , depuis environ quatre-vingts ans , n'aient pu encore se propager au point de fournir à la Suède la quantité de laines consommées par ses manufactures de draps fins. Outre les causes politiques qu'il seroit trop long de développer ici , on peut assigner , à cet effet , d'autres causes morales et physiques.

Les commerçans en laine et les fabricans de draps , ont ici , comme ailleurs , un intérêt à déprécier les laines fines du pays ; et il leur est facile de les maintenir , dans le commerce , au-

dessous de leur valeur réelle. Le prix modique de quelques laines fines d'Allemagne , et surtout de celles d'Eiderstedt , dont l'importation est facile , a pareillement nui à la multiplication des *Mérinos*.

L'éducation des bêtes à laine fine , a été presque exclusivement entreprise par les propriétaires aisés. Les paysans en Suède , qui n'ont ordinairement qu'un très-petit nombre de bêtes à laine , et qui sont dans l'usage de fabriquer eux-mêmes les étoffes servant à leurs vêtemens , ont été forcés de conserver leurs anciennes races , qui seules pouvoient produire la laine longue et grossière , dont ils ne sauroient se passer.

Il est d'ailleurs arrivé en Suède ce que nous voyons parmi nous. Quelques personnes pensent encore aujourd'hui , malgré les faits multipliés qui attestent le contraire , que la race des *Mérinos* n'est pas d'une nature à prospérer dans le pays , et qu'elle n'offre pas des produits assez avantageux. D'autres , au contraire , s'imaginant que les moutons de cette race peuvent être abandonnés à eux-mêmes , et qu'ils n'exigent aucun soin , les soumettent au régime qu'on a coutume de faire suivre à ceux du pays ; c'est-à-dire qu'ils les enferment dans des étables infectes , humides , mal-propres , et dont l'air est vicié par l'effet d'une trop grande cha-

leur ; qu'ils les nourrissent , une partie de l'année , avec une quantité insuffisante de paille ou avec de mauvais fourrages ; enfin , qu'ils les font paître dans les forêts , sur le bord des marais , sur des pâturages humides et maigres , où ces animaux ne trouvent ni la quantité , ni la qualité de nourriture qui leur convient. On a cependant observé que les races espagnoles , soumises à ce régime vicieux , dégénéroient insensiblement , et que leur laine devenoit moins fine , moins douce au toucher , et qu'elle perdoit de sa longueur.

J'ai vu un grand nombre de troupeaux de race espagnole en Suède , et j'ai constamment observé que ces animaux avoient perdu , sous les rapports de la beauté et de la finesse des laines , toutes les fois qu'ils avoient été gouvernés par des gens insoucians ou peu attentifs , tandis que , chez les propriétaires soigneux , j'ai trouvé des moutons dont les laines avoient conservé leurs qualités primitives. Comme j'ai fait la même remarque en Hollande , et sur divers points de l'Allemagne , ainsi que je le dirai plus bas , et que les meilleurs agriculteurs de ces différens pays , que j'ai consultés , ont également attribué la dégénération des races aux causes que je viens d'assigner , je conseillerai aux cultivateurs français , qui se livrent à l'éducation des moutons Mérinos , de se mettre en garde contre

l'opinion de quelques personnes qui pensent que cette race conserve la beauté de ses laines, lors même qu'elle est soumise à un traitement vicieux, ou qu'elle est abandonnée à l'incurie et à l'ignorance. On a allégué un ou deux faits à l'appui de l'assertion que je combas ici ; mais ces faits, fussent-ils bien constatés, ne sauroient avoir assez de force pour en renverser un grand nombre d'autres, reconnus par les agriculteurs de divers pays. Je pourrois, s'il étoit nécessaire, citer ici mon *Traité sur les bêtes à laine de race espagnole*, dans lequel je rapporte plusieurs faits, qui prouvent que les Mérinos dégénèrent même en Espagne, lorsqu'on néglige de leur donner les soins nécessaires. J'ai trouvé en Espagne des résultats semblables à ceux dont j'ai été témoin en Suède. J'ai vu, dans ces deux royaumes, des animaux de même race, habitant le même lieu, dont les uns conservoient la finesse de leurs toisons, tandis que les autres produisoient des laines d'une qualité très-inférieure. Cette différence prouve que la nature, dans presque toutes les circonstances, ne se plie à nos besoins que lorsque nous savons la consulter dans ses opérations, la suivre dans sa marche, et la seconder avec intelligence.

Le désir de voir propager rapidement en France une race précieuse d'animaux, peut

entraîner trop loin les amis du bien public ; mais ils doivent se souvenir qu'en voulant trop prouver , souvent on ne prouve rien , et qu'il est toujours dangereux de présenter des théories dont l'application peut nuire aux progrès de l'art.

Le mélange indistinct des Mérinos ou des Métis avec les moutons indigènes , a aussi beaucoup contribué à la dégénération des belles races qu'on avoit obtenues en Suède , et qu'il eût été facile de conserver avec des soins.

Une autre cause qui a apporté de grands obstacles à la multiplication des Mérinos , c'est l'insuffisance des fourrages. L'entretien des bestiaux et sur-tout des moutons , est beaucoup plus dispendieux en Suède que dans les pays méridionaux ; la rigueur du climat obligeant de tenir les moutons à l'étable pendant six ou sept mois de l'année , ils ne peuvent jouir des pâturages que pendant cinq ou six mois. Le cultivateur doit donc avoir du fourrage en abondance pour nourrir ses troupeaux durant un si long hiver. Cette nécessité rend leur entretien plus cher et moins facile.

L'éducation des Mérinos offre cependant de plus grands bénéfices que celle des autres espèces ; mais comme on ne peut dans quelques endroits se procurer du fourrage d'une assez bonne qualité , ou en quantité suffisante, et que

d'ailleurs l'habitant des campagnes abandonne difficilement ses anciennes habitudes, sur-tout lorsqu'il a des obstacles à vaincre, cette éducation n'a pas été suivie en Suède avec toute l'activité qu'eussent exigée les besoins publics, et l'intérêt des particuliers.

On comptoit en 1764, 65,369 moutons de race pure, et 23,384 de race croisée qui donnoient une bonne qualité de laine. Il est difficile d'en déterminer le nombre actuel, puisqu'il n'existe aucune base pour le reconnoître, depuis qu'on a supprimé les primes d'encouragement; mais on sait que ce nombre a toujours été en croissant; et quoique les manufactures de beaux draps en Suede, ne soient pas entièrement approvisionnées avec les laines du pays, l'importation a cependant été peu considérable dans ces derniers temps, malgré que la fabrication des draps fins se soit accrue; de sorte qu'en prenant pour base la quantité de laine consommée par les manufactures, on peut supposer par approximation que le nombre des bêtes à laine fine de race pure, ou croisée, s'élève dans ce moment à 100,000 environ. Ce nombre qui forme la 25<sup>me</sup>. partie des moutons de toute espèce, est très-grand si on le considère sous le rapport des besoins, ou relativement à l'état de l'agriculture dans ce pays.

Les Mérinos conservent en Suède leurs

formes primitives ; leurs toisons sont tassées , et les filamens de la laine très-rapprochés. Ces laines ne perdent rien de leur finesse , de leur longueur , de leur élasticité ; et les produits en sont aussi considérables qu'en Espagne , lorsque l'animal a été convenablement nourri. On a vu des béliers dont les toisons pesoient 13 livres. J'ai remarqué que cette race acclimatée étoit plus grande et plus forte que ne le sont les moutons en Espagne.

J'ai trouvé chez Monsieur Schulzenheim , à Gronsoe , dans la province d'Upland , un troupeau provenant d'individus tirés d'Espagne , il y a 55 ans , et dont la laine comparée à celle des Mérinos nouvellement tirés du même pays , ne lui cédoit ni en beauté , ni en finesse.

M. Schulzenheim a fait venir à six reprises différentes des béliers d'Espagne , dans l'intention de donner , s'il étoit possible , un nouveau degré de perfection aux individus de ses troupeaux. On a reconnu que tous , excepté ceux qui ont fait partie du dernier envoi en 1778 , avoient des laines inférieures en qualité à celles du troupeau primitif , quoiqu'ils eussent été choisis avec intelligence par les soins de M. Gahn , consul de Suède à Madrid , neveu de M. Schulzenheim.

La même observation a été faite en France. Les moutons choisis en Espagne par Gilbert ,

qui étoit bon connoisseur , ont des laines moins belles que celles de quelques individus du troupeau de Rambouillet.

J'ajouterai que M. Schulzenheim a conservé assez long-temps des moutons tirés d'Espagne , pour qu'ils vissent leurs descendans jusqu'à la cinquième génération. La comparaison des toisons a démontré que les derniers descendans n'avoient perdu aucune des qualités qui rendent cette race recommandable. Ces faits , prouvent d'une manière péremptoire et décisive , que les races Espagnoles peuvent se propager et se maintenir dans les pays froids , sans rien perdre de la finesse et de la bonté de leurs laines.

Je citerai parmi les autres troupeaux de race à laine fine que j'ai vus en Suède , celui que M. le Baron de Makleaw , élève depuis 26 ans à sa campagne , située à Edet , 20 lieues nord de Gottembourg.

Je me suis convaincu par l'examen de ces troupeaux , que leurs laines possédoient toutes les qualités exigées pour la fabrication des beaux draps.

J'ai rapporté de mes voyages des échantillons des laines dont je viens de parler , et de celles dont il sera question dans le courant de cet ouvrage. (1) La société d'Agriculture du Dépar-

---

(1) Je ne puis m'empêcher de faire sentir aux lecteurs les avantages que peut retirer l'agriculture des collections

tement de la Seine , à la quelle j'ai présenté ces différens échantillons , a jugé du degré de beauté et de finesse qui les caractérise.

---

d'objets, d'instruments, etc., relatifs à cet art. L'on sait que la science des antiquités, que celle de la physique, de la chimie, de la botanique, de la minéralogie, ainsi que les autres branches de l'histoire naturelle, sont redevables de leurs progrès aux collections publiques et particulières qui ont été formées dans ces derniers temps. L'économie rurale ayant pour objet la reproduction de certains êtres, de certaines substances, l'exécution de certains procédés, de certaines méthodes; cette science étant basée sur des faits, ainsi que le sont toutes les connaissances humaines; il n'est pas moins important de réunir et de présenter à la vue les objets qui servent à constater les faits, à les comparer, à jeter des lumières sur la théorie, et à donner à la pratique une direction plus prompte et plus certaine. S'il eût existé il y a quarante ans une collection *économique*, pareille à celle que je possède, l'amélioration des bêtes à laine auroit vraisemblablement commencé parmi nous trente ans plutôt, puisqu'on eût été convaincu à cette époque, par l'aspect des échantillons de laines des Mérinos acclimatés depuis plusieurs générations en Suède et en Saxe, qu'il étoit très-facile d'obtenir en France des laines superfines, en introduisant des races qui réussissoient sous des climats plus froids, et dans des pays moins favorisés de la nature.

---

---

## CHAPITRE III.

### ÉTATS DANOIS.

LA race norvégienne a été améliorée par les races anglaises et par celles d'Espagne. On attribue l'amélioration considérable des laines, qui a eu lieu dans le bailliage de Smaalchnem, à un bélier espagnol qui fut importé, il y a plus de cinquante ans, sur les côtes occidentales de la Norvège; mais cette amélioration ne s'est pas étendue dans les autres parties du pays, et n'a pas été portée au degré de perfection dont elle est susceptible, soit à cause de l'insouciance des habitans, soit à cause du mauvais régime auquel ils soumettent en général les bêtes à laine. Ces animaux sont affamés une partie de l'année; on les tient durant l'hiver dans des étables obscures, mal-propres, et où la chaleur est excessive; on fait accoupler les agneaux à l'âge de six mois; on réitère la tonte plusieurs fois l'année, et dans des saisons où le dépouillement leur devient pernicieux, etc.

Les observations que j'ai été à portée de faire sur les races norvégiennes et sur celles d'Islande, naturalisées en Norvège, m'engagent à

donner ici quelques détails qui pourront intéresser le lecteur.

On trouve en Norwège des individus qui produisent jusqu'à sept livres de laine. Les troupeaux dont quelques-uns ont des toisons noires, sont tondus deux, trois, et même quatre fois dans certains cantons. On obtient une plus grande quantité de laine par la multiplicité des tontes; mais cette laine est moins propre à la fabrication des étoffes.

Ces animaux supportent les froids les plus rigoureux sans être incommodés. J'ai vu sous le soixante-quatrième degré, des troupeaux qu'on abandonne dans les îles, où ils vivent dans l'état sauvage au milieu des neiges, sans jamais recevoir d'alimens de la main de l'homme; ils sont d'un naturel si farouche, qu'on ne peut les prendre qu'en les poursuivant à cheval. Cette race est tellement accoutumée aux impressions de l'atmosphère, qu'elle ne peut supporter une transition subite du régime sauvage au régime domestique. Quelques particuliers des environs de Gottembourg ayant fait venir des moutons de cette race, et les ayant tenus à l'étable durant la mauvaise saison, ces animaux n'ont pu supporter la privation du grand air, et ont succombé à cette épreuve. Ce fait prouve que le grand air est toujours salutaire aux bêtes à laine, que le froid ne leur est pas contraire, et que l'on doit modifier

par l'artles changemens trop brusques de climat, de nourriture, de régime, auxquels on est forcé de les soumettre dans certaines circonstances.

Les races des îles Ferroé et de l'Islande, qui paroissent originaires de la Norwège, vivent aussi dans l'état sauvage, et supportent un climat encore plus rigoureux. Les moutons de ces îles, transportés dans ces derniers temps en Norwège, donnent une toison composée de trois espèces de filamens. La première espèce a 1 décimètre  $\frac{1}{2}$  à 2 décimètres  $\frac{1}{2}$ ; (5 à 9 pouces) elle est roide, forte, grosse; elle a une couleur opâque et laiteuse; et elle paroît être de la même nature que le jarre. La seconde espèce est moins longue, n'ayant qu'un décimètre ou 1 décim.  $\frac{1}{2}$ ; (4 à 5 pouces). Elle a l'apparence d'une laine de moyenne qualité, et présente des reflets argentins. La troisième enfin, a de 5 à 8 centim. (2 à 3 pouces  $\frac{1}{2}$ ) de long; et elle peut être comparée pour la finesse aux plus belles espèces de laines espagnoles. Elle est élastique, souple et extrêmement douce au toucher. Je n'ai pas eu occasion de vérifier quelles sont, dans une toison, les quantités respectives de ces différentes espèces de poils ou de laines. Je sais seulement qu'en Islande une toison de deux livres donne cinq onces de grosse laine ou de jarre, vingt-quatre onces de laine ordinaire, et dix-

neuf onces de laine superfine. Les animaux de race islandaise, que j'ai vus, n'avoient qu'une petite quantité de laine fine et soyeuse.

J'ai trouvé dans quelques cantons de la Norwège des moutons dont la toison offroit les trois espèces de filamens dont je viens de parler ; la laine courte et soyeuse qu'ils produisent doit être rangée parmi les laines superfines. Elle est semblable à celle des moutons de Schetland, à en juger par les échantillons de cette dernière laine, que j'ai reçus d'Ecosse. On trie en Angleterre de la laine de Schetland, et on en fabrique des bas qui se vendent communément dix guinées. Les toisons des races islandaises, ainsi que celles de quelques races norwégiennes, donneroient par le moyen du triage, des laines aussi fines et aussi soyeuses que celles de Schetland.

Les Danois excités par l'exemple de la Suède firent venir de ce royaume, il y a environ vingt-trois ans, des moutons de race espagnole, dont les descendans existent encore aujourd'hui, quoique en très-petit nombre.

J'ai ouï dire que des animaux de cette race avoient conservé la finesse primitive de leur laine, tandis que d'autres avoient été conduits à la dégénération par des causes analogues à celles qui ont été indiquées plus haut. J'ai vu à Esserum, domaine royal, un troupeau de race espagnole,

venu de Suède il y a plusieurs années , qui don-  
noit des laines d'une assez bonne qualité.

Le Gouvernement danois a tiré d'Espagne ,  
trois cents Mérinos en 1797 , qui ont été placés  
à Esserum , à huit lieues de Copenhague. Ce  
troupeau est composé des plus belles race,  
espagnoles , savoir : de celles de l'*Escorial* de  
*Guadeloupe* , de *Paular* , du duc de l'*Infan-*  
*tado* , du comte de *Montareo* , et de celui de  
*Negretti* ; la race de l'*Escorial* est regardée ,  
sous le rapport de la finesse des laines , comme  
la plus parfaite de toutes celles qui constituent  
les nombreux troupeaux voyageurs d'Espagne.  
Les animaux du troupeau de *Guadeloupe*  
sont remarquables par les belles proportions de  
leur corps , et par l'abondance et la finesse de  
leurs laines. La race de *Paular* est également  
douée de ces deux dernières qualités ; et elle  
différencie des races précédentes par un chan-  
frein fortement busqué , et par un fanon long  
et ridé ; les brebis ont le corps un peu allongé.  
Les agneaux de cette race , et ceux de la race  
de l'*Infantado* , naissent ordinairement avec  
un poil grossier qui se change en laine très-fine.  
Le troupeau *Negretti* est composé des indivi-  
dus les plus corpulens et les plus forts en  
taille , de toute l'Espagne.

Le troupeau d'Esserum étoit arrivé d'Es-  
pagne depuis dix-huit mois , et se trouvoit en

très-bon état lorsque je l'ai vu. Il n'avoit perdu que deux individus , malgré les fatigues de la mer , le froid rigoureux de l'hiver , et les pluies abondantes du printemps , auxquelles il a été exposé lors de son arrivée en Danemarck.

---

---

---

## C H A P I T R E I V .

### S A X E .

LA Haute-Saxe est , après la Suède , le pays où l'introduction des moutons de race espagnole a eu lieu le plus anciennement ; et c'est en Saxe où cette naturalisation a obtenu les succès les plus marqués , et produit les résultats les plus avantageux. Les différentes races indigènes du pays , dont les unes ont une laine d'assez bonne qualité et les autres , une laine très-grossière , ont été également améliorées par les animaux espagnols introduits en Saxe à deux différentes époques ; la première , en 1765 , et la seconde en 1778. L'électeur de Saxe , cherchant à réparer les dévastations occasionnées dans ses Etats par une guerre de sept ans , obtint , en 1765 , du roi d'Espagne , cent béliers et deux cents brebis Mérinos , choisis dans les meilleurs troupeaux espagnols. Une partie de ces animaux fut placée à la bergerie électorale de Stolpen , à six lieues de Dresde , sur les frontières de la Bohême , et confiée aux soins du Mayoral espagnol qui les avait conduits en Saxe.

On établit , outre la bergerie de *Stolpen* , trois autres bergeries , savoir celle de *Rennersdorf* , celle de *Lohm* et celle de *Hohenstein* , qui furent principalement consacrées à l'amélioration des races indigènes par le croisement des races espagnoles. M. Heinitz , actuellement ministre des finances en Prusse , fut chargé de diriger ces divers établissemens , sous l'inspection de la chambre électorale de Saxe.

On reconnut , après un laps de dix ans , que les races pures espagnoles avoient conservé leurs qualités , et que les individus provenus des croisemens avoient acquis une laine qui ne le cédoit à celles d'Espagne , ni en finesse , ni en beauté.

Lorsqu'on se fut assuré , par l'expérience , qu'il étoit facile d'acclimater les races espagnoles , et d'améliorer les races indigènes par le moyen des croisemens , on s'occupa de l'amélioration générale des troupeaux , après avoir soumis à la castration les individus défectueux. On vendit , en 1776 , aux particuliers , des animaux âgés de quatre ans ; mais comme les meilleures opérations trouvent toujours des contradicteurs , la vente éprouva de si grandes difficultés que le gouvernement obligea les particuliers qui afferment les terres électorales , d'acheter un certain nombre de moutons de race espagnole.

Mais bientôt les cultivateurs furent éclairés sur leurs vrais intérêts, et les bergeries électorales, ne pouvant suffire aux demandes qui se multiplioient chaque jour, le prince tira d'Espagne, en 1778, cent béliers et deux cents brebis, dont une partie fut vendue au prix courant, y compris les frais de transport.

On crut que le troupeau de Stolpen, composé uniquement de Mérinos, devoit être augmenté, afin de rendre plus sûre et plus prompte la propagation des belles races. Cette augmentation a eu lieu successivement à Stolpen, ainsi que dans les trois autres bergeries dont nous avons parlé; de sorte que le nombre des moutons de race pure, appartenans à l'électeur, s'élève aujourd'hui à 3,400 individus. Cinq cents animaux, qui sont vendus annuellement aux ventes publiques, ne peuvent suffire aux demandes faites par les cultivateurs; quoique d'ailleurs, il soit facile de se procurer de belles races chez les particuliers. Ce fait donne lieu de croire que les animaux de l'établissement de Rambouillet seront encore recherchés pendant long-temps, et que les ventes annuelles, si lucratives dans ce moment pour le gouvernement français, continueront, pendant un certain nombre d'années, à donner de grands bénéfices.

Les circonstances ne m'ont point permis de

visiter pendant mon séjour en Saxe, les troupeaux de Stolpen et des autres bergeries électorales ; mais je sais d'après les renseignemens que j'ai pris auprès des agriculteurs qui ont vu ces troupeaux , que les races Espagnoles naturalisées en Saxe , depuis plus de 35 ans , ont conservé leurs qualités primitives. Les laines provenues de ces troupeaux ne diffèrent en rien des plus belles laines d'Espagne, ainsi qu'il est facile de le voir par les échantillons qui m'ont été donnés. Ce fait a été constaté en 1778 , en comparant les animaux qui arrivèrent alors d'Espagne , avec les descendans des individus importés en 1765. Les échantillons qu'on conserve dans l'établissement depuis 23 ans au moins , ne laissent d'ailleurs aucun doute sur ce point.

J'ai observé en Saxe plusieurs troupeaux de particuliers ; et j'ai trouvé que les races pures , ainsi que celles formées par les croisemens , donnoient des laines de première qualité.

Ces animaux sont en général plus petits ; et ils ont des laines plus courtes que les Mérinos nés en Espagne. On en trouve cependant qui surpassent ceux-ci en taille et en grosseur. Ces différences tiennent aux quantités et aux qualités d'alimens qu'on donne aux moutons dans les différentes bergeries.

J'ai vu , il est vrai , des races dégénérées ;

mais cette dégénération tient aux accouple-  
mens mal assortis , au défaut de soin , à l'insuf-  
fisance et à la mauvaise qualité de nourriture ,  
et à l'insalubrité des étables , où suivant l'u-  
sage du pays on laisse le fumier pendant une  
année entière.

Le Gouvernement qui a apporté une attention  
particulière à l'amélioration des races , ayant  
reconnu par l'expérience que les troupeaux de  
race Espagnole dégénéroient lorsqu'ils étoient  
trop négligés , s'est appliqué à instruire les  
cultivateurs , soit en formant des écoles pour  
les bergers , soit en répandant avec profusion  
des écrits propres à guider les habitans des cam-  
pagnes dans le traitement des bêtes à laine.  
Il a sagement pensé qu'il étoit de son devoir  
et de son intérêt de donner des secours à  
l'agriculture. Il a senti que ces secours doivent  
être répandus toutes les fois que les particuliers  
n'ont ni les moyens , ni le degré de lumières ,  
ni la force de volonté nécessaires dans les  
entreprises nouvelles et difficiles.

Le Gouvernement Saxon a été amplement  
récompensé de ses soins , et dédommagé de  
ses avances par les avantages immenses que pro-  
cure au pays , le perfectionnement des races (1).

---

(1) Les heureux effets de l'encouragement donné à  
l'agriculture par le gouvernement Saxon , ne sont pas les

Les bergeries , en Saxe , sont en effet , dans ce moment , le produit le plus lucratif du cultivateur ; car on retire , outre les bénéfices d'un troupeau ordinaire , des produits considérables , tant par la vente des animaux de race , que par celle des laines qui ont souvent une valeur triple au-dessus des laines communes.

Les fabricans de draps , trouvant dans le pays la quantité et les qualités de laines nécessaires à l'entretien de leurs manufactures , ne sont plus obligés de les tirer d'Espagne , et n'ont plus à craindre les chances désavantageuses du commerce.

La Saxe , qui nourrit 1,600,000 moutons de toute espèce , possède , dans ce moment , 90,000 individus de races pures ou améliorées. On évalue que cent animaux donnent , l'un dans l'autre , onze steins de laine lavée , ou deux cens quarante-deux livres , poids de marc. Cette laine est vendue , prix moyen , quatorze

---

seuls qu'il soit possible de citer en Allemagne. Les princes allemands , plus sages et plus justes que certains grands gouvernemens de l'Europe , se font , en général , un devoir de veiller à l'administration intérieure de leurs Etats ; une grande portion des impôts est souvent employée par eux à sa vraie destination , c'est-à-dire aux objets d'instruction et de prospérité publique. Aussi les arts utiles , et sur-tout l'agriculture , ont-ils fait de grands progrès depuis quelques années dans plusieurs parties de l'Allemagne.

écus de Saxe le stein, ou 56 francs les 22 livres, poids de marc; ce qui porte la laine à 2 francs 50 centimes la livre.

Ainsi chaque bête, rapportant l'une dans l'autre environ deux livres et demie de laine lavée, les 90,000 moutons de race fine que ce pays possède, donneront un total de 225,000 livres de laine, et par conséquent un produit de 560,500 francs. On observera que j'ai donné ici une évaluation modique aux laines, puisqu'il y a eu des années où le stein a été vendu jusqu'à vingt écus. Ces races produisent non-seulement la quantité de laine nécessaire à la fabrication des draps fins du pays; mais elles fournissent en outre un surplus égal à la consommation intérieure. Ce surplus, vendu aux foires de Leipzig, va, de-là, alimenter les manufactures d'Aix-la-Chapelle, de la Belgique, de la Hollande et de la Prusse.

---

---

---

## CHAPITRE V.

### ÉTATS PRUSSIENS.

FRÉDÉRIC II, qui ne s'est pas moins illustré par la sagesse de son administration que par l'éclat de ses armes, et qui a bien mérité de l'agriculture prussienne (1), fit venir

---

(1) On voit par les mémoires du comte d'Hertzberg, ministre du Grand Frédéric, que ce prince accorda à ses sujets, en encouragement d'agriculture, depuis l'année 1763 jusqu'à 1778, la somme de 40 millions d'écus de Prusse, ce qui revient à 160 millions de francs. Plusieurs parties des Etats prussiens qui, avant cette époque étoient couverts par les eaux, ou qui restoient sans culture, produisent aujourd'hui d'abondantes récoltes; c'est avec ces encouragemens qui ont été accordés pendant tout le règne de Frédéric, et qui continuent encore d'avoir lieu aujourd'hui, que la Prusse, pays naturellement stérile, a augmenté considérablement ses produits, sa population, sa force intérieure, et sa puissance militaire. Il est fâcheux que des résultats aussi frappans soient en opposition avec la théorie de plusieurs hommes du jour, qui prétendent que l'agriculture peut se perfectionner et prospérer en France sans le secours du Gouvernement. Ces personnes voudraient-elles donc priver Bonaparte d'une gloire plus réelle et plus durable que celle qu'il s'est acquise par des exploits militaires.

d'Espagne , en 1786 , deux cents brebis et cent béliers destinés à l'amélioration des races indigènes. Une partie de ces animaux , qui fut placée à Stansdorff , près de Berlin , a été enlevée par les maladies ; les moutons qu'on envoya dans diverses bergeries du pays , ont dégénéré en grande partie par la négligence des cultivateurs. J'ai cependant vu des troupeaux qui proviennent de cette ancienne race , et dont la laine a conservé sa finesse primitive.

Plusieurs cultivateurs prussiens , excités par l'exemple de la Saxe , ont , depuis cette époque , acheté des moutons de race saxo-espagnole , et se sont livrés avec succès à l'éducation des races à laine fine ; de sorte qu'il existe aujourd'hui , dans les Etats prussiens , des troupeaux entièrement composés d'animaux à laine fine. Le gouvernement a encouragé cette éducation en instituant des écoles de bergers , moyen assuré de répandre et de faire adopter les bonnes méthodes. Il a donné à M. Fink , économiste célèbre d'Allemagne , la direction de l'école fondée il y a deux ans à Pétersberg , dans la province de Magdebourg. Douze bergers vont chaque année , apprendre à cette école , la pratique de leur art.

Ce cultivateur commença , en 1756 , l'amélioration de ses troupeaux , en introduisant dans

ses bergeries les races de Silésie, remarquables par la finesse de leur laine. Il acheta, en 1768, des béliers et des brebis saxo-espagnoles, et tira directement d'Espagne, en 1778, un certain nombre de Mérinos.

C'est par le moyen de ces races étrangères, que M. Fink est parvenu à donner le plus haut degré de perfection aux races indigènes, dont la laine étoit extrêmement grossière. Cet intéressant cultivateur, que j'ai vu à sa maison de campagne, située à trois lieues de Halle, à bien voulu me montrer en détail ses beaux et nombreux troupeaux. Les moutons de sa bergerie sont plus petits que les Mérinos qu'on trouve en Espagne; mais ils ne sont pas inférieurs à ceux-ci, quant à la beauté et à la finesse des laines. Les races indigènes donnoient, avant l'amélioration, une laine qui ne se vendoit que 11, 13 ou 18 rixdals le quintal. M. Fink vend aujourd'hui la laine de ces races améliorées par les béliers espagnols, jusqu'à 60, 70 ou 85 rixdals le quintal: il met en vente, chaque année, environ trois cents moutons.

La méthode de M. Fink, celle du comte Magnis en Silésie, celle qui a été adoptée dans les bergeries électorales de Saxe, offrant des particularités intéressantes, des dissemblances remarquables, et des résultats dont la connoissance peut être utile aux personnes qui s'appliquent

s'appliquent parmi nous à l'amélioration des races, je ferai connoître ces diverses méthodes dans la seconde partie de cet ouvrage.

Le comte de Magnis, qui a des biens considérables à Eckersdorff, dans le comté de Glatz en Silésie, où il s'est retiré en 1786, possède dans ce moment neuf mille cent moutons qu'il a améliorés avec les races hongroises et espagnoles. Lorsque ce patriote zélé abandonna la cour, pour se livrer aux travaux champêtres, il trouva sur ses terres trois mille bêtes à laine, dont le produit étoit évalué à 1200 rixdalers, ou 4,800 francs. Non-seulement il a augmenté ses troupeaux; mais il les a encore améliorés au point qu'il en retire annuellement un bénéfice de 105,000 francs.

Le comte de Magnis qui avoit d'abord cherché à relever les petites races indigènes de la Silésie avec les grandes races de Hongrie, s'est appliqué depuis quelque temps à former des espèces qui réunissent la hauteur de la taille à l'abondance et à la finesse des laines. Il a acquis dans cette vue, les plus beaux individus de race Espagnole, qu'il a pu se procurer sur divers points de l'Allemagne. Il paie souvent mille et même mille deux cent francs pour un seul bélier. Quoique l'amélioration des races ne soit pas encore parvenue au dernier degré de perfection dans les troupeaux du

comte de Magnis, elle est cependant poussée aussi loin qu'elle a pu l'être, en égard à l'époque à laquelle il a commencé. La laine de la majeure partie de ses troupeaux, égale les belles laines d'Espagne; et les individus surpassent en force, en grandeur et en conformation, les plus beaux troupeaux du continent.

M. le comte de Magnis, vend sa laine lavée, de 15 à 22 rixdalers le steine; c'est-à-dire de 60 à 80 fr. les vingt-deux livres poids de marc; ce qui porte le prix moyen de la laine, à 3 francs 55 centimes, et donne un bénéfice de 8 francs 80 centimes par tête, puisque chaque mouton produit, l'un portant l'autre, deux livres onze onces de laine lavée. Mais comme les moutons qui donnent une laine à 22 rixdalers le steine, sont en plus grand nombre que ceux dont la laine n'est évaluée qu'à 15 rixdalers, la vente des laines s'élève annuellement à environ 80,000 francs. M. de Magnis évalue les bénéfices qu'il retire de ses troupeaux, tant par la vente des laines que par celle des animaux, à 105,000 francs. Il vend les béliers 72 francs, et les brebis 36 francs.

Ce cultivateur éclairé, qui conduit ses bergeries avec un ordre admirable, et une intelligence au-dessus de tout éloge, s'est entièrement écarté des pratiques suivies par les agriculteurs de Silésie. Il a surmonté les obstacles que lui

offroit un sol ingrat ; et il est parvenu à nourrir neuf mille moutons , dans un pays où la rigueur du climat interdit aux troupeaux les pâturages pendant six mois de l'année.

Les succès qu'a eu , dans les Etats prussiens , l'éducation des races à laine fine , l'attention qu'un gouvernement éclairé donne à cette source de richesses rurales et industrielles , font présumer que le nombre des Mérinos , celui des individus de races améliorées , ira toujours en croissant , et fournira avec le temps , de quoi alimenter les manufactures de draps , qui se multiplient chaque jour en Prusse (1).

---

(1) Les manufactures de draps sont triplées en Prusse depuis treize ans. Cet exemple de bonne administration n'est pas le seul qu'on puisse citer à la louange de MM. Heinitz et Strunze , ministres du roi. Ce sont eux qui ont envoyé en Espagne M. Fink , qui fait dans ce moment l'acquisition de mille bêtes espagnoles. Je saisis l'occasion de témoigner à ces deux ministres , ma reconnaissance pour l'accueil favorable que j'en ai reçu pendant mon séjour à Berlin.

*de Fink*

---

---

## CHAPITRE VI.

### ÉTATS AUTRICHIENS, ET AUTRES PARTIES DE L'ALLEMAGNE.

**L**A guerre qui désoloit l'Europe, à l'époque où je voyageois dans le Nord, ne m'a pas permis de passer les frontières des Etats autrichiens. Aussi les renseignemens que je donnerai sur l'état actuel des troupeaux de race espagnole dans ce pays, seront peu étendus.

L'impératrice Marie-Thérèse fit venir d'Espagne en 1775, trois cents Mérinos, qui furent placés à Mercopail, bergerie impériale en Hongrie, où l'on fonda une école de bergers. On répandit des instructions sur le traitement et le perfectionnement des belles races ; on envoyoit même des bergers aux particuliers qui en demandoient.

Si des causes politiques, ainsi que je le dirai dans la seconde partie de cet ouvrage, ne s'opposoient en Autriche aux progrès de l'agriculture, le nombre des animaux à laine fine, devrait être considérable aujourd'hui, vu les dépenses et les efforts que le gouvernement et quelques riches propriétaires ont fait pour

l'amélioration des races indigènes. Quoique les premières tentatives aient été couronnées d'un foible succès, il existe cependant à l'époque actuelle, dans les Etats autrichiens, sur-tout en Bohême et en Hongrie, plusieurs troupeaux de race pure ou améliorée; et l'exemple de la Saxe, et de la Silésie, semble avoir réveillé l'attention du gouvernement.

L'Autriche a fait venir d'Espagne, dans ces derniers temps, deux troupeaux de Mérinos, qui furent embarqués à Alicante pour Trieste. Le premier transport qui a eu lieu il y a environ vingt ans, étoit composé de trois ou quatre cents individus, et le second de quatre à cinq cents. Un agent du gouvernement autrichien est en Espagne, dans le moment où j'écris, pour faire l'acquisition d'un troupeau de huit à neuf cents bêtes.

On s'est occupé de l'amélioration des races dans les Margraviats d'Anspach et de Bayreuth, en fondant une école de bergers, et en faisant venir en 1788, quarante béliers et quelques brebis des races saxo-espagnoles et roussillones. On tira, en 1790, d'Espagne et du Roussillon, un second troupeau qui fut placé à Rolenhof, et qui a servi à propager dans le pays, les belles races; de manière qu'il est aujourd'hui peu de particuliers dont les troupeaux n'aient reçu un commencement d'amélioration.

On comptoit en 1797, à la bergerie de Rolenhof, quatre cent vingt-cinq moutons de race pure, et huit mille cent-quatre-vingt-dix individus améliorés dans les principautés d'Anspach et Bayreuth.

Les ventes de métis, de première, deuxième et troisième génération faites dans les bergeries particulières, ayant trompé l'attente des cultivateurs, et portant obstacle au progrès du perfectionnement des races, le gouvernement, pour remédier à ces abus, a publié des instructions, et indiqué les lieux où l'on pourroit se procurer des individus sûrs et propres à la propagation des belles races. Les propriétaires de troupeaux trouvoient difficilement à se défaire de leurs laines, soit parce que les débouchés leur manquoient, soit à cause que les manufacturiers déprécioient les laines, et les payoient un prix bien inférieur à celui de leur valeur réelle. Le gouvernement a su par de sages mesures assurer aux cultivateurs des débouchés avantageux; et il a concouru ainsi au progrès d'une branche importante d'économie rurale.

*à faire*  
Le duc de Wurtemberg, qui s'est occupé avec succès de l'amélioration de l'agriculture, conçut en 1786, le projet d'introduire dans ses Etats les races à laine fine. Il fit venir à cette époque cent béliers ou brebis de l'Espagne et du Rous-

sillon ; et il envoya deux bergers à Montbar chez Daubenton , afin qu'ils s'instruisissent de la pratique de leur art. Il fit partir l'année suivante un de ses conseillers qui , après avoir observé la méthode suivie dans la bergerie de Montbar , fut en Espagne avec les deux bergers , et ramena un second troupeau composé de quarante bêtes espagnoles et de vingt-cinq roussillones. Ce troupeau , qui perdit neuf individus après avoir traversé la France , la Savoie et la Suisse , fut placé à Justingen , et s'est accru successivement jusqu'au nombre de cinq cents bêtes. La vente qui se fait chaque année dans cet établissement a déjà contribué d'une manière sensible à l'amélioration des races indigènes.

Les trente-deux animaux dont le brave et habile Moreau a fait présent à la Société d'Agriculture de Strasbourg , proviennent du troupeau du duc de Wurtemberg. Ce troupeau , qui a été donné gratuitement au général français par les Etats provisoires du duché , après la conclusion de l'armistice , est placé près de Strasbourg dans la banlieue de Sulz , sous la direction d'une société , dont les membres ne sont pas moins recommandables par leurs lumières que par les travaux utiles auxquels ils se livrent. L'introduction des races à laine fine a eu lieu dans plusieurs autres parties de l'Allemagne , où elles ont également prospéré. Le chambellan et

grand-veneur de Molk qui a ses possessions dans le Mecklembourg , a fait venir un grand nombre de Mérinos qu'il élève avec succès. La Société d'Agriculture de Zell entretient à ses frais , dans le Lunébourg un beau troupeau de races améliorées au dernier degré de finesse.

Plusieurs troupeaux de l'électorat de Hanovre , du duché de Brunswick , du Palatinat , de la Souabe , de Bade , etc. , ont été améliorés par l'introduction des Mérinos. Ces races ont été importées dans le duché de Brunswick , en 1783 , et en Souabe , dans le margraviat de Bade , en 1788. Le margrave envoya à cette époque M. Volz , pour acheter le beau troupeau qui se trouve aujourd'hui à Pfozzheim.

---

## C H A P I T R E V I I I .

## F R A N C E .

ON a pressenti depuis long-temps , en France , les avantages que devait procurer à l'agriculture et au commerce , l'amélioration des bêtes à laine. Colbert est le premier qui se soit occupé de cette branche importante de l'économie nationale. Ce ministre , aussi zélé pour la prospérité publique , qu'indifférent pour sa propre fortune , avait formé le dessein d'améliorer les races françaises , en tirant d'Espagne ou d'Angleterre des animaux plus parfaits que ceux qu'on élevait dans le royaume à cette époque. Si les vues de Colbert étaient utiles et réfléchies , elles étaient neuves ; et par conséquent , elles trouvèrent des contradicteurs qui s'opposèrent à leur exécution.

Le projet de l'amélioration des races françaises , a été repris , à différentes époques , ainsi qu'on le voit par les écrivains du temps. On trouve même , dans la *Nouvelle Maison rustique* (édition de 1721 , page 317) , qu'on a importé , à différentes époques , des moutons d'Espagne , dans le dessein d'améliorer les races françaises. Voici la manière dont s'exprime , à

ce sujet, l'auteur de cet ouvrage : « Nous avons ,  
 » en plusieurs endroits de France , plusieurs de  
 » ces brebis de race Espagnole ; elles y multi-  
 » plient beaucoup , d'autant que le pays est plus  
 » chaud , meilleur et plus étendu que l'Angle-  
 » terre. Ainsi , il est aisé de suivre cet exemple ,  
 » et d'en établir la race par-tout ; elle fera deux  
 » ou trois fois plus de profit que nos brebis com-  
 » munes n'en font , soit en force , soit en bonté  
 » d'agneaux et de béliers , en fécondité , en  
 » lait ; soit en quantité ou en qualité de laines  
 » et de peaux ». Ce passage est la seule mention  
 faite , dans nos écrivains , d'une introduction de  
 Mérinos aussi ancienne. Je ne vois d'ailleurs au-  
 cune de nos races qui ait été améliorée par celle  
 des Mérinos , ainsi que le prétend l'auteur.

M. de Perce fit , vers le milieu du siècle der-  
 nier , dans le parc de Chambord , des essais qui  
 eurent des résultats heureux (1), ou qui , du  
 moins , excitèrent l'attention du public , et pré-  
 parèrent les moyens qui nous ont conduits au  
 point d'amélioration où nous sommes enfin  
 arrivé.

On s'occupa , depuis lors , de l'amélioration  
 de nos laines , avec un nouveau zèle et un plus  
 vif intérêt ; et l'on fût arrivé plus promptement  
 au but , si , au lieu de former des systèmes , on

---

(1) Voyez la *Gazette de France* du 30 décembre , 1752.

eût cherché , dans la nature , les causes qui procurent les laines superfines , et les moyens qui peuvent favoriser le maintien et la conservation des belles races. « Tous ceux qui ont donné des » projets sur la manière de perfectionner la » crue de nos laines ( dit Carlier ) (1) , n'ont » pas marché sur la même ligne. Les uns , em- » portés par l'ardeur du zèle ou par la force » de l'imagination , ont signalé leurs efforts par » des spéculations plus recherchées que solides ; » utiles en apparence , elles ont été stériles dans » la pratique. D'autres , envisageant leur objet » sous un point de vue moins favorable , nient » constamment qu'il soit possible de recueillir » en France des laines aussi belles qu'en Angle- » terre et en Espagne ».

Il a paru enfin , parmi nous , un observateur habile et judicieux , qui a fait passer rapidement l'amélioration de nos troupeaux à laine , de l'enfance à l'âge adulte , et auquel nous devons des bases qui donnent à ses successeurs l'espérance de reculer encore les limites qu'il n'a cessé d'éloigner jusqu'à la fin d'une longue et laborieuse vie.

Pour peu qu'on se soit occupé d'objets de grande utilité publique , on doit pressentir que

---

(1) Voyez *Mémoires sur les laines*. Bruxelles , 1755 , page 99.

je vais nommer Daubenton , qui s'est livré , avec autant de succès que de persévérance , à l'éducation d'une race de bétail si importante pour notre agriculture , pour notre subsistance , pour nos vêtemens , et pour une multitude d'arts appropriés à nos innombrables besoins. Je ne puis donc rendre un hommage plus pur et plus mérité à ce savant illustre , qu'en empruntant les propres paroles de l'excellent traité qu'il a intitulé *Instructions pour les Bergers* (1). Le passage que je vais citer , présentera au lecteur la suite historique des progrès qu'a faits parmi nous l'amélioration des bêtes à laine.

« En 1766 ( dit Daubenton ) , Daniel-Charles Trudaine , intendant des finances , et qui avait le commerce dans son département , prévoyait que les Espagnols refuseraient de nous fournir de la laine , dès qu'ils auraient établi assez de manufactures pour employer toute celle de leur pays. Trudaine sentit le grand préjudice que ce changement causerait à notre commerce , puisque nous ne pourrions plus faire de draps fins. Il s'occupa des moyens de prévenir ce dommage , et de libérer en même-temps la France d'une sorte de tribut de plusieurs millions qu'il lui en

---

(1) Voyez *Instruction pour les bergers et pour les propriétaires de troupeaux , avec d'autres ouvrages sur les moutons et sur les laines , par Daubenton* , 3. édition. Paris , an X.

coûtait chaque année pour avoir des laines d'Espagne (1). Ce moyen était unique ; c'était de faire croître en France des laines aussi fines que celles d'Espagne , avec lesquelles on ferait d'aussi beaux draps.

» MM. Trudaine, père et fils, me firent l'honneur de me consulter en 1776, afin de savoir s'il serait possible d'améliorer les laines de France, au point de suppléer aux laines étrangères dans nos manufactures de draps fins. Les observations que j'avais faites depuis long-temps sur les races métisses des animaux domestiques, me firent penser que , par un bon choix de béliers et de brebis pour leurs alliances , on pourroit rendre les laines plus fines et plus longues. D'après ces considérations, MM. Trudaine me proposèrent de faire les expériences nécessaires pour cet objet. Je m'en chargeai avec d'autant plus d'espérance de succès , que le climat de la France me paroissoit plus favorable aux bêtes à laine , que celui de l'Espagne ou de l'Angleterre , parce qu'il y a moins de chaleur en France qu'en Espagne , et moins de brouillards qu'en Angleterre.

» MM. Trudaine obtinrent de M. de Laverdy, alors contrôleur général des finances , tout ce

---

(1) La France dépensoit , avant la révolution , 24 millions chaque année, pour les laines qu'elle tirait d'Espagne.

qui était nécessaire pour mes expériences. Le gouvernement fit venir successivement des béliers et des brebis du Roussillon , de Flandre , d'Angleterre , de Maroc , du Thibet et d'Espagne. Je mis toutes ces races de bêtes à laine dans la bergerie que j'ai établie en Bourgogne , près de la ville de Montbar , dans un canton un peu montueux , et par conséquent favorable à la production des laines superfines qui étaient mon principal objet. Je ne construisis point d'étables ; je tins tous ces animaux en plein air, nuit et jour, pendant toute l'année , sous aucun abri ; cette expérience eut un plein succès , dont je rendis compte à l'académie, en 1769, dans une assemblée publique.

» J'alliai les béliers dont la laine était la plus fine, avec des brebis à laine jarreuse, qui avoient autant de poil que de laine , pour juger, par ces extrêmes , de l'effet de la laine du bélier sur celle de la brebis. Je fus très-surpris de voir sortir , de ce mélange , un bélier à laine superfine. Cette grande amélioration me donna d'autant plus d'espérance pour le succès de mon entreprise , qu'elle avoit été produite par un bélier du Roussillon ; car je n'avois point alors de béliers d'Espagne.

» En 1776 , il me vint des béliers et des brebis d'Espagne ; alors j'eus sept races de bêtes à laine très - distinctes , y compris la race de

l'Auxois, qui est le pays où ma bergerie est située. J'ai perpétué jusqu'à présent toutes ces races sans mélange, pour savoir ce qu'elles deviendraient dans ma bergerie. J'ai aussi allié ces sept races entr'elles, pour avoir d'autres races métisses, et pour connaître à quel degré elles influeroient les unes sur les autres, relativement à l'amélioration des laines.

» Par ces expériences, suivies avec les plus grandes précautions, pour qu'il n'y eût point d'équivoque, j'ai amené toutes les races de ma bergerie au degré de finesse de la laine d'Espagne, sans tirer de nouveaux béliers de ce pays, ni du Roussillon.

Daubenton, après s'être assuré, par des expériences et des comparaisons plusieurs fois répétées, que les laines de son troupeau égaloient en beauté et en finesse celles des plus beaux troupeaux d'Espagne, fit fabriquer du drap en 1783, avec ces laines lavées à dos, dont il envoya 404 kilogrammes (832 livres) à la manufacture du Château-du-Parc, près Châteauroux en Berry. Le fabricant, après avoir fait avec ces laines du drap de différentes couleurs, s'engagea à les payer au plus haut prix de celles d'Espagne, transportées en France. On fit, l'année suivante, un second essai, qui produisit des draps plus souples, et aussi doux que ceux des laines d'Espagne de première

qualité ; et l'on remarqua même que la laine améliorée avait un nerf plus fort et plus sensible que celui de la laine espagnole. Van- Robais , à Abbeville , et Décretot , à Louviers , fabriquèrent aussi , avec les laines du troupeau de Daubenton , des draps qui offrirent le même degré de perfection et de finesse que ceux qui furent faits comparativement dans la même fabrique , avec les laines superfines d'Espagne ; enfin les essais de la manufacture de Julienne aux Gobelins eurent un égal succès ; et les draps prirent une belle teinture d'écarlate.

Les moutons espagnols que Daubenton reçut pour l'amélioration de sa bergerie , provenoient du troupeau que Trudaine tira d'Espagne , en 1776. Ce troupeau , le premier de race espagnole venu en France , étoit composé de deux cents bêtes qui furent réparties entre plusieurs particuliers de différentes provinces ; il paroît que la race provenue de ces animaux a dégénéré , ou a été totalement perdue , si l'on en excepte celle qui s'est soutenue par les soins de Daubenton (1) , ou par ceux de Barbençois ,

---

(1) Le citoyen Thévenin possède aujourd'hui le troupeau que Daubenton avait formé à Montbar. Ce citoyen , digne de succéder à Daubenton dans une propriété de ce genre , a transporté ce troupeau à Tanlay , arrondissement de Tonnerre , où il se propose de se livrer à des expériences dont les résultats seront sans doute très-utiles.

qui

qui reçut, à la même époque, quarante individus, dont les descendans existent encore dans ce moment à Villegongis, commune du département de l'Indre.

Les laines de ce troupeau, qui ont été présentées cette année à la société d'Agriculture du département de la Seine, égalent en beauté et en finesse celles d'Espagne de première qualité. Ce fait, ajouté au grand nombre de ceux que j'ai rapportés dans cet ouvrage, démontre que les races de Mérinos peuvent facilement s'élever, et qu'elles donnent constamment des laines superfines, quoique transportées sur un sol et sous un climat différens de ceux d'Espagne.

Les animaux de cette race ne sont pas, il est vrai, beaucoup multipliés dans le département de l'Indre; les causes qui en ont été assignées par le citoyen Barbençois fils, proviennent du mauvais régime auquel on les a soumis dès leur arrivée dans ce pays.

Les métayers s'obstinèrent à conserver un nombre d'animaux de race Espagnole, égal à celui des moutons indigènes qu'ils avoient coutume de maintenir sur leurs terres, quoique ces dernières races soient beaucoup plus petites que celles des Mérinos, et qu'elles n'aient pas besoin d'une nourriture aussi abondante; de sorte que les nouveaux troupeaux, ne trouvant, ni sur

les pâturages , ni dans les bergeries la quantité et la qualité de nourriture qui leur étaient nécessaires , ont été sujets à de fréquentes maladies ; ce qui a jeté du discrédit sur cette race , et a empêché qu'elle ne se propageât dans les environs.

Les animaux soumis à ce mauvais régime ont diminué en taille et en grosseur ; ils sont aujourd'hui , sous ces rapports , pareils à ceux du pays.

Les propriétaires qui avaient essuyé des mortalités , ont remplacé les animaux de race Espagnole par des indigènes ; de sorte que les deux races , se confondant par ce mélange , la race pure s'est abâtardie. On s'est ainsi imaginé que les Mérinos n'étaient pas propres au sol et au climat , et qu'ils ne pourroient s'y maintenir dans toute leur pureté ; les préjugés qui attachent des idées de beauté et de bonté à certaines formes , ont contribué à la dépréciation des moutons à laine fine ; et ils ont empêché qu'ils ne fussent vendus aussi avantageusement que ceux du pays. Telles sont les causes qui ont fait négliger l'éducation des Mérinos dans cette partie de la France , et qui se sont opposées à leur multiplication.

Ces animaux qu'il eût été facile , avec des lumières et des soins , de répandre dans l'espace de vingt-quatre ans sur tous les points du départ-

tement de l'Indre , se trouvent dans ce moment peu nombreux , et ils ont foiblement contribué à l'amélioration des races indigènes.

Les expériences et les écrits de Daubenton démontrèrent au Gouvernement et aux particuliers qu'il étoit facile d'élever et de conserver en France les races à laine superfine, et que l'éducation de ces races offroit de grands bénéfices aux cultivateurs, et de puissantes ressources à nos manufactures. Quelques propriétaires tirèrent à cette époque des Mérinos de l'Espagne. M. Dangevillier , alors gouverneur de Rambouillet , demanda au Gouvernement espagnol la faculté de faire venir un troupeau à laine superfine.

Le roi donna des ordres pour que le choix fût fait parmi les plus beaux troupeaux d'Espagne. On fit partir en 1786, trois cent-soixante-sept bêtes tant brebis que béliers, sous la direction d'un Mayoral et de trois autres bergers espagnols. Ces animaux furent conduits à petites journées ; et ils arrivèrent à Rambouillet, (1) après avoir passé l'hiver dans les

---

(1) L'établissement actuel de Rambouillet étoit, avant la révolution, une ferme dépendante du château royal de Rambouillet. On regrette que le citoyen Tessier qui avoit commencé sur cette ferme une suite d'expériences, ait été arrêté dans ses travaux utiles, et que les circonstances ne lui aient pas permis d'obtenir des résultats qui

landes de Bordeaux. Il en périt environ soixante depuis l'époque de leur départ jusqu'à celle de leur arrivée.

Il y avait à peine cinq semaines que le troupeau était fixé dans sa nouvelle habitation, lorsqu'on s'aperçut qu'il était atteint de la clavelée.

Cette maladie aurait causé de grands ravages, sans les précautions qui furent prises. Elle enleva cependant trente-cinq brebis et soixante agneaux. Depuis cette époque, le troupeau n'en a point été attaqué, parce qu'on a eu soin d'interdire toute communication avec les troupeaux du voisinage, et de l'éloigner des pâturages communs.

Les bergers espagnols le gardèrent et le soignèrent pendant six mois, conjointement avec des bergers français. Après leur départ,

---

auroient eu, sans doute, une grande influence sur le perfectionnement de notre agriculture. On entretient, à Rambouillet, une vingtaine de buffles, une trentaine de vaches ou de genisses provenues de l'alliage d'un taureau sans cornes avec des vaches suisses, des vaches de la Romagne, un âne de Toscane, quelques étalons, enfin le troupeau de race pure espagnole. Les amateurs d'agriculture voient avec regret qu'une ferme assez considérable pour exécuter en grand des expériences de tout genre, soit uniquement destinée à l'éducation de quelques animaux.

il fut confié à des bergers français , et surveillé par l'économe de la ferme, le citoyen Bourgeois , qui unit , à des connoissances agricoles très-étendues , un goût et un talent marqués pour les améliorations et les expériences.

Lorsque les animaux qui ont donné naissance au troupeau actuel de Rambouillet arriva en France , il étoit composé d'individus d'une beauté extraordinaire , et inconnue jusqu'alors dans tous ceux de la même race qu'on avoit tirés d'Espagne à différentes époques , mais qui avoient été choisis dans un grand nombre de troupeaux assez éloignés les uns des autres pour être distingués par des différences locales très-frappantes. Ces animaux offroient une bigarrure désagréable à l'œil , quoiqu'assez indifférente sous le rapport de la qualité ; ces différences caractéristiques se sont fondues , en quelque sorte , dans les alliances successives des individus dans lesquels elles se montraient ; et il en est résulté une race qui peut-être ne ressemble à aucune de celles dont étoit composé le troupeau primitif , mais qui ne le cède en rien à la plus belle , sous le rapport de la taille , de la conformation , de la bonne constitution des animaux , de la finesse , de la longueur , de la douceur , du nerf , et de l'abondance de la laine.

Le troupeau de Rambouillet s'est progressi-

vement augmenté , jusqu'au moment où l'on a cru qu'il étoit assez nombreux pour mettre annuellement en vente une certaine quantité d'individus propres à être répandus sur divers points de la république. Des béliers et quelques brebis furent d'abord donnés et distribués à des particuliers ; mais dès qu'on s'aperçut que l'opinion des cultivateurs peu éclairés les désaprécioit , par là même qu'ils étoient un don , on prit le parti de les vendre chaque année. Les administrations provinciales , établies alors , en demandèrent ; et elles eurent la préférence. Il en fut envoyé dans la Bourgogne , dans la Bresse , le Dauphiné , la Champagne , la Normandie , le Berry , le Poitou , la Picardie , la Brie , la Beauce , etc.

Le troupeau de Rambouillet fut mis , dès le commencement de la révolution , sous la surveillance d'une commission d'agriculture , qui préserva ce précieux dépôt de la destruction dont il fut menacé plusieurs fois. Les membres de cette commission , amis zélés du bien public , étoient les citoyens Bertholet , l'Héritier , Cels , Vilmorin , Dubois , Gilbert , Huzard , Parmentier , Rougier-Labergerie , auxquels fut adjoint par la suite le citoyen Tessier.

Nous allons donner ici un tableau qui présentera au lecteur l'état du troupeau de Rambouillet dans les années VI , VII , VIII , IX et X ,

# ÉTAT ET PRODUIT DU TROUPEAU DE RAMBOUILLET,

Depuis l'an 5 jusqu'à l'an 10 inclusivement.

PAGE 54.

|         | POIDS MOYEN<br>des<br>TOISONS EN SUINT. | PRIX MOYEN<br>DES<br>TOISONS. | PRIX<br>de 5 hectogrammes<br>de laine en suint. | PRIX<br>de 5 hect. de laine<br>des ventes en suint. | PRIX<br>des<br>LAINES AGRIÈRES. | NOMBRE<br>des<br>BÊTES VENDUES. | PRIX MOYEN<br>des<br>ANIMAUX.                      | PRIX<br>le plus haut de la<br>vente des individus. | PRODUIT TOTAL<br>de la<br>VENTE. | ANIMAUX<br>RESTANS<br>APRÈS LA VENTE. |
|---------|-----------------------------------------|-------------------------------|-------------------------------------------------|-----------------------------------------------------|---------------------------------|---------------------------------|----------------------------------------------------|----------------------------------------------------|----------------------------------|---------------------------------------|
| A N 5.  | 5 kilogrammes.<br>5 hectogram.          | 5 francs.                     | 1 fr. 75 cent.                                  |                                                     |                                 | Béliers... 99<br>Brebis... 94   | Béliers, 71 f.<br>Brebis, 107 f.                   | 200 fr.                                            |                                  | 562                                   |
| A N 6.  | 4 kilogrammes.                          | 12 francs.                    | 1 fr. 55 cent.                                  | 1 fr. 22 cent.                                      | 1 fr. 25 cent.                  | Béliers... 83<br>Brebis... 57   | Béliers, 64 f.<br>Brebis, 80 f.                    | 120 fr.                                            | 20,000 fr.                       | 610                                   |
| A N 7.  | 5 kilogrammes.<br>5 hectogram.          | 10 fr. 50 cent.               | 1 fr. 50 cent.                                  | 1 fr. 15 cent.                                      | 1 fr. 10 cent.                  | Béliers... 40<br>Brebis... 130  | Béliers, 60 f.<br>Brebis, 78 f.                    | 150 fr.                                            |                                  | 469 (1)                               |
| A N 8.  | 4 kilogrammes.                          | 15 fr. 75 cent.               | 2 fr. 5 cent.                                   | 50 cent.                                            |                                 |                                 | Béliers, 80 f.<br>Brebis, 68 f.                    | 120 fr.                                            |                                  | 441                                   |
| A N 9.  | 4 kilogrammes.                          | 24 francs.                    | 2 fr. 90 cent.                                  | 1 fr. 40 cent.                                      |                                 | Béliers... 75<br>Brebis... 86   | Béliers, 53 f.<br>50 c.<br>Brebis, 209 f.<br>88 c. | 510 fr.                                            |                                  |                                       |
| A N 10. | 4 kilogram.<br>54 hectogram.            | 27 fr. 95 cent.               | 2 fr. 83 cent.                                  | 1 fr. 60 cent.                                      | 1 fr. 75 cent.                  | Béliers... 59<br>Brebis... 97   | Béliers, 412 f.<br>25 c.<br>Brebis, 256 f.         | 630 fr.                                            |                                  |                                       |

(1) Il a été envoyé en l'an 7, à Pompadour, 76 animaux.



1 a époques où ce troupeau a pris les accroissemens les plus rapides , et où les cultivateurs français ont su le mieux apprécier les ressources qu'il offroit à l'agriculture et aux fabriques en laine.

En jetant un coup-d'œil sur le tableau ci-joint, on s'apercevra que les laines des Mérinos ont obtenu , dans les différentes ventes faites à Rambouillet , un prix bien supérieur à celui qu'on retire des laines produites par les races françaises les plus estimées , que ce prix a toujours été en croissant , et qu'il a égalé , dans les dernières ventes , celui auquel se livrent ordinairement , dans le commerce , les laines super-fines d'Espagne.

On doit aussi observer que les marchands se sont constamment coalisés pour déprécier ces laines , et pour empêcher qu'elles ne fussent vendues au taux de leur valeur réelle ; que la vente se fait toujours au comptant ; qu'il n'y a point la déduction de quatre pour cent en usage dans le commerce ; que la laine des Mérinos , chargée d'une plus grande quantité de suint que celle des races françaises , éprouve au lavage une perte bien plus considérable ; qu'à Rambouillet on sépare uniquement les laines *des ventres* , ce qui ne produit qu'une déduction de 2 hectogrammes ( 6 onces ) par bête , tandis qu'en Espagne on fait un triage de quatre sortes de laines dans chaque toi-

son (1), et que des trois premières sortes qui seules vont dans le commerce extérieur, la deuxième et la troisième sont toujours vendues 1 franc ou 50 centimes au dessous de la première.

Ces observations prouvent que les laines de Rambouillet ont autant et peut-être plus de valeur que les laines espagnoles de première qualité, et que par conséquent l'éducation des Mérinos donne et donnera dans tous les temps un bénéfice bien supérieur à celui qu'on retire des races indigènes. Non-seulement ces animaux produisent une laine plus fine, mais ils en donnent une bien plus grande quantité, ainsi qu'on peut le voir en rapprochant les faits tracés sur le tableau que j'ai offert à mes lecteurs, puisque les produits moyens sont de  $3 \frac{1}{2}$  à 4 kilogrammes (7 à 8 livres) par bête, et qu'il y a même des individus qui donnent jusqu'à 6 kilogrammes (12 liv.) (2), tandis que les animaux des environs de Rambouillet

---

(1) On peut consulter, à ce sujet, mon *Traité sur les bêtes à laine d'Espagne*. Paris, chez madame Huzard, an VII, page 67 et suivantes.

(2) On a tondu cette année, à Rambouillet, un bélier qui avoit 8 kilogrammes (16 livres) de laine; quelques animaux, dans des bergeries de particuliers, ont donné des toisons qui pesoient également 8 kilogrammes (16 livres).

et de la majeure partie de la France, ne produisent qu'un kilogramme et demi à 2 kilogrammes ( 3 à 4 livres ) de laine, laquelle ne se payoit, les années ordinaires, que de 40 à 60 centimes les 5 hectogrammes ( 10 livres ) : ce qui donne aux laines fines un avantage sur celles-ci de  $\frac{3}{4}$ , et aux laines métisses un avantage de  $\frac{2}{3}$ , ou au moins de  $\frac{1}{3}$ , suivant le degré du croisement.

Les bénéfices considérables qu'on retire, soit à Rambouillet, soit chez les particuliers, de la vente des animaux à laine fine, doivent aussi réveiller l'attention des cultivateurs, et les porter à composer leurs troupeaux d'individus de cette race. Les bénéfices ne seront pas toujours les mêmes; ils diminueront sans doute lorsque le nombre des Mérinos sera accru dans de certaines proportions; mais il s'écoulera avant cette époque un temps assez considérable, pour que les cultivateurs qui se seront livrés les premiers à l'éducation des Mérinos, retirent un gain très-avantageux de la vente de ces animaux.

Le prix des bêtes à laine s'est beaucoup élevé, à Rambouillet, aux ventes des deux dernières années. Il a même été porté à un taux qui paroît extraordinaire dans un pays où l'on n'est pas accoutumé, comme en Angleterre, à mettre des sommes considérables à l'acquisition d'in-

dividus propres à relever les races. Plusieurs propriétaires, qui possèdent des troupeaux de race pure, ne laissent pas sortir aujourd'hui d'animaux de leurs bergeries, à moins de 150 ou 250 francs (1). Les demandes qui se font de toutes parts donnent lieu de croire que ces prix se soutiendront encore long-temps : elles doivent même augmenter à mesure que les préjugés qui existent chez un grand nombre de cultivateurs, se dissipent pour faire place à des vues d'un intérêt mieux calculé.

Les expériences de Daubenton avoient suffisamment prouvé que les laines superfines du crû de France étoient susceptibles de recevoir les mêmes apprêts, et de donner une aussi belle qualité de draps que les laines superfines d'Espagne. Des essais de cette nature ont été répétés plusieurs fois d'après Daubenton, soit avec les

---

(1) Je crois devoir prévenir qu'il s'est introduit, dans ce genre de commerce, une mauvaise foi contre laquelle les acquéreurs doivent se tenir en garde. Plusieurs cultivateurs vendent pour métis de 4.<sup>ème</sup> ou 5.<sup>ème</sup> génération, des béliers métis de 1.<sup>ère</sup>, de 2.<sup>ème</sup> ou de 3.<sup>ème</sup> génération, et souvent même des métis d'une génération quelconque, qu'ils disent être de race pure. Cette supercherie doit nuire à l'amélioration des races en France, ainsi qu'il est arrivé ailleurs. Des produits imparfaits, quoique doués de toutes les qualités apparentes, ne sauroient donner une amélioration parfaite, lorsqu'on les allie avec des races communes, ou même avec des races pures.

laines du troupeau de Rambouillet , soit avec celles des troupeaux appartenans à des particuliers , et toujours ils ont obtenu un succès complet.

La société du département de la Seine a fait fabriquer plusieurs pièces de draps avec les laines provenues , en l'an 8, du troupeau de Rambouillet , et avec celles du troupeau de race métisse qui étoit à la ci-devant ménagerie de Versailles , occupée par l'abbé Sieyès. J'ai été nommé commissaire avec quelques-uns de mes collègues de la société , pour surveiller la fabrication de ces draps , et pour en faire l'examen. Nous avons trouvé , ainsi que toutes les personnes qui les ont examinés , ou qui en ont fait usage , que leur qualité et leur beauté égaloient celle des draps faits avec les laines super fines d'Espagne.

Le gouvernement a fait aussi fabriquer des draps avec les laines des troupeaux dont je viens de parler , afin de constater de nouveau les avantages de ces laines. Voici le jugement des commissaires , ( les citoyens Tessier et Huzard ) consigné dans le compte rendu à l'Institut , en l'an 9 , sur le troupeau de Rambouillet.

« Nous avons fait fabriquer comparativement des laines fines , et des laines métisses achetées l'année dernière. Les citoyens Roi et Roui , de

Sedan, Décretot et Delarue, de Louviers, ont bien voulu se prêter à ces utiles expériences. Nous devons aux citoyens Roi et Roui la justice de dire qu'ils sont les premiers qui se soient empressés de faire connoître l'emploi des laines fines de France. Tous ces fabricans nous ont fourni de bons draps faits avec de la laine mé-tisse ; ces draps ayant été exposés à la vente, ont fait sur les cultivateurs la plus grande impression. Nous avons appris que plusieurs d'entr'eux, en vendant leurs laines, avoient exigé, comme clause du marché, qu'il leur seroit fourni, pour faire un habit, la quantité de drap nécessaire provenant de la dépouille de leurs troupeaux. »

Il est bon de rendre compte de quelques expériences qui ont été faites à Rambouillet, afin de constater tous les avantages qu'on peut retirer des races Mérinos, soit relativement aux laines, soit sous le rapport de la chair de ces animaux.

Sur la recommandation du citoyen Gilbert, on fit, en l'an VI, l'expérience suivante : une brebis âgée de dix-huit mois n'avoit jamais été tondue ; sa toison enlevée en l'an VII a été du poids de sept kilogrammes, trois hectogrammes, quatre décagrammes ( quatorze livres dix onces ), cette toison dont les filamens avoient le double de la longueur ordinaire, n'a éprouvé

aucune perte sous le rapport du poids , puisqu'il est peu de brebis qui eussent produit en trente mois cette même qualité de laine.

Une seconde brebis qui a été également tondue à l'âge de trente mois dans l'an VIII, a donné une plus grande quantité de laine, quoiqu'elle eût allaité un agneau. Sa toison qui pesoit dix kilogrammes, cinq hectogrammes (vingt-une livres), avoit des filamens longs de vingt-deux centimètres (huit pouces), en déduisant par bête environ quatorze hectogrammes (trois livres), pour les six mois où elle était dans l'état d'agneau. La femelle de l'année dernière a donné dans chacune des deux années suivantes trois kilogrammes (six livres); et celle qui a été tondue cette année quatre kilogrammes, cinq hectogrammes (neuf livres); d'où il résulte que ces animaux ont donné autant de laines qui si on les eût tondues tous les ans.

On a tondu dans l'an IX huit brebis, dont les toisons avoient deux ans, et pesoient de huit à dix kilogrammes (seize à vingt livres). Il paroît d'après ces différentes expériences que la laine qu'on a laissé croître pendant deux ans acquiert le double de longueur, quelle conserve sa finesse, et qu'on ne perd rien sous le rapport de la quantité.

On n'a pas observé à Rambouillet que les animaux soumis à cette épreuve aient souffert

beaucoup de la chaleur, ni que leur santé en ait été altérée. On a seulement remarqué que les agneaux éprouvoient beaucoup de difficulté à téter les brebis, à cause de la longueur des flocons qui cachent entièrement le pis. On pense que les laines obtenues, en laissant pendant deux ou trois ans les toisons sur le corps de l'animal, peuvent être employées avec grand avantage dans plusieurs genres d'ouvrages, sur-tout pour la fabrication des casimirs, ainsi qu'on en a fait l'expérience avec les laines de Rambouillet; mais il faudroit qu'on laissât croître pendant deux ans les toisons d'un troupeau entier, afin de constater d'une manière positive les avantages ou les inconvéniens qui peuvent résulter de cette méthode. Il seroit bon de savoir si une certaine quantité d'animaux, dans cet état, n'exigeroit pas une plus grande quantité de nourriture; s'ils ne seroient pas sujets à des maladies plus fréquentes; si leur conduite aux champs n'offriroit pas des difficultés; enfin, s'il ne se trouveroit pas d'autres inconvéniens qu'on évite facilement, ou auxquels on n'est pas exposé lorsqu'on ne soumet à cette épreuve qu'un petit nombre d'animaux. Il est probable que les inconvéniens surpasseroient de beaucoup les avantages.

On a fait aussi à Rambouillet des expériences à dessein de savoir s'il y avoit de l'avantage à

ne tondre les agneaux qu'à la seconde année, au lieu de commencer la tonte dès la première, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont âgés de six mois. Ces animaux ont donné la même quantité de laine que s'ils eussent été tondus deux fois; et leurs laines étoient plus fortes et plus longues; elles ont acquis une plus grande valeur dans le commerce. Tels ont été les résultats présentés à l'Institut par les citoyens Tessier et Huzard.

Le citoyen Yvard qui réunit à des connoissances profondes en agriculture, un grand zèle pour les progrès de l'art, a fait des expériences qui semblent contredire les résultats obtenus à Rambouillet. Il a pensé que pour avoir des données plus positives, il ne suffiroit pas de conserver pendant deux ans la toison à quelques agneaux, et de comparer le produit de leur laine avec celui qui résulte de la tonte annuelle d'un certain nombre d'agneaux, qui peuvent se trouver plus foibles, et, être moins bien nourris que ceux avec lesquels on établit la comparaison. Le citoyen Yvard a évité tous ces inconvéniens en prenant dans son troupeau quatre agneaux, qu'il a fait tondre la première et la seconde année sur une moitié du corps, dans le sens longitudinal; la toison qui couvroit l'autre moitié n'a été coupée qu'à la seconde année.

Un agneau tondus à moitié en l'an neuf, a donné 11 onces  $\frac{3}{4}$  de laine. La tonte de la

même portion de son corps , a été en l'an dix ,

de 5 liv. 11 onc. ; total. . . . . 6 6  $\frac{3}{4}$  } Avantage en faveur de la double tonte.

Le côté non tondu en l'an neuf, n'a produit en l'an dix , que. . . . . 5 2  $\frac{3}{4}$  } liv. onc. 1 4 »

Un autre agneau *id.* ,

première tonte, 12 onc.  $\frac{1}{4}$ .

Seconde tonte, 4 livres 14 onc.  $\frac{1}{2}$  ; total. . . . . 5 11 } » »  $\frac{1}{4}$

Côté non tondu la première année. . . . . 5 10  $\frac{3}{4}$  }

Troisième agneau *id.* , première tonte, 8 onc.  $\frac{3}{4}$ .

Seconde tonte, 4 livres 9 onc.  $\frac{1}{2}$  ; total. . . . . 5 11  $\frac{1}{2}$  } » 8  $\frac{1}{2}$

Côté non tondu la première année. . . . . 4 9 }

Quatrième agneau *id.* , première tonte, 8 onc.  $\frac{1}{4}$ .

Seconde tonte, 3 livres 10 onc. ; total. . . . . 4 2  $\frac{1}{2}$  } » 14 »

Côté non tondu la première année. . . . . 3 4  $\frac{1}{2}$  }

Avantage total des tontes annuelles faites sur quatre agneaux, comparativement

aux tontes bis-annuelles. . . . . 2 7  $\frac{3}{4}$

Les

Les résultats que le citoyen Yvard a obtenus dans son expérience, prouvent qu'il y a du bénéfice à tondre les agneaux dès la première année, et de la perte à conserver pendant deux ans, la toison aux animaux plus âgés, ainsi que je l'ai observé plus haut.

On pourroit cependant infirmer ces résultats, en disant que les humeurs qui donnent la croissance à la laine, ont une plus grande tendance à se porter vers la partie du corps de l'animal où la laine a été coupée, et qu'elles accélèrent ainsi la croissance d'une partie de la toison aux dépens de l'autre. Cette supposition qui ne paroît pas fondée, prouveroit également en faveur de l'expérience, puisqu'elle suppose que la coupe des laines accélère leur croissance.

Je présume qu'une pratique, usitée par quelques bons agriculteurs anglais, pourroit avoir des avantages dans le cas où l'on voudroit conserver aux agneaux leur toison pendant les deux premières années (1), et même pour les moutons qu'on soumet à une tonte annuelle; on coupe sur le corps de l'animal la surface de la toison à la hauteur d'une ou

---

(1) Il y auroit un grand avantage à conserver aux agneaux leur toison pendant les deux premières années, si ce moyen les garantissoit du tourni, ainsi que quelques expériences semblent le faire croire.

deux lignes. Cette opération qui occasionne dans la toison des animaux de taille moyenne, une perte de demi-livre au plus, accélère cependant la croissance de la laine ; elle doit donc procurer un bénéfice au temps de la tonte. L'expérience a appris que les cheveux ont besoin d'être rafraîchis pour croître avec plus de vigueur.

On avoit d'abord pensé que les races de Mérinos n'étoient pas susceptibles de produire en France d'aussi belles laines qu'en Espagne, parce que la France ne jouit ni du même sol, ni du même climat que cette partie méridionale de l'Europe. On a ensuite dit que la finesse des laines étant un effet des voyages, on n'obtiendrait jamais en France le même degré de finesse qu'en Espagne, parce qu'il nous étoit impossible de soumettre les moutons au même régime. Tous ces raisonnemens ayant été démentis par l'expérience, quelques personnes ont cherché à déprécier les Mérinos, en soutenant que ces animaux n'étoient pas de nature à prendre beaucoup de graisse, et que leur chair étoit d'une très-mauvaise qualité.

Cette objection spécieuse, peut-être sous quelques rapports, est cependant complètement détruite par les faits. Il est vrai que le mouton qu'on mange en Espagne est généralement maigre, coriace, et d'un goût désa-

gréable ; mais j'ai observé dans mon *Traité des bêtes à laine d'Espagne*, que la mauvaise qualité de la chair des moutons en Espagne provient de ce qu'on ne les livre à la boucherie, que lorsqu'ils ne sont plus habiles à la reproduction, ou lorsqu'ils commencent à dépérir de vieillesse. Les entrepreneurs des boucheries les conduisent alors sur des terrains communaux situés dans le voisinage des villes, et si dénués d'herbe, que les moutons trouvent à peine de quoi se nourrir. Les Espagnols conservent très-peu de moutons châtrés dans leurs troupeaux voyageurs ; tout au plus dans la proportion de deux septièmes ; et même ils ne font subir la castration aux mâles que lorsqu'ils sont parvenus à un âge avancé. Toute espèce de race soumise à un régime aussi vicieux, donnera une chair de mauvaise qualité. D'ailleurs les races à grosse laine en Espagne n'ont pas une chair plus délicate que celle des Mérinos ; et j'ai mangé dans ce pays, du Mérinos aussi savoureux que le mouton de France.

Ce que je viens d'avancer trouve sa confirmation dans les faits recueillis par les citoyens Tessier et Huzard. Nous allons les rapporter d'après ce qu'ils ont consigné dans le compte rendu à l'Institut en l'an VIII.

« Les expériences que nous avons faites jus-

qu'ici, en mettant en poture (1) des moutons Espagnols, n'avoient point été suivis dans leurs détails. Il étoit absolument prouvé que tous les animaux qu'on y avoit soumis, s'étoient engraisés, et que leur chair étoit au moins aussi délicate que celle des moutons de toute autre race. Comme nous avions à détruire un préjugé qui empêchoit qu'on ne propageât avec facilité les bêtes à laine superfine, il étoit nécessaire de présenter des faits positifs et revêtus de l'authenticité qui caractérise des expériences faites sous les yeux du Gouvernement. En conséquence, le 18 ventôse dernier, trois moutons ont été mis à part : ils étoient de même âge, mais de poids inégaux, formant ensemble cent vingt-un kilogrammes, cinq hectogrammes, (deux cent quarante-trois livres). Il y avoit du plus au moins pesant, une différence de cinq kilogrammes, cinq hectogrammes (treize liv.). On les a nourris d'abord de luzerne et de son ; ensuite on a supprimé le son, pour lui substituer de l'orge, de l'avoine. Les animaux ont été pesés tous les quinze jours à-peu-près, ainsi que la nourriture qui leur étoit destinée pour cet espace de temps. »

« Il en est résulté 1°. qu'au 14 prairial, jour où l'on en a tué un, le poids total des trois

---

(1) On appelle *potura* l'engrais des animaux à étable.

moutons étoit de cent soixante-trois kilogrammes ( trois cent vingt - six livres ) ; ils avoient augmenté de quarante-deux kilogrammes , cinq hectogrammes ( quatre-vingt-trois livres ) ; »

« 2°. Qu'alors la différence de celui qui pesoit le moins à celui qui pesoit le plus , étoit de quatre kilogrammes , deux à trois hectogrammes ( huit livres  $\frac{1}{2}$  ) ; c'est-à-dire , que cette différence étoit de deux kilogrammes , deux à trois hectogrammes ( quatre livres neuf onces ) , moindre que quand on avoit mis les animaux à l'engrais ; »

« 3°. Que celui qui a pesé le plus à la fin étoit celui qui ne pesoit ni le plus ni le moins en commençant ; »

« 4°. Que le moins pesant des trois à la fin , a été celui qui pesoit le moins en commençant ; »

« 5°. Que la plus forte augmentation de chacun a eu lieu dans les douze premiers jours ; »

« 6°. Qu'il y a eu une remission d'augmentation pendant un temps chaud dans deux animaux seulement , après laquelle le temps étant frais , l'augmentation a été plus forte ; »

« 7°. Qu'à deux reprises , un a augmenté , quand deux autres ont diminué ; ce ne sont pas les mêmes , chaque fois , qui ont diminué ; »

« 8°. Qu'après l'époque du 15 prairial , les deux restans ont diminué de plus en plus , et inégalement. »

« Chaque mouton , en quatre-vingt-six jours , a consommé cent quarante kilogrammes , trois hectogrammes (deux cent quatre-vingt-une liv.) d'alimens , ou seize à dix-sept hectogrammes ( trois livres quatre onces ) par jour. »

« Ce n'est pas quand ils ont le plus augmenté qu'ils mangeoient le plus ; mais ils ont mangé le plus depuis le quinzième jour jusqu'au quarante-cinquième. »

« Le mouton tué le 14 prairial , le moins pesant des trois , pesoit quarante-neuf kilogrammes , sept à huit hectogrammes ( quatre-vingt-dix-neuf livres <sup>1</sup> ) ; »

## S A V O I R :

|                                          | kilog. | hect. | liv.               |
|------------------------------------------|--------|-------|--------------------|
| Chair et os. . . . .                     | 25     | 5     | = 51 »             |
| Toison. . . . .                          | 3      | 6     | = 7 $\frac{1}{4}$  |
| Suif. . . . .                            | 2      | 8     | = 5 $\frac{1}{2}$  |
| Foie et poumon. . . . .                  | 2      | »     | = 4 »              |
| Tête , pieds , peau , intestins. . . . . | 14     | 3     | = 28 $\frac{1}{2}$ |
| Sang. . . . .                            | 1      | 6     | = 5 $\frac{1}{2}$  |
| Total. . . . .                           | 49     | 8     | = 99 $\frac{1}{2}$ |

« Nous observerons que parmi les moutons Espagnols , engraisés précédemment , quelques-uns ont donné plus de suif que celui qui nous a fourni l'occasion de ces détails. Sans

doute, les deux autres en eussent donné davantage ; mais nous ne pouvions en disposer alors. Quoi qu'il en soit, la viande en a été trouvée excellente. »

« Cette expérience ajoutée aux autres, prouve incontestablement que les moutons Espagnols sont susceptibles d'engraisser, et que mal-à-propos on a cherché à répandre des préventions contre la qualité de leur chair (1). »

On a vu dans le courant de cet ouvrage que tous les gouvernemens qui avoient cherché à introduire les races de Minéros dans leurs Etats, ne s'étoient pas contenté de tirer d'Espagne des animaux, et de donner des encouragemens ; mais qu'ils avoient jugé que tous ces moyens seroient inutiles, sur-tout s'ils ne s'attachoient pas à répandre l'instruction. Le bureau d'agriculture auprès du ministre de l'intérieur a également senti que les races à laine fine ne réussiroient et ne se propageroient en France qu'à raison des degrés d'instruction que recevraient les cultivateurs et les bergers. C'est d'après ces motifs qu'il a fait répandre une

---

(1) « L'intérêt particulier des marchands de moutons et des bouchers a pu seul contribuer à répandre ce faux bruit, pour avoir à bon marché ces animaux, et les métis qui en proviennent. Ce préjugé est sans fondement, et tendant à retarder les progrès de l'amélioration ; nous croyons qu'il est important de le détruire ».

*instruction sur les bêtes à laine*, rédigée par Gilbert, et qu'il a formé à Rambouillet une école pratique de bergers.

L'école de bergers de Rambouillet a été très-utile, puisqu'elle a déjà fourni quelques bergers dans les départemens; et elle le deviendra de plus en plus par la suite, lorsque les propriétaires aisés s'occuperont de l'économie rurale. On entretient sept ou huit élèves à Rambouillet aux frais des départemens; et les particuliers ont la faculté d'envoyer à cette école des jeunes gens, en payant une pension de trente-six francs par mois.

Pour se faciliter la vente des Mérinos, et celle des laines superfines, on vient d'établir à Rambouillet une foire qui a commencé à la dernière vente, et qui aura lieu chaque année à la même époque. Elle fournira, sans doute, par la suite aux particuliers un débouché pour les laines des troupeaux Mérinos; mais cependant les commerçans qui ont paru à cette foire se sont accordés pour désapprécier les laines: aussi la vente n'a pas été favorable aux cultivateurs. Ceux qui ont vendu hors de la foire ont trouvé des prix bien plus avantageux. Les fermiers trop éloignés de Rambouillet ne peuvent s'y rendre. La foire étant d'ailleurs fixée à une époque trop rapprochée de la tonte; elle se trouve finie avant que les propriétaires aient eu

le temps d'y envoyer leurs laines. Il seroit donc convenable que cette foire se tint un mois plus tard, et qu'elle fût fixée à Paris, ou dans ses environs. Le grand nombre des troupeaux de race pure ou améliorée étant élevés à une certaine distance de Paris, les fermiers qui viennent habituellement dans cette capitale pour leurs affaires, y vendroient leurs laines sans être tenus à des frais extraordinaires.

On pourroit encore employer un autre moyen qui contribueroit non moins efficacement à la vente des laines; ce seroit d'établir aux environs de Paris un lavoir dans le genre de ceux d'Espagne, pour l'usage des cultivateurs. On en construiroit d'autres successivement dans les départemens qui posséderoient un nombre de bêtes à laine assez considérable, pour soutenir des établissemens de ce genre. (1)

Le premier lavoir doit-être construit aux frais du Gouvernement, puisqu'aucun particulier n'est disposé à former cette entreprise. Les frais

---

(1) *Pour mieux faire comprendre la description d'un lavoir espagnol, il en faudroit un dessin (dit le citoyen Tessier dans ses Annales d'Agriculture, N.º de Thermidor an X, p. 263). Quelqu'un sans doute nous procurera ce qu'il nous manque à cet égard. Je prévient le citoyen Tessier, ainsi que les personnes qui désireroient faire construire des lavoirs à la manière espagnole, qu'ils*

de construction seroient peu considérables ; et le Gouvernement pourroit s'en dédommager en prélevant une légère rétribution sur le lavage. Il seroit facile aux cultivateurs , après avoir lavé leurs laines , de les introduire dans le commerce comme laines d'Espagne , et de les porter ainsi à leur juste valeur. Ils les vendroient eux-mêmes aux fabricans , ou ils emploiroient des courtiers capables de déconcerter les manœuvres des marchands , qui se coalisent , lorsqu'ils traitent directement avec les propriétaires.

Il existe deux établissemens nationaux , outre celui de Rambouillet , dans lequel on entretient des troupeaux de Mérinos. Le Gouvernement a pensé qu'il n'étoit pas moins important de propager les races à laines superfines dans les départemens méridionaux , que dans ceux du nord , et qu'il falloit former des troupeaux sur des points différens , afin de prouver par l'exemple que ces races réussissoient également

---

trouveront , dans mon *Traité des bêtes à laine d'Espagne* , imprimé en l'an VII , le dessin et la description des lavoirs de Ségovie , ainsi que le procédé employé pour le lavage des laines.

Un commerçant en laine a construit , près de Saint-Denis , un lavoir. Je ne sais d'après quels principes a été dirigée cette construction. J'ai appris que le lavage ne s'y fait que pour le compte du propriétaire. Cet établissement est donc peu utile à la vente des laines fines.

par toute la France ; il étoit d'ailleurs nécessaire, pour encourager cette branche d'industrie, de rapprocher autant qu'il seroit possible les animaux des propriétaires, et d'en faciliter ainsi l'acquisition.

C'est d'après ces vues, qu'on a envoyé en l'an VI à Pompadour, département de la Corrèze, un troupeau de Mérinos composé de soixante-dix brebis et de six béliers. L'établissement de Pompadour qui, jusqu'à cette époque, avoit été uniquement destiné à l'éducation des chevaux, (1) acquerra un nouveau degré d'utilité en propageant une race à laine superfine, qui fera disparaître insensiblement les mauvaises races des départemens voisins.

Le troupeau de Pompadour composé dans ce moment de deux cent quarante-neuf individus, est confié aux soins d'un berger, qui a été formé à l'école de Rambouillet.

Voici l'état de ce troupeau en l'an X.

|                                    |            |
|------------------------------------|------------|
| Béliers de différens âges. . . . . | 75         |
| Agneaux de l'an X. . . . .         | 30         |
| Total. . . . .                     | <u>105</u> |

(1) Il y avoit à Pompadour, au commencement de l'an X, 19 étalons, 13 jumens poulinières, ou jeunes poulains des deux sexes. On y entretient aussi deux ânes venus de Toscane, 9 bœufs limousins, huit bêtes à corne de la Romagne, et six buffles.

|                                   |            |
|-----------------------------------|------------|
| <i>De l'autre part.</i> . . . . . | 105        |
| Brebis de différens âges. . . . . | 57         |
| Antenoises. . . . .               | 30         |
| Agnelettes d'un an. . . . .       | 24         |
| Agnelettes de l'année. . . . .    | 53         |
| Total. . . . .                    | <u>249</u> |

L'établissement de Perpignan a été formé avec une partie des Mérinos que Gilbert avoit tirés d'Espagne. Gilbert qui conçut le projet d'établir un troupeau de Mérinos à Perpignan, avoit bien senti que la propagation des moutons d'Espagne trouveroit moins d'obstacles , et feroit par conséquent des progrès plus rapides dans cette partie de la France , soit parce que les habitans du pays étoient déjà familiarisés avec les formes propres aux moutons Espagnols , et qu'ils connoissoient mieux l'excellence de cette race , soit que les localités fussent plus favorables à l'entretien d'un troupeau de cette nature.

Le Gouvernement ayant adopté le plan de Gilbert , ordonna que les dispositions nécessaires pour l'entretien d'un troupeau seroient faites à Perpignan , et qu'il seroit envoyé dans cet établissement un berger de Rambouillet pour recevoir et pour soigner le troupeau qui arrivoit d'Espagne. Ce troupeau qui étoit alors

composé de trois cent soixante animaux, s'est accru jusqu'en l'an IX de trois cent quatre-vingt-cinq individus. En voici l'état :

|                                           |     |       |
|-------------------------------------------|-----|-------|
| Béliers venus d'Espagne. . . . .          | 16  | } 350 |
| Brebis, idem. . . . .                     | 334 |       |
| Agneaux mâles, nés à la bergerie. . . . . | 189 | } 385 |
| Agneaux femelles, idem. . . . .           | 196 |       |

Nombre total des bêtes à laine qui se trouvoient à la bergerie de Perpignan en l'an IX. . . . . 735

Il me reste à parler du troupeau Métis d'Alfort, afin de faire connoître au lecteur tous les établissemens publics relatifs à l'amélioration des bêtes à laine.

Le troupeau qui est aujourd'hui à Alfort avoit d'abord été formé à Sceaux, et ensuite transporté à Versailles.

On sait que le parc de Sceaux étoit une ferme expérimentale fondée par une loi du 16 floréal an II ; mais des raisons politiques ou prétendues telles, ayant nécessité la vente de Sceaux, le directoire frappé de la justice des observations contenues dans le rapport que l'Institut lui

adressa à cette occasion (1) et sentant d'ailleurs l'importance d'un établissement national d'agriculture, transporta l'établissement de Sceaux à la ménagerie de Versailles.

Les expériences nombreuses sur les différentes branches de l'économie rurale, commencées à Sceaux, et continuées à la ménagerie de Versailles, ont été entièrement interrompues depuis le mois de floréal an VIII, époque à laquelle le gouvernement a pris un arrêté par lequel la ménagerie de Versailles a été adjugée au citoyen Sieyes en récompense des services importans qu'il a rendus à l'Etat.

On regrette que le Gouvernement n'ait pas été suffisamment instruit des avantages innombrables que devoit procurer un jour à l'agriculture et à l'industrie française la ferme expérimentale de Versailles. Il eût, sans doute, donné une autre récompense au citoyen Sieyes ; et celui-ci se fut empressé à demander un objet équivalent, s'il eût bien approfondi les raisons d'intérêt public (2) qui lui furent présentées

---

(1) On trouvera ce rapport imprimé dans les *Annales de l'Agriculture française*, tome IV, p. 289 et suivantes. Les commissaires étoient les citoyens Cels, Fourcroy, Gilbert, Huzard, Parmentier et Tessier.

(2) On peut consulter le *Rapport fait à la Société d'Agriculture du département de la Seine sur la nécessité de conserver l'établissement rural de l'ancienne*

dans la lettre par laquelle la société d'Agriculture l'invitoit à former une autre demande auprès du Gouvernement.

« Si l'agriculture est le premier des arts ; ( dit l'Institut dans son rapport ) s'il ne peut être perfectionné que par des expériences ; si ces expériences exigent une ferme nationale ; s'il est vrai , comme l'a affirmé un homme qui a bien mérité de l'art agricole , « qu'un gouvernement qui n'a pas un pareil établissement , manque d'une institution de la plus grande utilité » ; si la ferme de la ménagerie est maintenant le seul bien national qui convienne pour cet objet , et que cependant on ne balance point à la détruire sous ce rapport ; quels seront donc les établissemens publics qui seront respectés ? Quels seront les circonstances dans lesquelles l'intérêt public devra triompher de l'intérêt particulier ? »

Le troupeau de Métis de Versailles , transféré à Alfort le 12 messidor an VIII , avoit été formé dans la vue de suivre l'effet du croisement des races , et d'obtenir les variétés de laines si nécessaires pour nos draps et pour les étoffes qui

---

*ménagerie de Versailles ; les Observations de la Société ; et le Rapport de l'Institut national sur le même sujet ; trois écrits imprimés par la Société d'Agriculture , et consignés dans le deuxième volume de ses Mémoires , an IX , p. 79 et suivantes.*

forment la principale branche de notre commerce dans le Levant.

Ce troupeau qui étoit composé de deux cent cinquante-quatre bêtes , plus soixante-treize agneaux de l'année , a perdu vingt-sept individus peu de temps après son arrivée à Alfort ; il est composé dans ce moment ( à la fin del'an X ) de deux cent quatre-vingt-seize individus de différentes races de tout âge , ainsi qu'on peut le voir par le tableau qui se trouve annexé à cet article.

Les moutons Valaisains qui surpassent en grandeur et en grosseur ceux de nos races françaises , ont une laine très-rude , ressemblante à du poil de chèvre , longue de vingt-quatre à trente centimètres , et inégale en grosseur et en longueur.

Ceux du Béarn moins élevés en taille que les précédens, donnent une laine aussi longue, plus grosse , et extrêmement jarreuse. Les uns et les autres portent des toisons dont une partie des filamens sont plus courts , et beaucoup plus fins que les longs filamens dont nous venons de parler.

La laine des Beaucerons est moins longue , moins sèche , moins jarreuse , moins cassante , et plus égale que celle des races précédentes.

Les moutons Boulonnois sont robustes ; ils ont les formes et la physionomie semblables à celles de

de quelques races anglaises : ils donnent une laine douée d'une certaine élasticité , et un peu moelleuse , quoique d'une assez grossière qualité.

La race anglaise de Lincolnshire , que l'on possède à Alfort , est haute de cinquante-un à cinquante-quatre centimètres ( dix-huit à dix-neuf pouces  $\frac{1}{2}$  ). Elle est bien corsée ; elle a le corps trapu et court , les jambes fortes et larges , la tête quarrée , les lèvres et le museau renflés : elle est d'une santé robuste ; sa laine est douce et peu élastique.

La race Solognotte est l'une des plus petites que nous possédions en France ; elle est caractérisée par des jambes courtes et grêles ; par une tête petite et éfilée , des tâches noires et grises aux jambes et à la tête ; elle a l'oreille petite ; sa laine courte et frisée doit être rangée parmi nos meilleures laines indigènes de seconde qualité.

Les moutons du Roussillon ont communément une taille au-dessous de celle des Mérinos. Leur laine égale presque en finesse celle des moutons transumantes d'Espagne. Elle en diffère en ce qu'elle est moins tassée , qu'elle est contournée en spirale dans toute sa longueur , et qu'elle se détache en flocons sur le corps de l'animal. Les races Roussillones sont remarquables par leurs toisons fortement colorées en jaune , et chargées d'une grande quantité de suint.

En alliant avec des béliers espagnols , les sept différentes races de brebis dont nous venons de parler, on a obtenu des Métis qui donnent des laines plus ou moins fines , et plus ou moins analogues avec celles des Mérinos. Ces laines portent un caractère qui indique la race maternelle des individus qui les produisent ; et elles parviennent à un nouveau degré de perfection , à raison du nombre de croisemens qui ont lieu jusqu'à la quatrième génération. Elles ont à cette époque atteint le degré d'amélioration particulière dont elles sont susceptibles. Une race s'améliore d'autant plus promptement que ses laines primitives sont douées d'un plus haut degré de finesse. On maintient les Métis au point d'amélioration où on les a portés , en les alliant entr'eux , sans avoir besoin de recourir aux béliers espagnols.

Si l'on accouple un bélier espagnol avec une brebis à laine longue , la laine du Métis sera plus longue que celle du père ; elle sera au contraire plus longue que celle de la mère , si l'accouplement a lieu avec une brebis à laine courte : la longueur diminue dans le premier cas ; et elle augmente dans le second , à mesure que les individus s'éloignent de la première génération , de sorte que la différence est ordinairement peu considérable à la quatrième génération.

Un Métis produira une laine d'autant plus abondante, que la mère dont il proviendra aura une toison plus tassée.

L'abondance des laines dépend sur-tout de la grosseur des animaux, de la quantité et de la qualité des alimens qu'on leur donne. On ne doit pas s'attendre à voir de riches récoltes en laine, lorsque les animaux n'ont pas été nourris copieusement.

Les Métis, provenus de l'alliage d'un bélier espagnol avec une brebis d'une race quelconque, gagnent ou perdent en taille et en grosseur, selon que la femelle est d'une race plus ou moins grande. Ainsi, les propriétaires qui recherchent les grandes races de Métis, doivent donner aux béliers espagnols des brebis plus fortes que ceux-ci; tandis que les personnes qui tiennent aux petites races, à raison de la nature de leurs pâturages, doivent choisir des brebis d'une taille inférieure à celle des béliers. L'influence du mâle étant plus grande dans la génération que celle de la femelle, il est important de choisir des béliers de haute ou de petite taille, ou doués de telles ou telles qualités, selon l'espèce de troupeau qu'on se propose de former.

Les Métis sont, ainsi que toutes les races d'animaux, susceptibles d'acquérir de nouvelles qualités, soit relativement à la toison, soit

relativement à la chair , aux formes , etc. On ne pourra atteindre la perfection qu'en choisissant à chaque génération nouvelle , les individus qui possèdent à un plus haut degré les qualités recherchées , et en les employant exclusivement à la procréation.

Les sept races que je viens de caractériser , sont d'une santé robuste , si l'on en excepte la solognotte qui est très-sujette aux maladies ; les Métis qui en proviennent , jouissent d'un tempérament plus heureux. Ils engraisent moins facilement que les Métis boulonnais , anglais , beaucerons , valaisains ; on retrouve le même inconvénient dans l'éducation des Métis béarnais , et dans celle des roussillons.

Les races qui s'améliorent le plus promptement sont la boulonnaise , l'anglaise , la solognotte , et sur-tout la roussillonne , par la raison qu'elle égale presque en beauté les Mérinos espagnols. La béarnaise est plus susceptible d'amélioration que la valaisaine , quoique les toisons de ces deux races aient des filamens d'une égale grosseur , et que celle-ci ait beaucoup plus de jarre que la première. Je présume que les races dont la toison est composée à-la-fois de filamens très-grossiers et très-rudes , et d'une autre espèce de filamens assez fins , et plus courts que les premiers , sont plus susceptibles d'amélioration que celles dont la

toison est uniquement garnie de poils grossiers.

Il seroit fort important, pour le progrès de l'amélioration des laines, qu'on recherchât les causes qui rendent une race susceptible d'une amélioration plus complète et plus rapide. Il reste encore à faire un grand nombre d'expériences (1), avant d'avoir acquis les notions propres à nous guider dans la route qu'il nous reste encore à parcourir.

On a formé à Alfort une *Ecole de bergers*, où l'on élève en ce moment, douze ou quinze jeunes gens envoyés par les départemens et par les propriétaires de troupeaux. Les préfets de départemens donnent, par mois, 36 fr. pour chaque élève. Cette somme sert à payer la nourriture, l'habillement, l'entretien de l'élève, l'achat des livres et des instrumens nécessaires à son instruction. Les propriétaires paient une pension alimentaire de 22 fr. par mois, plus les frais de l'entretien, etc. Les bergers sont nourris et logés en commun avec les élèves vétérinaires, et soumis à la même discipline.

---

(1) M. Godine jeune, professeur à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort, qui a bien voulu me communiquer la plus grande partie des faits que je viens d'exposer ici, et qui m'a montré le troupeau d'Alfort, confié à ses soins, s'occupe dans ce moment d'une suite d'expériences dont les résultats ne seront pas moins utiles à la science, qu'honorables pour le citoyen éclairé qui travaille avec zèle à étendre les connoissances utiles.

L'instruction des élèves bergers, qui dure un an, est divisée en trois parties. On leur enseigne dans les quatre premiers mois, l'anatomie élémentaire du mouton, les principes de physiologie et de physique, etc. Les quatre mois suivans sont employés à leur apprendre l'hygiène, l'histoire naturelle du mouton, les moyens d'améliorer les races, la manière dont les troupeaux doivent être logés, nourris, parqués, soignés, etc. On donne aux élèves-bergers pendant les quatre derniers mois, des leçons sur le traitement des maladies auxquelles sont sujettes les bêtes à laine, sur les opérations chirurgicales, sur la préparation des médicamens, etc., etc.

On se propose de faire venir, sous peu à Alfort, les races de France, qui offrent des caractères plus prononcés et plus distincts, afin de former une suite de croisemens avec les Mérinos, et de connoître ainsi quelles sont celles de nos races qui présentent les plus grands avantages sous le rapport des laines, sous celui de la chair, de la santé, de l'économie, etc. Il ne seroit pas moins utile de faire des croisemens avec quelques races étrangères, telles que celles du Texel, de Frise, de Moldavie, de Padoue. (1)

---

(1) On peut voir, dans le cours de cet ouvrage, ce que j'ai dit sur ces différentes races.

Les avantages immenses que la nation doit retirer du troupeau de Rambouillet , ne sont plus aujourd'hui hypothétiques. Ceux que nous pouvons espérer du troupeau d'Alfort , quoique moins considérables , peut-être , ne seront pas moins réels. On regrette qu'une bergerie aussi précieuse soit placée dans un local qui ne possède pas un arpent de terre , et que des animaux destinés à des expériences qui exigent une vigilance et des soins particuliers , soient forcés d'aller paître sur des pâturages d'emprunt.

Je vais mettre sous les yeux du lecteur le tableau comparatif de la taille , de la longueur des laines , du poids moyen des toisons , et du nombre des moutons de différentes races , élevés à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort.

## TABLEAU COMPARATIF

De la taille, de la longueur des laines, du poids-moyen des toisons, et du nombre des moutons de différentes races, élevés à Alfort.

| R A C E S.                                                         | TAILLE.      | Longueur<br>des<br>laines. | Poids moyen<br>des toisons<br>non lavées. | Nombre<br>d'animaux<br>en l'an x. |
|--------------------------------------------------------------------|--------------|----------------------------|-------------------------------------------|-----------------------------------|
|                                                                    | centimètres. | centimètres.               | kilogrammes.                              |                                   |
| VALAISAINÉ. .                                                      | 65 à 72      | 24 à 30                    | 4 $\frac{1}{2}$                           | 7                                 |
| BÉARNAISÉ. . .                                                     | 54 à 59      | 24 à 30                    | 3 $\frac{1}{2}$                           | 8                                 |
| BEAUCÉRONNÉ.                                                       | 59 à 65      | 11 à 17                    | 3 $\frac{1}{2}$                           | 23                                |
| BOULONNÉ. . .                                                      | 48 à 51      | 16 à 20                    | 4                                         | 84                                |
| ANGLAISE. . .                                                      | 51 à 54      | 14 à 16                    | 4 $\frac{1}{2}$                           | 21                                |
| SOLOGNOTTE. .                                                      | 40 à 44      | 8 à 10                     | 3                                         | 30                                |
| ROUSSILLONÉ.                                                       | 44 à 45      | 13 à 14                    | 3 $\frac{1}{2}$                           | 64                                |
| ESPAGNOLÉ. . .                                                     | 48 à 64      | 9 à 12                     | 3 $\frac{1}{2}$                           | 59                                |
| Total des bêtes à laine composant le troupeau<br>d'Alfort. . . . . |              |                            |                                           | 296                               |

CIF

du poids-  
moutons

Nombre

animaux

l'an x.

7

3

23

84

21

30

54

59

296

Il existe , en France , outre les troupeaux nationaux de Rambouillet , de Perpignan , de Pompadour, et d'Alfort, une quantité considérable de moutons de races pures ou améliorées au dernier degré de finesse. Il paroît , d'après les derniers renseignemens reçus des départemens , que le nombre de ces animaux répandus sur divers points de la République , s'élève à un million ; et , dans la supposition que ce nombre fût exagéré , il est néanmoins certain qu'il s'est accru considérablement dans les dernières années. L'on ne peut pas douter qu'il ne prenne graduellement un accroissement encore plus rapide , lorsqu'on considère l'empressement avec lequel les Mérinos sont recherchés (1) , le prix auquel on les paie , et la valeur qu'ont acquise leur laine dans le commerce , enfin lorsqu'on est parvenu à une époque où les préjugés commencent à se dissiper , et où un grand nombre de cultivateurs

---

(1) On peut consulter l'*Analyse des procès-verbaux des conseils-généraux de département* , publiés par ordre du ministre de l'intérieur , an X ; et l'on verra que les cultivateurs de la grande majorité des départemens , sentent les avantages qu'ils peuvent se procurer par l'éducation des races espagnoles ; que les demandes de Mérinos sont très-multipliées ; et que l'on sollicite , en plusieurs lieux , la formation d'un troupeau pareil à celui de Rambouillet.

et de fabricans sont plus éclairés sur leurs vrais intérêts.

Je me contenterai de nommer ici les départemens qui ont demandé au Gouvernement des moutons achetés en Espagne, par le citoyen Gilbert, et auxquels il a été fait des envois. Ces départemens sont ceux des Basses-Alpes, de l'Aveiron, Cantal, Drome, Eure, Gard, Haute-Garonne, Léman, Haute-Loire, Loire inférieure, Lot et Garonne, Mont-Blanc, Moselle, Oise, Puy-de-Dôme, Rhône, Saone et Loire, Seine inférieure, Seine et Marne, Tarn, Bouches-du-Rhône. La totalité des moutons envoyés à ces départemens, est de cinq cents six individus mâles ou femelles, non compris quarante brebis qui ont été placées à Rambouillet.

Après avoir donné l'état actuel des moutons de race espagnole en France, je parlerai des mesures que le Gouvernement a prises dans ces derniers temps, pour assurer la propagation des Mérinos en France, ou plutôt pour augmenter rapidement le nombre de ces animaux.

On sait que le Directoire s'étoit réservé, par un article secret du traité de Bâle, la faculté de tirer d'Espagne, pendant cinq années consécutives, mille brebis et cent béliers, ce qui donnera à la France cinq mille brebis et cinq cents béliers. Le Directoire négligea pendant

quelque temps de réaliser une extraction qui offroit de si grands avantages à l'agriculture et à l'industrie française. Lorsque le citoyen Gilbert, dont la seule passion étoit celle du bien public, lut, en l'an 6, un Mémoire à l'Institut, sur l'état du troupeau de Rambouillet, dans lequel il développe ses idées à ce sujet, et où il indique la marche qu'il regarde comme la plus propre à faciliter l'extraction, et la plus utile à la propagation des Mérinos en France ; il dit que le Gouvernement doit faire cette extraction à son propre compte, et éviter sur toute chose de subroger à ses droits les particuliers qui voudroient l'entreprendre ; il ajoute que le Gouvernement iroit directement contre le but qu'il se propose, s'il exécutoit en même-temps une extraction aussi considérable. Je combattis l'opinion du citoyen Gilbert, dans mon *Traité des bêtes à laine espagnoles*, qui parut peu de temps après l'impression du Mémoire lu à l'Institut. Voici comme je m'exprimois, p. 151 de mon Ouvrage : « Je pense que, si quelques particuliers vouloient faire venir des moutons à leurs frais, soit pour les garder, soit pour les vendre, le Gouvernement ne devrait pas s'y opposer. Quelque grand que soit le nombre qu'on en exporte, le perfectionnement de nos races à laine fine n'en souffrira point.

Les personnes qui feront venir ces moutons , ou ceux qui les achèteront de seconde main , n'emploieront à cette acquisition leurs fonds , quelque modiques qu'on les suppose , qu'avec l'intention d'en retirer du bénéfice ; or , on ne peut espérer ce bénéfice qu'en donnant à cette race les soins qu'elle exige. Ainsi , bien loin que cette spéculation soit nuisible à l'amélioration déjà commencée , il est évident qu'elle l'étendra , et que , si elle s'exécute , il est à présumer que , sous peu d'années , nos manufactures pourront se passer entièrement des laines d'Espagne ».

Les mesures indiquées par Gilbert , furent adoptées , et le Gouvernement qui se décida à faire venir à ses frais un troupeau de cinq mille cinq cent cinquante Mérinos , envoya le cit. Gilbert en Espagne pour faire le choix et l'achat des animaux. On regrette que le Gouvernement ( 1 ) n'ait pas remis cette entreprise aux

---

( 1 ) Le Gouvernement a perdu au moins un tiers sur la vente des moutons qu'il a tirés d'Espagne. Cet exemple , et une foule d'autres qu'il seroit facile de citer , prouvent que le Gouvernement ne doit pas se mêler d'une opération , toutes les fois qu'elle peut être faite par des particuliers. Il doit se contenter de protéger et de payer la chose , lorsque cela est nécessaire , et non les individus qui la dirigent. Le Gouvernement pourroit donner , à peu de frais , de puissans encouragemens aux sciences , à l'agriculture ,

particuliers ; s'il l'eût fait, l'infortuné Gilbert n'eût pas eu le chagrin de se voir abandonné dans le cours de sa pénible mission ; l'agriculture n'auroit pas à regretter un de ses partisans les plus éclairés ; la France posséderoit, depuis trois ans, cinq mille cinq cents Mérinos, qui auroient déjà augmenté considérablement nos richesses territoriales.

Gilbert avoit acheté, en Espagne, mille moutons qu'on a fait entrer en France depuis sa mort. On a laissé une partie de ces animaux dans l'établissement national de Perpignan ; et l'autre partie a été remise aux particuliers qui s'étoient fait inscrire pour la souscription ouverte par le Gouvernement.

Il s'étoit écoulé quelque temps depuis cette époque ; et le Gouvernement ne prenoit au-

---

au commerce, venir au secours de l'indigence, etc., s'il invitoit les citoyens qui se distinguent par leur probité, leur zèle et leurs lumières, à former des sociétés libres, qui recevraient des fonds dont elles rendroient compte, mais qui travailleroient gratuitement, et sans être entravées par les agens du Gouvernement. La *Société des soupes* de Paris a distribué, dans le courant de cet hiver, plus d'un million de soupes, qui n'ont pas coûté 7 centimes chacune. Si le Gouvernement eût ordonné à ses agens de fonder les établissemens, et de faire les distributions à ses frais, les soupes seroient revenues à 15 ou 20 centimes ; et peut-être même le peuple n'auroit jamais voulu adopter ce genre d'aliment.

cune mesure pour faire entrer en France les quatre mille cinq cents animaux qu'on pouvoit facilement obtenir de l'Espagne. Je pensois que les circonstances étoient favorables pour faire cette extraction, et que, si l'on différoit encore, l'on pourroit éprouver par la suite des difficultés qui priveroient pour toujours la France d'une acquisition aussi précieuse, attendu que le temps fixé par le traité de Bâle s'étoit écoulé. C'est d'après ces réflexions que je crus devoir proposer mes vues à mes collègues de la *Société d'agriculture* du département de la Seine. J'en fis part au cit. Silvestre, qui les proposa, peu de jours après, à une séance de la Société d'Agriculture. C'est d'après cette proposition que la Société écrivit au Gouvernement, et qu'elle lui demanda d'être subrogée à ses droits, et de pouvoir former une société d'Actionnaires pour l'extraction de quatre mille et quelques Mérinos qui revenoient encore à la France.

La Société d'Agriculture, ayant obtenu sa demande, a invité ses membres à souscrire et à former, avec des particuliers pris hors de son sein, une compagnie qui se chargeroit de l'achat des Mérinos et de leur introduction en France. Cette compagnie s'est organisée; et elle a envoyé deux agens et plusieurs bergers en Espagne, pour faire le choix et l'acquisition de quatre mille quatre cents moutons. Deux

mille de ces animaux entreront en France vers le commencement de l'automne, et le surplus dans le courant de l'année prochaine. Ces Mérinos, en quittant l'Espagne, seront conduits sur divers points de la République, afin que les propriétaires qui voudront s'en procurer, puissent le faire facilement; on les vendra à l'enchère. Le lieu et l'époque de la vente seront annoncés par les papiers publics (1).

Le nombre d'animaux à laine superfine, qui vont être conduits en France, réuni à celui d'un million d'individus de races pures ou améliorées, qui existent déjà dans la République (2), facilitera, dans peu aux cultivateurs, les moyens d'améliorer les races indigènes dont les laines sont en général peu abondantes et de mauvaise qualité. Cette amélioration que les

---

(1) Le nombre des Mérinos entrés en France, n'a été que de 1,200, par la raison que le Gouvernement espagnol n'a pas voulu permettre, pour cette année, une plus forte extraction. Une partie de ces animaux a été vendue dans les départemens, au moment où je livre cet Ouvrage à l'impression; le surplus arrivera incessamment à Paris. La compagnie s'est engagée à tirer d'Espagne, l'année prochaine, ou les années suivantes, 3,200 Mérinos, qui reviennent encore au Gouvernement français.

2) Les animaux de race pure s'élèvent à quinze mille environ.

circonstances actuelles favorisent , fera sans doute des progrès très-rapides (1).

Déjà les cultivateurs Français plus éclairés sur leurs vrais intérêts, ont prouvé aux dernières ventes de Rambouillet , l'importance qu'ils attachent à l'éducation des bêtes à laine fine. Le Gouvernement a pris des mesures favorables aux progrès de cette éducation , en provoquant par des récompenses considérables

---

(1) On ne sauroit mieux prouver les avantages de l'amélioration des laines en France , qu'en présentant ici un calcul fort simple : « Si le million de bêtes fines ou améliorées que nous possédons dans ce moment ( dit mon collègue Huzard , dans une note de *l'Instruction pour les bergers* , de Daubenton ), dépouille cinq livres (vingt-cinq hectogrammes ) de laine par bête , ce qui est basé au plus bas , nous avons cinq millions de livres ( deux cent quarante-trois mille neuf cent deux myriagrammes ) pesant de laine en suint , qui produisent deux millions de livres ( cent quarante-six mille trois cent quarante myriagrammes ) pesant de laine lavée , en estimant le déchet de lavage aux trois cinquièmes ; ce qui n'a pas lieu pour les laines métisses. Ces deux millions de livres ( cent quarante-six mille trois cent quarante myriagrammes ) de laine lavée donnent à la fabrication un million d'aunes ( un million cent quatre-vingt-huit mille mètres ) de drap, avec lequel on peut habiller cinq cent mille hommes , à deux aunes ( deux mètres trente-six centimètres ) par habit. Voilà une masse déjà assez considérable de laine fine ou améliorée , pour laquelle il n'y a eu aucune exportation en numéraire , et qui est toute entière du crû de la France.

une

une fabrication économique, dont les résultats ne seront pas moins avantageux à l'agriculture qu'au commerce. On voit cependant avec regret qu'il existe encore en France, et sur-tout dans nos villes principales, une certaine indifférence qui arrête sans cesse les progrès vers lesquels tendent nos manufactures.

Espérons que le Gouvernement, que les hommes en place, que les riches particuliers, qui, dans tout pays, ont une si grande influence sur l'esprit public, comprendront enfin, qu'il est de leur intérêt et de leur devoir d'encourager, par leur exemple, l'agriculture et l'industrie française. Espérons que les citadins, qui parmi nous sont encore possédés de l'anglomanie, n'imiteront désormais des Anglais, que cet amour pour la patrie, sans lequel une nation ne sauroit prospérer, et qu'ils attacheront aux objets fabriqués en France, le même prix qu'un Anglais met aux produits de ses manufactures. Espérons que désormais nous lirons fréquemment dans nos journaux un avis semblable à celui qu'on trouve dans un journal Anglais du 14 octobre 1798. « Les habitans de » Lincoln, donneront incessamment un bal » pour l'encouragement du commerce des » laines. Les dames n'y seront admises qu'avec » des robes et des jupons d'étoffes de laines » *filées, tissues et fabriquées dans le pays*; les

» hommes ne pourront s'y présenter qu'avec  
 » des vêtemens en laine, les bas seuls exceptés ;  
 » la soie et le coton sont proscrits. » Lord  
 Sommerville, président du bureau d'agriculture  
 de Londres , a donné en ce genre un exemple  
 qu'il seroit beau de voir imité par nos sénateurs,  
 par nos conseillers d'Etat, et par tous ceux qui  
 étant salariés par la nation, sont tenus par cette  
 raison même à provoquer les encouragemens  
 que réclame l'industrie française. « J'ai résolu  
 » (dit Lord Sommerville, dans une adresse faite  
 » au bureau d'agriculture, page 1 (1).) De ne  
 » plus user de drap fin ou de casimir faits avec  
 » des laines de crû étranger. »

Les sentimens patriotiques alliés aux agrémens de la gaieté française, offrent un spectacle qu'il est digne d'une grande nation de donner à l'univers.

---

(1) Cet ouvrage a pour titre : *Lord Sommerville's address to the Board of agriculture, on the subject of sheep and wool.* 1799.

## C H A P I T R E V I I I .

## H O L L A N D E .

PEU de régions en Europe offrent une température , et un sol aussi disparates que ceux d'Espagne et de Hollande. Les moutons d'Espagne transportés d'un climat brûlant dans un pays froid et marécageux , ont néanmoins conservé en Hollande les qualités qui les distinguent des autres races , et se sont maintenus sains et vigoureux.

Les premiers moutons à laine fine , venus d'Espagne , ont éprouvé le sort auquel ils ont été soumis dans toutes les parties de l'Europe où ils furent d'abord introduits ; c'est-à-dire qu'ils ont dégénéré par la négligence des cultivateurs. Ainsi quelques animaux importés à différentes époques , avant 1789 , ont laissé une postérité qui a perdu la finesse primitive de ses laines.

La conservation des races fines ne date en Hollande que de l'année 1789. M. Twent , qui a bien voulu me donner les renseignemens que l'on trouvera ici , fit venir alors d'Espagne deux béliers et quatre brebis qu'il plaça à sa terre

de Raaphorlt, située entre Leide et la Haye. Le sol de cette terre, en partie sablonneux, est formé par les dunes où il croit très-peu d'herbes; il s'y trouve aussi des prairies, des terrains bas destinés au labourage, ou couverts par des bois taillis, ou par des bois de haute futaie.

Les moutons Espagnols qui avoient beaucoup souffert pendant le voyage, furent bientôt remis de leur fatigue, et s'accoutumèrent facilement à une nourriture et à un climat nouveau. Leur race, qui s'est propagée successivement, forme aujourd'hui dans la bergerie de M. Twent un troupeau de deux cents têtes. M. Twent vend le surplus, par la raison que sa terre n'est pas susceptible d'en nourrir un plus grand nombre. C'est en écartant ainsi chaque année les animaux les moins parfaits, et en conservant ceux qui donnent les laines les plus longues et les plus fines, qu'il s'est formé un troupeau choisi, et préférable à tous ceux qu'on trouve en Hollande. Les béliers de son troupeau donnent 9 à 12 livres de laine non lavée, et les brebis mères 6 à 9 livres; produit qui surpasse celui des plus fortes races de Hollande, puisque la toison de celles-ci ne pèse que de 8 à 10 livres. Les laines du même troupeau ont dans le commerce une valeur double de celles des meilleures races indigènes. Ces laines perdent la moitié de leur poids dans le lavage. On en a fabriqué, depuis

1791, une assez grande quantité de draps, qui ne le cèdent en rien aux plus beaux draps faits avec les laines superfines d'Espagne.

M. Twent, afin de constater la qualité des laines de son troupeau, a fait une épreuve que j'avois moi-même tentée pour m'assurer d'une manière plus positive des qualités respectives des laines de Rambouillet, de Suède, et d'Espagne, ainsi que je l'ai dit dans mon *Traité de bêtes à laine d'Espagne*. Je vais rapporter ce qu'il m'écrit à ce sujet.

« La laine de mon troupeau de Mérinos n'a pas dégénéré jusqu'ici : en voici la preuve ; j'ai mis sur un drap noir neuf échantillons de laine de différens jeunes béliers, auxquels j'ai ajouté un échantillon de la plus belle laine superfine que j'ai pu me procurer chez un fabricant de draps ; après avoir numéroté ces échantillons, je portai les numéros sur un papier, en y joignant l'indication des animaux qui avoient produit ces laines : je cachetai le papier, et je le remis avec les échantillons au commerçant qui a acheté mes laines ; je le priai de me dire quels étoient les échantillons auxquels il donnoit la préférence ; après avoir examiné avec attention, et avoir fixé son opinion, le papier a été ouvert, et il s'est trouvé que cinq échantillons de mes laines avoient été préférés à la laine superfine d'Espagne ».

M. Twent qui suit avec beaucoup de zèle et d'intelligence l'amélioration des races dans sa patrie, ne s'est pas contenté de former un troupeau de race pure; il a croisé la race espagnole avec les différentes races de Hollande, telles que celles du Texel et de Frize (1). Les croisemens qui ont été faits avec ces deux races et les Mérinos, semblent promettre de grands avantages. J'ai reçu depuis peu des lettres de ce cultivateur, par lesquelles il m'annonce que les derniers Métis qu'il a obtenus, portent des laines *aussi fines et même supérieures à celles des Mérinos*. Il a observé que les Métis nourris sur un terrain gras, ont la laine moins fine que ceux qu'on élève sur un sol léger.

Invité par l'*Assemblée économique nationale de Harlem* de faire venir de nouveau Mérinos, M. Twent tira en 1792, par la voie de l'ambassadeur d'Espagne, trois béliers et quatre brebis.

M. Cuperus obtint la même année quelques Mérinos, dont j'ai vu les descendans à sa campagne près de Leyde, où on les tient durant la belle saison sur des pâturages abondans et humides. La race obtenue par le croisement des béliers Espagnols avec les brebis indigènes

---

(1) Je parlerai de ces races dans la seconde partie de cet Ouvrage.

donne des laines qui égalent presque en finesse celles des Mérinos dont elle provient.)

M. Kops élève aussi dans les dunes , auprès d'Harlem , un troupeau de race espagnole croisée avec celles de la Frize et du Texel. Cette nouvelle race , parvenue à la troisième génération lorsque je l'ai vue , semble promettre des résultats heureux. Ses laines ont donné un drap de très-bonne qualité.

Le troupeau de M. Twent et celui de M. Cuperus ont fourni des béliers aux particuliers qui ont voulu améliorer les races indigènes sur différens points de la Hollande. M. Collot , élève dans ce moment sur une terre près la Haie , un beau troupeau Métis , composé de cinquante bêtes. L'esprit public qui se porte en Hollande (1), ainsi que chez toutes les nations civilisées de l'Europe , vers ce genre d'amélioration , donne lieu de croire que bientôt les races à laine fine feront disparaître les races communes.

---

(1) La traduction hollandaise de mon *Traité sur les bêtes à laine*, qui a paru il y a un an , est une preuve que la nation hollandaise s'occupe de l'amélioration des races indigènes.

---

## C H A P I T R E I X.

### CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

**J**E commencerai ce chapitre en citant un passage de l'ouvrage de Lord Sommerville , dont j'ai parlé plus haut.

Le vaisseau de guerre le Chameau , qui vient d'arriver du Cap de Bonne-Espérance , m'a apporté des laines espagnoles de troupeaux naturalisés au Cap depuis dix-huit ans. Elles m'ont été envoyées par un homme qui se connoît parfaitement en ce genre : voici ce qu'il m'écrit.

« M. Van Runen a mille brebis , dont quatre cents sont de race pure d'Espagne apportées au Cap , il y a dix-huit ans ( en 1782 ) depuis la Hollande , où elles avoient été envoyées de l'Estremadoure , par le roi d'Espagne. Un mouton Espagnol pèse de soixante à quatre-vingts livres. La laine à plutôt gagné que perdu en finesse , dans la colonie du Cap. (1) »

---

(1) Les moutons indigènes du Cap de Bonne-Espérance , sont de la race à large queue , la plus généralement répandue sur le globe. Ils donnent une laine extrêmement grosse , et qui ressemble à la soie de

Les meilleurs agriculteurs Français , et ceux qui se sont le plus occupés du croisement des races pensent que les animaux qu'on fait passer du nord au midi, c'est-à-dire, d'un climat moins chaud que celui sous lequel on les transporte, donnent des produits inférieurs à eux-mêmes, soit qu'on les accouple entr'eux, ou qu'on les allie aux races du pays ; et que les individus qu'on fait passer du midi au nord , améliorent constamment les races avec lesquelles on les croise.

Il existe plusieurs faits qui combattent cette opinion ; et il est d'ailleurs facile de prouver que les dégénérescences qui ont eu lieu , proviennent souvent de causes différentes de celle qu'on leur assigne. Lorsqu'un nombre suffisant d'expériences auront été faites comparative-ment par de bons observateurs , on trouvera que le défaut d'intelligence et de soins , le mauvais

---

cochon. Leur queue se termine par une extrémité mince et retroussée. Les autres parties de l'Afrique , même les contrées situées sur la Méditerranée ne produisent que des laines grossières , malgré que quelques auteurs aient avancé qu'on trouve des races à laine fine dans le royaume de Maroc ; il est probable que ces races existoient dans ce pays à l'époque où les Maures cultivoient les arts , et faisoient fleurir l'agriculture. Les races des moutons , ainsi que le caractère des hommes ont été également avilis , sous la domination des chefs barbaresques , devenus féroces , ignorans et superstitieux.

choix des individus et la mauvaise nourriture influent autant et même plus sur la dégénérescence de l'espèce, que le degré de chaleur plus ou moins grand qui règne sous une latitude différente; mais ce n'est pas ici le lieu de discuter cette matière.

Je me contenterai de remarquer que le succès des races à laine superfine au Cap de Bonne-Espérance, démontre que l'opinion généralement adoptée en France, n'est pas toujours d'accord avec les faits.

Je m'étois convaincu d'après les observations que j'avois recueillies en Espagne sur les races de bêtes à laine de ce pays, sur leur éducation, et sur la nature du sol et du climat, que les causes de la finesse des laines n'étoient pas celles qu'on assigne communément. La conservation de la race espagnole au Cap de Bonne-Espérance, dans les marais de la Hollande, et sous le climat rigoureux de la Suède, donne une confirmation nouvelle au principe que j'ai énoncé dans mon *traité des bêtes à laine d'Espagne*, c'est-à-dire, *qu'on peut élever des races à laine fine par-tout où il existe des hommes industriels et cultivateurs.*

---



---

## C H A P I T R E X.

### I T A L I E.

**L'**ITALIE, qui trop long-temps a dédaigné les arts utiles, sembleroit-elle vouloir sortir du long assoupissement où l'ignorance et le fanatisme du peuple l'ont tenue plongée jusqu'ici?..... Le contact des Français, qui lui a été si funeste, a-t-il produit sur elle un mouvement électrique, capable de la porter vers les objets d'une utilité réelle?.... C'est le vœu que doit former un philanthrope; mais les vœux de cette nature sont rarement accomplis!

Le Piémont aujourd'hui, partie intégrante de la République française, possède plusieurs troupeaux de race pure et de races améliorées. J'ai reçu quelques échantillons de laines produites par ces races; et j'ai trouvé qu'ils ne laissoient rien à désirer sous les rapports de la beauté et de la finesse. Je vais tracer l'histoire de l'introduction des Mérinos en Piémont, d'après un mémoire présenté à l'Académie d'Agriculture, et imprimé dans la *Bibliothèque Britannique*.

« Le comte Granerie, homme de génie, aimant sa patrie, protecteur des arts et du

commerce, placé au ministère, au retour de son ambassade d'Espagne, conçut le projet de procurer au Piémont cette branche de richesse, qui fait aujourd'hui une des principales occupations des Gouvernemens, du Nord au Midi de l'Europe. Il obtint de la cour de Madrid, la permission d'extraire un troupeau de cent-cinquante brebis des plus belles races de Ségovie, choisies par le prince de Masseran : elles furent établies en partie au domaine de la Mandria ; et le restant fut cédé à des propriétaires.

» La guerre qui agita le Piémont à cette époque, ne permit pas au Gouvernement de suivre les progrès du nouvel établissement ; et la perte du ministre auroit entraîné celle de la nouvelle race, si les soins de l'Académie d'Agriculture, aussi bien que ceux des particuliers, qui s'étoient chargés d'une partie des troupeaux, n'eussent, par une espèce de prodige, réussi à conserver ce dépôt précieux, dans toute la pureté de son sang, et même à en porter le nombre à environ cinq mille têtes, dont le tiers de race pure, le reste de race croisée avec des brebis romaines, napolitaines et padouanes.

« Dans cet état de choses, presque tous les propriétaires des troupeaux séparés, s'étant réunis en société pastorale, proposèrent,

L'a  
cha  
arrê  
Manda  
à l'ain  
nomb  
dant,  
la pro  
particu  
L'o  
les ve  
les ps  
terl  
de q  
et à  
l'on e  
cés. L  
formés  
devant  
L  
deux  
borne  
perdi  
les é  
trou  
sont  
lumer  
taille  
quantit

l'année dernière au Gouvernement de se charger, moyennant des conditions qui furent arrêtées, de l'exploitation du domaine de la Mandria, en débutant avec deux mille brebis à laine superfine; d'en porter dans la suite le nombre jusqu'à six mille; et d'avoir, en attendant, un nombre de béliers disponibles pour la propagation de la race dans les bergeries des particuliers.

» L'on peut donc calculer à environ trois mille, les troupeaux rassemblés en société, y compris les produits de l'année; ensuite l'on doit compter le magnifique troupeau du citoyen Collegno, de quinze-cents têtes. C'est à sa théorie éclairée, et à une pratique exacte et soutenue, que l'on est redevable de la majeure partie des succès. Les autres troupeaux moins considérables forment enfin le complet des cinq mille ci-devant énoncés.

» L'on va rendre compte des productions des deux races : quant à la première, l'on se bornera à observer que les laines n'ont rien perdu ni en finesse, ni en élasticité, ni en force : les échantillons que l'on conserve, pris sur le troupeau espagnol, lors de son arrivée, en sont une preuve irrécusable; le type est absolument le même pour les formes; quant à la taille, elle a gagné d'un à deux pouces; pour la quantité de la laine, on ne sauroit la comparer,

attendu que l'on n'a pas su, lors de l'arrivée du troupeau, de combien de temps étoit sa toison.

» Celle que l'on coupe annuellement, béliers, moutons et brebis, on peut la calculer, l'une portant l'autre à neuf livres, poids de marc, de douze onces. Il y a des béliers qui donnent seize livres, et des brebis qui vont jusqu'à douze.

» La chair des Mérinos est infiniment plus délicate que celle des moutons du pays.

» Les notices relatives à la race croisée, termineront les observations que l'on s'est proposé de faire.

« 1.<sup>o</sup> les laines des Métis ont gagné considérablement en finesse, dès la première année; il faut noter que ce premier croisement a conduit très-près de la perfection; les laines du midi de l'Italie, étant les premières après celles d'Espagne.

» 2.<sup>o</sup> Les Métis sont plus fournis de laine que les mères, celles-ci n'ayant que le dos couvert; les autres parties de leur corps étant presque nues. Aussi leur toison donne un tiers de moins que celle des moutons espagnols, quoiqu'ils aient une taille plus élevée.

» 3.<sup>o</sup> La peau commence à prendre une nuance d'incarnat, semblable à celle de la race primitive.

»  
disti  
elle d  
des me  
elongés  
les jam  
» 5.<sup>o</sup>  
proche  
mière.  
» 6.<sup>o</sup>  
général  
à la fi  
toison  
fin o  
léger  
Voi  
mainte  
dans le  
Mémoi  
1.<sup>o</sup>  
de tou  
2.<sup>o</sup>  
des in  
du co  
3.<sup>o</sup>  
ment,  
dites »  
4.<sup>o</sup>  
tatans

» 4.<sup>o</sup> La nouvelle race offre des caractères distinctifs et analogues à un des pères dont elle descend ; elle s'éloigne de la conformation des mères. Elle a la tête et le cou moins alongés que celles-ci, le corps plus ramassé, les jambes plus racourcies, etc.

» 5.<sup>o</sup> La seconde génération a été d'un rapprochement progressif aux résultats de la première.

» 6.<sup>o</sup> Enfin la troisième et la quatrième en général, laissent si peu à désirer relativement à la finesse des laines, au poids résultant des toisons, aux formes du corps, qu'il faut être fin connoisseur pour s'apercevoir de quelque légère différence. »

Voici les réglemens qui ont été faits pour maintenir et propager les races de Mérinos dans le Piémont ; je les rapporte d'après le Mémoire cité plus haut.

1.<sup>o</sup> « Il sera nommé un conservateur-général de tous les troupeaux de bêtes à laine ».

2.<sup>o</sup> « Il y aura, dans chaque département, des inspecteurs sous l'immédiate dépendance du conservateur-général ».

3.<sup>o</sup> « Il sera procédé, dans chaque département, à un dénombrement des bêtes susdites ».

4.<sup>o</sup> « Il sera formé autant de registres constatans ».

1.<sup>o</sup> « Les noms des chefs bergers , propriétaires des troupeaux ; »

2.<sup>o</sup> « La qualité et le nombre des brebis qui leur appartiennent ; »

3.<sup>o</sup> « La qualité et le nombre existant auprès des propriétaires fonciers ou métayers ».

4.<sup>o</sup> « D'après ces registres , le conservateur-général fixera la quantité nécessaire des béliers , tant aux bergers qu'aux propriétaires fonciers , ou métayers ».

5.<sup>o</sup> « Aucun propriétaire de bêtes à laine , de quelle classe que ce soit , ne pourra se servir d'autres béliers que de ceux de la nouvelle race ».

6.<sup>o</sup> « Les inspecteurs mettront à l'amende tous les contrevenans , et veilleront à ce que les agneaux provenans des races particulières , soient coupés avant les six mois ».

7.<sup>o</sup> « Dans le courant du mois de mars , il y aura une assemblée générale de tous les bergers , propriétaires , à la Mandria de Chivas ; ceux qui ne pourront y intervenir , se feront représenter par des personnes chargées de leurs pleins-pouvoirs ; l'assemblée sera présidée par le conservateur-général des troupeaux ; il sera pourvu à toutes les demandes qui tiendront à l'avantage de la propagation de la nouvelle race ».

« Chaque berger sera muni d'une déclaration  
de

de son inspecteur , constatant sa conduite , l'état de son troupeau , les progrès de l'amélioration ; et ceux qui réuniront le plus de suffrages et qui présenteront les plus beaux échantillons , obtiendront des distinctions et des récompenses décernées par le conservateur-général , au nom de la nation ».

« L'on procédera , dans la tenue de ladite assemblée , à la distribution des béliers d'après les demandes qui seront faites , et sur les déclarations des inspecteurs ».

« La distribution se fera par la voie du tirage ; les bergers cependant qui se seront distingués , obtiendront des préférences. Quant aux prix , comme aux facilités des paiemens , il sera pris des arrangemens à l'avantage des bergers.

8°. « Il sera fourni une feuille de route aux bergers , tant pour aller que pour retourner à leur domicile ».

9°. « Il sera envoyé , dans les différens départemens , des béliers pour le service des particuliers , d'après les demandes des inspecteurs , fondées sur le nombre des brebis existantes dans leur arrondissement respectif ».

10°. « Il est absolument défendu de vendre aucuns des béliers provenans de la Mandria , lorsqu'ils seront hors d'état de service. Le propriétaire ne pourra s'en défaire qu'après l'avoir fait constater à l'inspecteur , et en avoir obtenu

le permis. En cas de mort, la tête sera envoyée à l'inspecteur pour la décharge du propriétaire ».

11°. « Les remplacements qui ne pourront se retarder jusqu'à l'époque de l'assemblée générale, se feront de suite, sur l'invitation des inspecteurs, aux directeurs de la Mandria ».

12°. « Il sera tenu un registre des noms des bergers et autres propriétaires à qui les béliers auront été distribués, par les inspecteurs; le double sera tenu au domaine de la Mandria ».

13°. « Les bergers sont tenus, en arrivant dans le département, de se consigner à l'inspecteur; et ils ne pourront passer dans un autre sans la permission qui constate le nombre de béliers dont ils sont pourvus ».

14°. « Les inspecteurs enverront chaque mois l'état de situation des troupeaux et brebis séparés de leur département; ils veilleront à la plus exacte exécution du présent règlement, et se tiendront en rapport avec le conservateur-général ».

Qu'il me soit permis de faire quelques observations sur le règlement projeté, relativement à la propagation, et à l'éducation des bêtes à laine fine dans le Piémont.

On trouve, dans ce règlement, des dispositions qui prouvent qu'il a été dicté par un sentiment de patriotisme, dans la vue de hâter les

progrès d'une branche d'économie rurale , et d'un genre de fabrique très-important pour la prospérité du pays ; mais cependant ce règlement me paroît contenir des mesures fausses et même dangereuses.

On propose de créer un conservateur-général et des inspecteurs pour surveiller et maintenir l'organisation qu'on vient de former ; on doit se rappeler que le tribunal de la Mesta en Espagne, et celui di Foggia , dans le royaume de Naples, qui ont eu une origine semblable à celle de l'établissement projeté en Piémont , sont devenus par la suite des temps le fléau de l'agriculture et de l'industrie de ces deux pays (1). Des abus aussi pernicieux ne pourront sans doute avoir lieu à une époque où le droit de propriété est mieux connu et plus respecté qu'il ne le fut dans les siècles antérieurs ; mais cependant une institution de ce genre offre dans tous les temps des moyens d'usurpation et d'injustice. Il seroit donc plus sage de se borner à faire des lois qui assureroient les passages des moutons , et laisseroient aux propriétaires des troupeaux ou à ceux des pâturages dans les montagnes , la liberté d'établir les conven-

---

(1) On peut consulter, à ce sujet , les chapitres VIII et XII de mon *Traité des bêtes à laine d'Espagne*. Paris, au VII.

tions qui tiendroient aux intérêts réciproques des uns et des autres.

Les réglemens qui forcent les propriétaires à améliorer leurs troupeaux , en se servant uniquement des béliers espagnols , sont vexatoires ; ils lèsent les droits de propriété : d'ailleurs ils atteignent rarement le but qu'on se propose , car ils peuvent être facilement éludés. L'intérêt particulier agira plus puissamment que toute espèce de contrainte. Il suffit d'éclairer cet intérêt , de répandre de bonnes instructions sur l'éducation des bêtes à laine , d'encourager les cultivateurs , et de mettre à leur portée les moyens d'exécution qu'ils ne peuvent se procurer par eux-mêmes.

L'émulation qu'on cherche à exciter entre les bergers, et entre les propriétaires des troupeaux, est certainement louable, et doit produire d'heureux effets.

Les modes de distribution ou de vente sont vicieux ; car ils appellent l'intrigue ; et ils entretiennent la faveur. Les ventes à l'enchère , ainsi qu'elles se font à Rambouillet, n'ont aucun de ces inconvéniens ; et l'expérience a prouvé que ce mode doit être préféré à tout autre.

Les mesures prises dans le Piémont , pour assurer le succès des races fines , produiront sans doute les heureux effets qu'on a lieu d'espérer, sur-tout si l'on met à exécution le projet

d'établir une manufacture de draps fins dans l'arrondissement de Sacco, qui a été présenté à l'administrateur-général, par la Société pastorale de la Mandria.

---

proques

aires à

nt uni-

exatoi-

ailleurs

opose,

intérêt

de toute

cet in-

ons sur

courager

ortée les

se pro-

entre les

peaux,

d'heu-

te sont

is entre-

re, ainsi

aucun de

rouvé que

nt, pour

odairont

ieu d'es-

le projet

---

## CHAPITRE XI.

### GRANDE BRETAGNE.

L'ANGLETERRE qui a beaucoup perfectionné , dans ces derniers temps , les diverses parties de la culture , avoit négligé jusqu'à ce moment l'amélioration des races à laine superfine , soit qu'il lui fût plus facile d'alimenter ses manufactures avec les laines d'Espagne , soit que les circonstances n'eussent point dirigé l'attention des cultivateurs vers ce genre d'amélioration. Les laines longues de belle qualité , plus rares en Europe , et non moins utiles pour certain genre de manufactures , ont eu la préférence en Angleterre. Aussi l'industrie anglaise a-t-elle fait la conquête d'une race qui produit les laines les plus estimées en ce genre.

Les préjugés se sont opposés , en Angleterre ainsi que dans le reste de l'Europe , à l'amélioration des races à laine fine. Les cultivateurs ont pensé que la finesse des laines dépendoit du climat , du sol et des pâturages ; de-là est venue l'erreur qui les a portés à croire que les races de Mérinos ne réussiroient pas en Angle-

terre, ou qu'elles y donneroient des produits d'une qualité inférieure. Les commerçans et les fabricans, imbus des mêmes préjugés que les cultivateurs, ont embrassé la même opinion; mais ils y étoient conduits par des motifs différens. Ils craignoient que le succès n'apportât une diminution dans les bénéfices que leur offre le commerce extérieur.

Les Anglais qui connoissoient à peine les Mérinos, il y a douze ans, ont fait venir depuis peu quelques individus de cette race précieuse. Si l'on considère l'esprit d'intérêt et de patriotisme qui anime cette nation, on ne peut douter que les races à laine fine ne soient promptement répandues sur le sol de la Grande-Bretagne, et ne deviennent une nouvelle source de richesses pour un peuple habile à s'emparer de toute espèce d'industrie.

Les Ouvrages émanés du *Bureau d'Agriculture* de Londres, les efforts des Sociétés et des particuliers prouvent que l'esprit public, en Angleterre, se porte vers un genre d'industrie étroitement lié à l'accroissement et à la prospérité des manufactures.

Le duc de Bedford, puissant protecteur de l'agriculture, lord Sommerville, président du Bureau d'Agriculture de Londres, le roi d'Angleterre et quelques autres cultivateurs, se sont procuré des Mérinos; et, déjà ces animaux

commencent à se propager. Il est beau de voir le chef d'un Gouvernement , les hommes les plus distingués par leur puissance , par leurs richesses et par leurs lumières , encourager de tous leurs moyens le plus utile des arts ; il est beau de voir un peuple élever une statue et frapper des médailles , en mémoire des services rendus à l'agriculture (1).

On verra , par l'extrait que je vais donner d'un Ouvrage publié par lord Sommerville , et traduit par le citoyen Pictet , quelle importance on attache dans ce moment , en Angleterre , à l'introduction des races à laine super-fine.

« Toutes les races de brebis de l'Angleterre , dit l'auteur , peuvent être rangées en deux classes : celles qui portent de la laine à carder , et celles qui portent de la laine à peigner. La qualité de la chair , dans chacune de ces deux classes , a de l'analogie avec celle de la laine , c'est - à - dire que les moutons qui portent de la laine courte , ont une chair d'un grain

---

(1) On sait que le duc de Bedford qui vient de mourir, l'un des plus riches propriétaires de l'Angleterre , dépensoit une grande partie de sa fortune à faire des expériences et des améliorations en agriculture. Les Anglais ont rempli une souscription pour lui faire ériger une statue de bronze ; les sociétés d'agriculture ont fait frapper des médailles pour éterniser son nom.

serré, pesante, d'un goût exquis; et les bêtes à laine longue ont une viande plus lâche, moins pesante et moins estimée; c'est ce qu'on appelle du mouton de fabricant, et que l'on sale pour les vaisseaux ».

» Tous ceux qui se sont donné la peine d'examiner l'Angleterre, sous le rapport de l'entretien des bêtes à laine, conviendront que la moitié de nos pâturages, au moins, sont propres à la classe des moutons à laine courte; et l'expérience nous apprend aujourd'hui que notre climat, depuis les parties les plus septentrionales de l'Ecosse jusqu'aux plus méridionales de l'Angleterre, peut produire de la laine superfine; mais, malgré l'importance majeure des laines courtes, pour la prospérité de notre commerce, quoique nos pâturages soient singulièrement propres à ce genre de laine, tous nos fermiers et nos éleveurs sont exclusivement occupés, depuis trente ans, à perfectionner les grosses races à longues laines, de Lincoln, de Cotswold, de Romney et de Leicester, surtout la dernière ».

« On a porté la perfection des formes de ces animaux à un tel degré, que rien n'est plus admirable. Il semble qu'on ait commencé par modeler un animal parfait de tous points, et qu'ensuite on lui ait donné la vie. L'art d'engraisser a été en même temps porté à un degré

extraordinaire. On a créé des mots qui étoient inconnus , il y a quelques années , et qui sont aujourd'hui généralement admis : tels que le flanc de devant (*fore-flank*) , le coussin (*cushion*) , etc. ».

« En louant ceux qui ont si bien réussi à perfectionner ces races , sous le rapport de l'engrais , je ne ferai que suivre mon inclination ; je serois sûr d'être écouté avec plaisir d'un plus grand nombre de gens ; mais , au risque de contrarier quelques intérêts particuliers , je sens qu'il est de mon devoir de dire la vérité , et de rappeler à l'attention des agriculteurs un sujet de la plus haute importance pour la prospérité nationale ».

« Dans l'adresse que j'ai faite au département d'Agriculture , mon principal objet a été de faire souvenir les cultivateurs , qu'ils ne devoient jamais viser à établir une race quelconque dans un canton dont les terres et la température ne lui étoient pas propres ; que dans leurs efforts pour améliorer les races , sous le rapport de la faculté de s'engraisser aisément , ils ne devoient pas oublier que la toison fait une partie importante des bêtes à laine ; que , quoi qu'on en pût dire , l'amélioration sur un des deux articles n'excluoit pas l'amélioration sur l'autre ; et que la race des brebis qui , sur une étendue fixée de terrain , donnoit par la suite des temps la plus

grande quantité de viande et de laine , l'une et l'autre de la première qualité , que cette race , dis-je , devoit être préférée , quels que fût son origine et ses caractères. Si j'avois dit autre chose on auroit pu m'accuser de prévention ; cependant ce que j'ai dit n'a pas été bien accueilli : le préjugé en faveur des races pesantes à laine longue , étoit trop général et trop enraciné ; et il y a bien des fermiers qui n'ont pas voulu être détrompés. Voyons comment se sont conduits les fabricans. »

« Plusieurs d'entre les grands manufacturiers de draps fins , ont imaginé , sans que je puisse concevoir pourquoi , que l'introduction dans nos fabriques des laines d'Espagne naturalisées en Angleterre , leur seroit nuisible ; ils ont oublié qu'ils étoient membres d'une communauté dont ils devoient favoriser la prospérité ; et ils se sont donné une peine infinie pour égayer l'opinion de ceux qui , sans être ni agriculteurs ni commerçans , auroient pu encourager la consommation des draps manufacturés avec nos laines naturalisées , et donner ainsi une première impulsion avantageuse à cette industrie. Il n'est pas impossible qu'on ait fabriqué à dessein d'une manière imparfaite , certains draps , qui ont été envoyés ensuite sur le marché de Londres. On ne peut s'empêcher de le croire , quand on compare la fabrication de ces draps

avec celle d'autres draps fabriqués, il y a déjà quelque temps, avec la même matière première. »

« On se perd en conjectures lorsqu'on cherche à expliquer pourquoi nos fabricans se sont montrés tellement opposés à l'introduction d'une industrie si productive et si heureuse pour la nation. Quand ils seroient payés par nos ennemis, ils ne se conduiroient pas autrement; on retient à peine l'expression de l'indignation que font naître de telles manœuvres. Je me contente de remarquer que ces gens-là se sont engraisés des faveurs du Gouvernement; et que quand celui-ci s'occupe de mesures salutaires, ils sont les premiers à y mettre toutes sortes d'oppositions. C'est ordinairement ainsi que les choses se passent. »

« Je dois au reste faire des distinctions; il y a des fabricans qui se sont montrés des citoyens utiles et respectables, et qui se sont conduits avec noblesse. Quant à ceux que j'ai désignés ci-dessus, je dois leur rappeler qu'il y a beaucoup de fabricans qui ont autant de connoissances qu'eux, plus de bonne volonté, et à qui il ne manque que des fonds pour les supplanter eux-mêmes dans la fabrication des draps. »

« C'est une chose difficile en tout temps que de tirer d'Espagne des troupeaux choisis; mais cela est beaucoup plus difficile encore en temps

de guerre. Il falloit non-seulement obtenir le troupeau ; mais savoir très-exactement de quelle manière on devoit les conduire. J'ai eu le bonheur de réussir complètement sous ces deux rapports. Mon troupeau a été choisi sur des Mérinos transumans, d'une qualité très-supérieure. Les douze béliers ont été pris comme les plus beaux, sur un troupeau de deux cents ; car en général, excepté le Manso, ou portecloche du troupeau, on laisse tous les mâles entiers, parce qu'on prétend qu'ils portent plus de laine que les moutons. Les brebis et les moutons ont été choisis dans des troupeaux nombreux : le voyage que fit ce troupeau, à la fin de mars, avant de s'embarquer, le mit à portée d'être examiné par les bergers de vingt-deux troupeaux différens ; et tous exprimèrent leur admiration pour l'extrême beauté des animaux qui le composoient. »

« Je me défends de rien affirmer sur la disposition de cette race à prendre la graisse, non plus que sur la faculté qu'elle a de donner beaucoup de viande et de laine ; les faits diront plus sur ces deux points importans que ne pourroient faire toutes mes assertions. C'est assurément une race vigoureuse que celle qui, de génération en génération depuis plusieurs siècles, fait deux fois l'année d'immenses et rapides voyages, sans rien perdre de ses qualités : cela

est sur-tout remarquable , si l'on réfléchit que le premier de ces voyages commence quand les agneaux n'ont encore que quatre mois tout au plus. Je soutiens qu'il n'y a guère de race dans notre pays qui pût supporter une telle épreuve sans s'abâtardir , soit dans ses formes , soit dans la faculté de prendre la graisse ; car on peut dire que ce qui nuit à l'une des deux choses , nuit à l'autre. »

« Je dirois en général , que d'après la réputation qu'ont les Mérinos d'être mal construits pour prendre la graisse , je m'attendois à les trouver beaucoup plus défectueux sur ce point qu'ils ne le sont en effet. Il ne faut pas au reste s'étonner si les Espagnols mettent peu de prix à la meilleure construction sous ce rapport. Les formes les plus favorables à l'engrais , et qu'on pourroit obtenir par des soins soutenus , n'auroient jamais en Espagne une importance comparable à celle des toisons ; mais un éleveur qui travailleroit avec attention et jugement , arriveroit à des formes parfaites , sans faire aucun tort à la beauté des toisons. »

« Les Mérinos ont deux caractères qui ne sont pas communs dans nos races d'Angleterre ; le premier , c'est que les mâles ont des cornes , et que les femelles n'en ont point. Il paroîtroit de-là qu'on pourroit améliorer les toisons de nos races cornues , par le mélange du sang

Espagnol , sans que le caractère des cornes , auxquelles les fermiers tiennent , en fût altéré ; car il faut observer que , généralement parlant , lorsqu'on croise des femelles cornues avec des mâles sans cornes , ce sont les femelles qui en proviennent qui sont sans cornes , tandis que les agneaux mâles sont cornus. Il est possible , au reste qu'il n'en soit pas ainsi dans toutes les races ; mais je l'ai éprouvé en croisant des béliers de Leicester , avec des brebis de Dorset , de même qu'en croisant ces dernières brebis , avec des béliers de Hampton. J'avois précisément en vue de constater ce fait. »

« L'effet d'un bélier espagnol sur toutes les races cornues avec lesquelles on le croisera , tels que les *dorset* , les *wiltshire* , les *norfolk* , les *dartmoor* , etc. , sera une augmentation considérable dans le profit des toisons , sans que les métis perdent rien en qualités relatives à l'engrais ; et , quand nous réfléchissons que la toison est la rente annuelle , tandis que le corps de l'animal est le principal , et ne peut être vendu qu'une fois , nous ne savons si l'on doit s'étonner ou regretter davantage de voir l'inconcevable indifférence des propriétaires et des fermiers sur ce point important ».

« Un autre caractère marqué de la race des Mérinos , c'est un fanon plus ou moins grand. Ce caractère est réputé mauvais en Angleterre ,

et regardé au contraire comme un avantage en Espagne. Nous pouvons avoir raison sur ce point, et les Espagnols aussi. Je ne connois qu'une seule race, en Angleterre, chez laquelle le fanon ne soit pas un mauvais signe dans l'individu; c'est la race ryeland. Cette race porte, ainsi que la race espagnole, des toisons d'un si grand prix, que le fanon ne la fait pas rebuter par les fermiers. La peau des ryelands est couleur de rose, comme celle des espagnols; et je regarde ce caractère comme d'une grande importance, parce qu'il annonce à-la-fois la vigueur et la disposition à s'engraisser. Les bergers espagnols font un cas infini de cette couleur rose de la peau; ils la regardent comme un signe certain d'une santé robuste, et une indication que la toison sera abondante. Cette couleur de la peau est avantageuse pour tous les individus, et pour toutes les races; et comme elle indique invariablement une disposition à prendre facilement la graisse, elle doit faire passer tous les bons juges sur des formes qui ne seroient pas réputées les meilleures ».

« Sous les autres rapports, cette race ressemble assez à quelques-unes de nos races anglaises ».

« On nous dit que cette race est sortie d'Angleterre au commencement du quatorzième siècle; il seroit bien temps qu'elle y revînt ».

« Voici comment le *New Farmer's calendar*,  
qui

qui vient de paroître , s'exprime en parlant des laines :

« Pour nous rendre indépendans des étrangers , il faut augmenter la quantité de nos laines nationales , mais sur-tout celle des laines fines. Il est très - important pour la nation d'obtenir , le plus promptement possible , des troupeaux bien choisis de la race d'Espagne. Il y a des faits récents qui sont très-encourageans sous ce rapport. Le citoyen Lasteyrie , dans une lettre adressée à la Société Philomatique, en France, confirme pleinement l'opinion du docteur Anderson: Les brebis espagnoles portant la plus belle laine, vivent et prospèrent dans les terrains les plus marécageux et dans les climats les plus rudes. En Hollande et en Suède , on a vu les laines de cette race se conserver sans altération quelconque , jusqu'à la quatrième génération. Il y a des individus de cette race , qui sont très-gros , et qui portent des toisons superfines ».

» Je pourrois ajouter beaucoup de choses à l'appui de cette vérité ; mais je répugne aux assertions spéculatives , et j'aime beaucoup mieux donner des faits constatés par d'autres. Je ne suis pas fâché , je l'avoue , d'une occasion de tirer parti pour nous de la pratique de nos voisins, les Français. Il y a beaucoup de gens en Angleterre qui sont sourds à ce que leur di-

sent leurs amis, et qui écouteront les leçons de leurs ennemis ».

*Fas est ab hoste doceri.*

» Je trouve, dans une Gazette portugaise, un article de Gènes, du 19 décembre dernier, qui mérite attention; le voici » :

« Plusieurs bons Ouvrages récemment publiés  
 » en France, nous démontrent l'importance  
 » des améliorations dont on s'occupe dans ce  
 » pays, sur les laines; et nous prouvent en  
 » même temps que cette branche d'économie  
 » rurale, bien cultivée, peut devenir une grande  
 » partie de la richesse nationale chez nos voi-  
 » sins. Le Gouvernement français a profité de  
 » la paix avec l'Espagne, pour obtenir de ce  
 » pays un grand nombre de brebis de la race  
 » des transumans, afin de multiplier ces ani-  
 » maux précieux dans toute la République. Les  
 » préjugés des cultivateurs français pourront  
 » cependant retarder les bons effets de cette  
 » mesure. La Société d'Agriculture de Paris pos-  
 » sède, entr'autres observations sur cet objet,  
 » deux lettres du cit. Lasteyrie, l'un de ses  
 » membres, qui voyage actuellement dans le  
 » nord de l'Europe, pour rassembler des con-  
 » noissances sur les pratiques utiles encore in-  
 » connues en France; il dit, dans sa première  
 » lettre, qu'il a vu, près de Leyde et de Har-  
 » lem, la race superfine d'Espagne prospérer

» malgré l'humidité du climat ; il a vu les ani-  
 » maux de la quatrième génération porter des  
 » laines aussi fines que les Mérinos les donnent  
 » en Espagne , quoiqu'en apparence , le sol et le  
 » climat dussent être contraires à ces animaux.  
 » Dans sa seconde lettre , il dit « qu'il a ob-  
 » servé les mêmes résultats dans les parties les  
 » plus septentrionales de la Suède et du Dane-  
 » marck , où cette race a été transportée de-  
 » puis long-temps. Le Gouvernement de Dane-  
 » marck ayant fait venir , deux ans auparavant,  
 » trois cents brebis espagnoles de la race des  
 » Mérinos , il n'en étoit mort qu'une seule ,  
 » quand le voyageur les vit , malgré le froid ri-  
 » goureux de l'hiver précédent , et l'année plu-  
 » vieuse qui avoit succédé ».

« Voilà la confirmation de ce que dit le *New  
 Farmer's Calendar*, et ce qui est donné pour  
 constant par des gens totalement étrangers aux  
 succès de pareilles tentatives. Il paroît donc ,  
 que , tandis que les Suédois , les Danois , les  
 Allemands , les Hollandais , les Français , s'occu-  
 pent avec activité des moyens de s'approprier  
 les avantages de la race espagnole , nous qui y  
 sommes les plus intéressés , nous avons entiè-  
 rement négligé cet important objet : il n'y a  
 qu'une illustre exception à cette indifférence. »

« Ceci vaut la peine d'être examiné par ceux  
 qui ont lu la préface du dernier volume des

mémoires de la société de Bath : il y est question des fabricans à courte vue dont j'ai parlé ci-dessus , de ces gens qui oublient qu'on peut nous interdire l'extraction des laines d'Espagne. Nous apprenons déjà qu'un droit de vingt-sept pour cent , a été mis sur les laines exportées d'Espagne pour l'Angleterre , par le Portugal : tout avantageux que ce droit puisse être à ceux qui font croître en Angleterre de la laine d'Espagne superfine , c'est un grand mal pour nos fabriques qu'un droit pareil ; mais il faut convenir cependant qu'il en résultera plus d'émulation pour l'amélioration de nos troupeaux. Dans l'état actuel des choses , il est bien prouvé que nous pouvons obtenir des moutons Espagnols transportés dans les provinces du Sud et de l'Est de l'Angleterre , des laines égales en tout aux plus belles d'Espagne. »

« Ce sujet est d'un intérêt infini pour la prospérité de l'Ecosse ; il n'y a aucune partie des trois royaumes qui pût augmenter aussi considérablement sa richesse par l'introduction de la race espagnole. Des affaires multipliées , et un accident qui a nuit à ma santé pour long-temps , m'ont empêché jusqu'ici de suivre le projet que j'avois de parcourir l'Ecosse. Occupé d'agriculture depuis un grand nombre d'années , j'ai sur-tout étudié avec beaucoup de soins les diverses races de gros bétail , et de bêtes à laine.

Mon intention étoit d'examiner le climat , le sol , les productions , et les marchés de l'Ecosse , avec tout le soin dont je suis capable , pour recommander ensuite aux propriétaires l'adoption des races les plus propres à chaque canton. Je continue de croire que dans les terrains assez substantiels pour nourrir les grosses races à longue laine , et dans les endroits où le marché des viandes est d'ailleurs avantageux , il convient de préférer ces espèces. »

« Lorsque l'année dernière , la société de Bath envoya un comité pour examiner mon troupeau , il fit le rapport suivant. « Les brebis et les béliers d'Espagne que Lord Sommerville a tirés de ce pays-là ; ont été rassemblés avec beaucoup de difficultés , de peines et de dépenses ; leur laine paroît être d'une extrême beauté : il croise des brebis de Ryeland , et de Southdown , avec des béliers Espagnols. « Les brebis dont il est ici question ont été choisies avec beaucoup de soin , soit en Herefordshire , soit en Sussex : leurs productions ne tarderont pas à faire connoître les avantages et les inconvéniens de cette entreprise. Jusqu'ici mon intention n'est que de pousser les croisemens assez loin pour donner aux métis autant de finesse dans les toisons , et de couler autant de rose sur la peau qu'ils en pourront supporter , sans que les formes et le caractère des mères de chacune des

deux races soient altérés. D'autres feront fort bien de pousser les croisemens aussi loin qu'ils le pourront, pour se rapprocher du sang Espagnol. En général, on a bien accueilli mon troupeau d'Espagne; et on m'a fait diverses offres pour avoir des béliers; mais lorsqu'il s'agit de surmonter un préjugé bien enraciné, on ne sauroit cheminer avec trop de précautions. J'ai maintenant des métis antenois qui ressemblent singulièrement à leurs mères, les brebis de Ryeland. Excepté un seul, tous les métis mâles sont sans cornes; le seul qui en ait n'a que des cornettes, et elles disparaîtroient probablement à la génération suivante. Le fermier Ridgeway a fait la même observation que moi; il a le plus beau troupeau du Herefordshire pour la laine. Ce sont des métis provenans d'un bélier Espagnol et de brebis de Ryeland. On pourra juger par les détails suivans, si ces métis ont souffert dans leur corpulence, et dans leur faculté de prendre la graisse, par l'alliance d'un bélier Espagnol avec le sang de Ryeland. C'est M. Ridgeway qui m'a communiqué lui-même ces détails en 1798; il fit tuer un métis de trois ans, qui lui donna

|                                                      |       |       |      |
|------------------------------------------------------|-------|-------|------|
| 8 livres de laine, qui se vendirent, le stein. . . . | 1 l.  | 4 s.  | 3 d. |
| 86 livres de viande. . . . .                         | 3     | 15    | »    |
| 16 livres de graisse. . . . .                        | »     | »     | 14   |
|                                                      | <hr/> |       |      |
|                                                      | 5 l.  | 13 s. | 3 d. |

En 1800 , il fut tué un métis de trois ans ,  
qui lui donna

|                                   |       |      |      |
|-----------------------------------|-------|------|------|
| 7 livres et demie , le stein. . . | 1 l.  | 2 s. | 6 d. |
| 80 livres de viande. . . . .      | 3     | 10   | »    |
| 14 livres de graisse. . . . .     | »     | 13   | 2    |
|                                   | <hr/> |      |      |
|                                   | 5 l.  | 5 s. | 8 d. |

« Ces moutons étoient d'une belle construc-  
tion , trapus , carrés , et bas sur jambes. »

« Deux béliers métis antenois , provenans , de  
brebis de Southdown que j'ai , semblent con-  
firmer pleinement les faits ci - dessus. Ils ne  
tiennent de l'Espagnol que par la qualité de la  
laine , et parce qu'ils sont garnis sous le ventre  
et aux jambes de derrière jusqu'aux ongles ; ils  
ont aussi la peau d'un beau rose. La grosseur  
extraordinaire qu'ils ont déjà atteinte , me  
prouve qu'il n'y a aucune race qui se nourrisse  
et s'engraisse plus facilement que cette race  
croisée. »

» En 1798 , la Société écossaise des laines ,  
vendit ses troupeaux. Un lord , membre de  
la Société , acheta les espagnols et les Métis  
provenant des brebis de Southdown. Il les  
établit dans une ferme de Tweedale , extrê-  
mement élevée , et exposée aux vents du Nord.  
En comparant les toisons de l'année de l'achat  
avec celle de cette année , il y trouva une amé-  
lioration infiniment plus marquée qu'il ne l'avoit  
osé espérer. Les antenois paroissent aussi fins que

feront fort  
loin qu'ils  
au sang Es-  
ocueilli mon  
fait diverses  
orsqu'ils agit  
iné , on ne  
utions. J'ai  
semblent  
brebis de  
métis mâles  
n'a que des  
obablement  
er Ridgeway  
il a le plus  
r la laine.  
Espagnol  
juger par  
ffert dans  
le prendre  
r Espagnol  
idgeway qui  
ails en 1798  
qui lui donna  
  
L. 4s. 5d.  
15 »  
» 14  

---

15s. 5d.

les béliers espagnols , employés au commencement de l'amélioration , lesquels étoient de la plus belle race possible. Un fabricant de schalls d'Edimbourg , à qui on a montré de cette laine de Métis , a dit qu'elle étoit comparable à la plus belle laine d'Espagne qu'il eût jamais vue. »

Quoique le succès des races espagnoles , dans la Grande-Bretagne , soit suffisamment constaté par les faits qu'on vient de rapporter , je crois devoir citer encore ceux qu'on trouve consignés dans un écrit de M. Banks , relatif aux troupeaux de Mérinos appartenant au roi d'Angleterre. Je vais traduire cet écrit qui a pour titre , *Projet tendant à propager , sur tous les points de la Grande-Bretagne , les bêtes à laine fine d'Espagne , appartenant dans ce moment , à sa majesté.*

Un troupeau de race de Mérinos , provenu d'Espagne , ( dit M. Banks ) a été soumis durant plusieurs années , par des ordres du roi , à des expériences qui prouvent que la laine de ces animaux n'a perdu aucune de ses qualités sous le climat de la Grande-Bretagne , et que les différentes espèces de brebis indigènes à laine courte , principalement celles South-down , de Hereford et de Devonshire , unies à des béliers mérinos , ont produit des individus dont les toisons ont augmenté en poids , et acquis en qualité. C'est après avoir cons-

taté ces faits , que sa majesté s'est déterminée à faire venir de nouveaux Mérinos , pris dans un troupeau renommé par les belles laines , et qu'il a chargé de cette commission , lord Auckland , après son retour de l'ambassade d'Espagne.

C'est d'après les lettres que lord Auckland a écrites à la marquise Campo Alange , que celle-ci a fait présent au roi de cinq béliers et trente-cinq brebis tirés de ses troupeaux , connus sous le nom de *Negretti* , qu'on distingue par la finesse de leurs laines ; c'est en reconnaissance de ce présent , que sa majesté a envoyé à la Marquise , huit beaux chevaux de carosse.

Ces Mérinos , importés en 1792 , ont donné naissance aux troupeaux qui se trouvent actuellement dans le parc du duc d'York à Oatlands , et dont la race a été conservée avec grand soin.

Les manufacturiers ont reconnu que les toisons provenues de cette race , et de celle venue précédemment d'Espagne , avoient toutes les apparences de la laine superfine ; ils ont cependant refusé de la prendre au prix de celle d'Espagne , de crainte , disoient-ils , qu'elle ne donnât point un aussi beau drap dans la fabrication. Il fut donc nécessaire de la faire fabriquer aux dépens du roi , afin de s'assurer qu'elle pouvoit donner un drap de qualité superfine. Cette fabrication a été faite chaque année successivement , et elle a toujours également bien réussi. Les mar-

chands auxquels on a offert de nouveau d'acheter les laines de ces troupeaux , les ont refusées en disant que quoique les essais eussent réussi , et que la laine eût été trouvée de bonne qualité , il étoit cependant possible que les toisons de ces animaux fussent dégénérées à l'époque de la dernière tonte.

On prit la résolution , en 1796 , de vendre les laines au prix offert par les fabricans , ce prix fût-il même inférieur à leur valeur réelle , afin que les fabricans éprouvassent , par leur propre expérience , la qualité de ces laines. On a vendu les toisons en l'an 1796 , 1 schelling la livre , et 2 schellings 6 sous , celle de 1797.

La laine ayant acquis une plus grande valeur dans l'opinion , elle a été vendue , en 1798 , après avoir été lavée d'après la méthode espagnole. Voici le compte de cette vente :

Le nombre des toisons des brebis et des moutons , étoit de 89 ; ce qui a produit en laine lavée à dos (1). . . . . 295 liv.

Déchet dans le lavage complet . . 92

---

Montant de la laine lavée à fond.. 203

---

(1) Il vient d'être dit que la laine avoit été lavée à la manière espagnole. On sait qu'on ne lave pas à dos les animaux qui donnent les laines fines en Espagne ; et que ces laines avant d'être mises dans le commerce , n'ont subi qu'un seul lavage.

**Ce qui a donné en laine**

|                       |                         |   |                        |
|-----------------------|-------------------------|---|------------------------|
| superfine. . . . .    | 167 l. à 5 sch. la liv. | } | 47 guinées.<br>8 sous. |
| Fine. . . . .         | 23 à 3 6 s.             |   |                        |
| Troisième. 13 à 2 6 » |                         |   |                        |

La tonte de 1799 fut traitée de la même manière, et elle a donné les produits suivans :

Le nombre des toisons des brebis et des moutons étoit de 101; ce qui a produit en laine lavée à dos. . . . . 346 liv.

|                                              |            |
|----------------------------------------------|------------|
| Déchet dans le lavage complet. . .           | 92         |
| <b>Montant de la laine lavée à fond. . .</b> | <b>254</b> |

**Ce qui a donné, en laine super-**

|                     |                              |   |                                |
|---------------------|------------------------------|---|--------------------------------|
| fine. . . . .       | 207 l. à 5 sch. 6 s. la liv. | } | 63 guin.<br>14 sch.<br>6 sols. |
| Fine. . . . .       | 28 à 3 6                     |   |                                |
| Troisième. 19 à 2 » |                              |   |                                |

Les toisons des béliers provenant des tontes de deux années ont donné en laine lavée à dos. . . . . 314 liv.

|                                              |            |
|----------------------------------------------|------------|
| Perte dans le lavage complet. . .            | 99         |
| <b>Montant de la laine lavée à fond. . .</b> | <b>215</b> |

**Ce qui a donné en laine super-**

|                     |                              |   |                      |
|---------------------|------------------------------|---|----------------------|
| fine. . . . .       | 181 l. à 4 sch. 6 s. la liv. | } | 45 guin.<br>15 sols. |
| Fine. . . . .       | 22 à 3 6                     |   |                      |
| Troisième. 12 à 2 » |                              |   |                      |

Il faut savoir, afin de serendre compte des

prix extraordinaires auxquels la laine des races espagnoles a été vendue en 1799, que la laine venant d'Espagne étoit montée, cette même année, à une valeur au-dessus de celle qu'elle avoit eue jusqu'alors ; car la laine de première qualité se vendit cinq schellings, 6 sous la livre, si l'on en excepte seulement une très-petite quantité qui fut payée, dit-on, 5 schellings, 9 sous.

Le roi a donné plus de cent béliers et quelques brebis, à différentes personnes qui vouloient essayer le croisement des races indigènes avec les races espagnoles. Afin que personne ne fût privé des bénéfices que promet ce genre d'amélioration, sa Majesté a ordonné qu'on vendroit cette année quelques béliers et quelques brebis ; elle a voulu, en conséquence, que le prix moyen des béliers fût de 5 guinées, et celui des brebis de 2 guinées. On a pensé que les acquéreurs seroient amplement dédommagés de ces avances, par l'amélioration qu'ils obtiendront ainsi dans leurs troupeaux.

Quoique la chair des moutons d'Espagne ait un goût savoureux, les formes de ces animaux diffèrent beaucoup de celles auxquelles la mode du jour semble donner la préférence. On a cependant obtenu, sous ce rapport, des améliorations sensibles, en choisissant les béliers et les brebis qui sembloient devoir produire une race

propre aux boucheries; et il est certain , qu'avec de l'intelligence, des soins et du temps , on parviendra à former une race qui réunira, à la finesse des laines , les formes auxquelles les cultivateurs ou les bouchers attachent une certaine valeur (1).

Je viens de donner , sur les Mérinos , les renseignements que j'ai trouvés dans la lecture des Ouvrages sur l'Economie rurale , publiés en Angleterre. J'avois écrit en ce pays , afin d'obtenir des détails plus circonstanciés sur l'état présent de ces animaux ; et , quoique je n'aie pas reçu directement les réponses aux questions que j'avois envoyées , j'ai cependant eu la satisfaction de trouver ces mêmes questions avec les réponses données par M. Arthur Young , en lisant le n<sup>o</sup>, 158 , p. 263 de la Bibliothèque Britannique. Je vais copier ici ce passage auquel j'ajouterai en note quelques observations.

---

(1) Les différentes races d'animaux sont douées, par la nature , de qualités particulières qui les distinguent , et qui les rendent propres à satisfaire les besoins , les goûts et même les caprices de l'homme. Les Anglais ont observé que certaines races avoient, proportionnellement aux autres parties du corps , des côtes ou des cuisses plus charnues ; que d'autres s'engraissaient plus facilement , etc. : c'est d'après ces observations qu'ils ont allié les individus qui possédoient , au plus haut degré , les qualités recherchées , et qu'ils ont ainsi obtenu des races nouvelles , et d'un bénéfice plus considérable.

---

---

L E T T R E

D' E T I E N N E V O W E T ,

A A R T H U R Y O U N G .

IL y a quelques jours que j'ai reçu de mes correspondans de Paris , les questions suivantes , relativement aux moutons espagnols. Comme je suis absolument incapable d'y répondre , je m'adresse à vous , monsieur , en vous priant de me faire passer les réponses à ces questions.

Q U E S T I O N S .

R É P O N S E S

D' A R T H U R Y O U N G .

1. *A quelles différentes époques a-t-on fait venir en Angleterre des moutons d'Espagne , et aux frais de quelles personnes ?*

1. Il y a environ vingt ans que le roi fit venir des moutons d'Espagne en Angleterre : depuis ce temps-là d'autres individus en ont fait venir également.

QUESTIONS.

RÉPONSES  
D'ARTHUR YOUNG.

2. *Les descendans de ces moutons ont-ils conservé la finesse des laines qui distingue cette race, ou ont-ils dégénéré ?*

3. *Dans ce dernier cas, à quoi doit-on attribuer la dégénération dans la finesse des toisons ? Est-ce au défaut de soins et de nourriture ?*

4. *Quel est dans ce moment, en Angleterre, le nombre approximatif des moutons espagnols de race pure ? et quels sont les propriétaires de ces troupeaux ?*

5. *A-t-on croisé les races espagnoles avec les races du pays, et*

2 et 3. La finesse des toisons s'est parfaitement conservée.

4. Le nombre des moutons espagnols, en Angleterre, est considérable. Il y en a dans presque tous les districts de la Grande-Bretagne.

5. Il y a eu des croisemens de plusieurs espèces ; et ils ont

## QUESTIONS.

## RÉPONSES

D'ARTHUR YOUNG.

*quel avantage en est-il résulté ?*

bien réussi avec les races de Ryeland, de Mendix et Southdown : l'amélioration de la laine a été grande ; mais pour le corps, les moutons ont perdu.

6. *Les races améliorées ont-elles soutenu leur réputation ?*

6. Oui.

7. *Combien de livres de laine donnent les moutons espagnols, et quel en est le prix (1) ?*

7. Cela varie de trois à cinq livres. Elle s'est vendue jusqu'à cinq schellings la livre.

8. *La nourriture des moutons espagnols est-elle la même que celle des moutons indigènes (2) ?*

8. Oui.

---

(1) J'avois fait la même question relativement aux Métis espagnols. Mais la réponse d'Arthur Young porte uniquement sur la race pure.

(2) J'avois aussi demandé si la nourriture étoit plus dispendieuse. Comme la réponse dit qu'elle est la même

QUESTIONS.

RÉPONSES

D'ARTHUR YOUNG.

9. *Quels alimens leur donne-t-on ?*

9. Des pâturages secs et du foin.

10. *Les laisse-t-on toute l'année dans les champs ?*

10. Oui, le plus souvent ; mais, dans quelques endroits , on les renferme dans des bergeries.

11. *Quels sont les autres soins qu'on donne aux races espagnoles , et en quoi ces soins diffèrent-ils de ceux qu'on prend pour les moutons du pays ?*

11. C'est précisément le même régime, et les mêmes soins.

Je terminerai cet article en donnant un tableau comparatif, d'après Young, des quatorze races de moutons les plus estimées de l'Angleterre. Ce tableau servira à faire connoître les

---

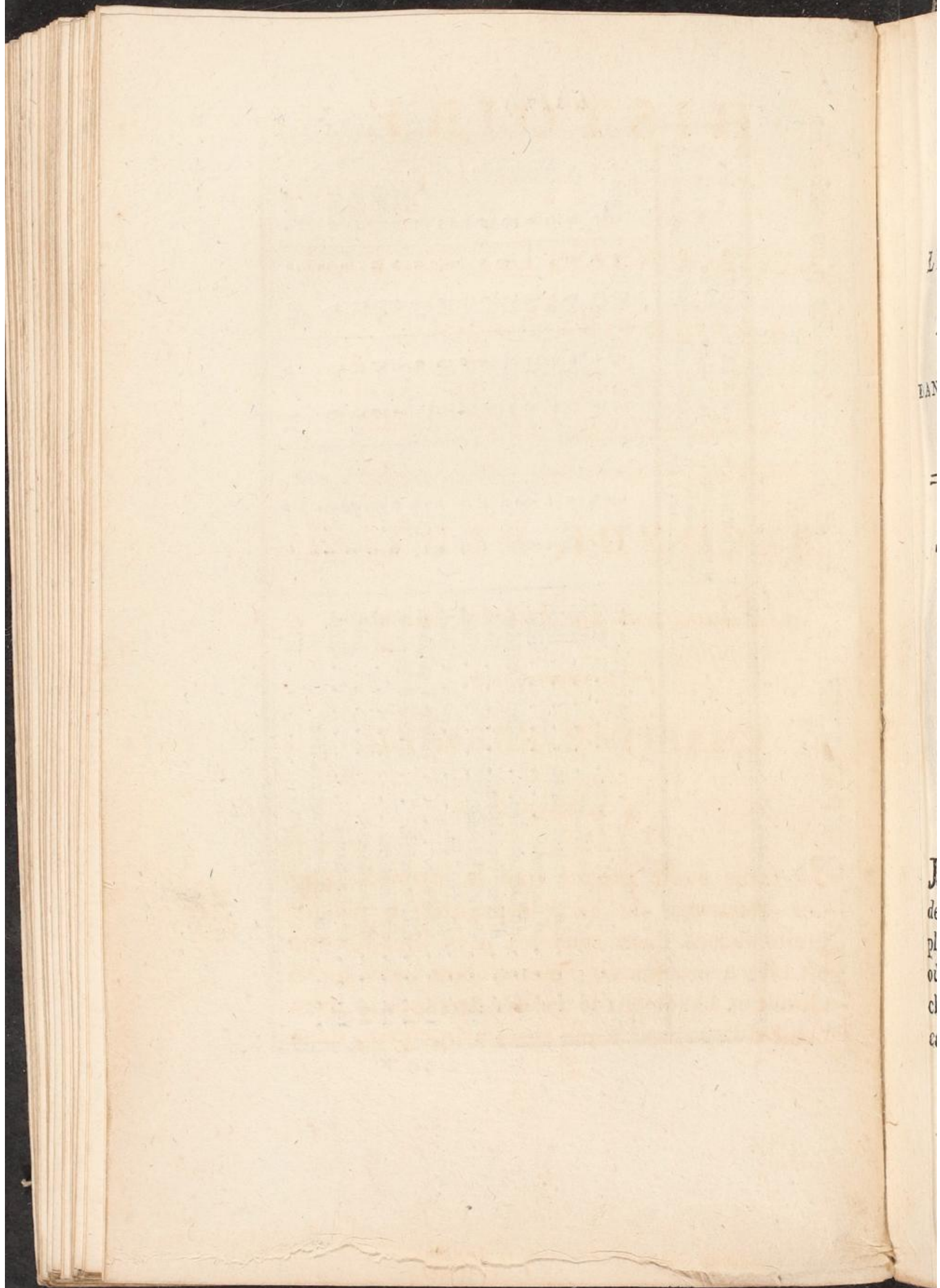
pour les races espagnoles, et pour les races indigènes; on doit en conclure ainsi que je l'ai avancé plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, que l'entretien des Mérinos n'est pas plus coûteux que celui des autres races, lorsqu'on est dans l'usage de donner aux troupeaux la quantité et la qualité de nourriture qui leur convient.

différentes espèces de moutons dont les Anglais tirent le plus de bénéfice ; et il prouvera en même-temps que la race espagnole offre aux cultivateurs , sous le rapport des laines , des bénéfices bien plus considérables que ceux des autres races , puisqu'en Angleterre , où l'on s'est spécialement occupé de l'éducation des moutons , sous tous les rapports , mais principalement sous celui des laines , un individu de la race de Lincolnshire , qui est celle qui donne le plus de bénéfice en laine , ne rapporte que 11 francs par an , tandis qu'un Mérinos rapporte 24 francs.

---

**TABLEAU COMPARATIF des 14 races de moutons les plus estimées d'Angleterre.**

|                                                      | MOYENNE proportionnelle des poids des toisons lavées à dos. | PRIX de la toison lavée à dos. | POIDS d'un quartier. | AGE où l'on tue les moutons. |
|------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------|--------------------------------|----------------------|------------------------------|
| 1 Race de Dishley ou New-Leicester. . . . .          | 7 liv. $\frac{1}{2}$                                        | 8f. 4s.                        | 23 l. »              | 2 ans »                      |
| 2. . . . . de Lincolnshire. . . . .                  | 10 »                                                        | 11 »                           | 23 »                 | 3 »                          |
| 3. . . . . de Tees-Water. . . . .                    | 8 »                                                         | 9 »                            | 27 $\frac{1}{2}$ »   | 2 »                          |
| 4. . . . . de Dortmorenatts. . . . .                 | 9 »                                                         | 7 »                            | 27 $\frac{1}{2}$ »   | 2 »                          |
| 5. . . . . d'Exmoor. . . . .                         | 5 $\frac{1}{2}$ »                                           | 4 »                            | 15 »                 | 2 »                          |
| 6. . . . . de Dorsetshire. . . . .                   | 3 »                                                         | 7 »                            | 16 $\frac{1}{2}$ »   | 3 »                          |
| 7. . . . . d'Herefordshire. . . . .                  | 2 »                                                         | 4 »                            | 13 »                 | 4 »                          |
| 8. . . . . de Southdown. . . . .                     | 2 $\frac{3}{4}$ »                                           | 6 »                            | 16 $\frac{1}{2}$ »   | 2 »                          |
| 9. . . . . de Norfolk. . . . .                       | 2 »                                                         | 5 »                            | 16 $\frac{1}{2}$ »   | 3 »                          |
| 10. . . . . d'Heath. . . . .                         | 3 $\frac{1}{4}$ »                                           | 6 »                            | 14 »                 | 4 »                          |
| 11. . . . . d'Herdwick. . . . .                      | 2 »                                                         | 1 »                            | 9 »                  | ibid.                        |
| 12. . . . . de Cheviot. . . . .                      | 2 $\frac{3}{4}$ »                                           | 3 »                            | 15 »                 | ibid.                        |
| 13. . . . . de Dunfaced. . . . .                     | 1 $\frac{1}{2}$ »                                           | 5 »                            | 6 »                  | ibid.                        |
| 14. . . . . de Shetland. . . . .                     | 1 $\frac{1}{2}$ »                                           | 5 »                            | 7 »                  | ibid.                        |
| . . . . . des Mérinos naturalisés en Europe. . . . . | 4 »                                                         | 14 »                           | 18 »                 | . . . . .                    |



# HISTOIRE

DE

L'INTRODUCTION DES MOUTONS

A LAINE FINE D'ESPAGNE,

DANS LES DIVERS ÉTATS DE L'EUROPE,

ET AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

---

---

## SECONDE PARTIE.

*Éducation des bêtes à laine.*

---

### CHAPITRE PREMIER.

S U È D E.

JE crois avoir prouvé que la naturalisation des moutons de race espagnole a eu un plein succès dans tous les pays de l'Europe où elle a été tentée, même dans ceux où le climat et le sol ont le moins de rapports avec celui d'Espagne : il me reste à indiquer, dans

la seconde partie, les méthodes suivies dans ces divers pays, tant pour le traitement que pour la conservation de ces races précieuses.

J'ai pensé qu'après avoir combattu les préjugés ou dissipé les incertitudes des cultivateurs, il n'étoit pas moins important de leur exposer les méthodes d'éducation, dont les avantages ont été démontrés par la pratique et l'expérience de plusieurs bons agriculteurs.

On trouvera, dans cette exposition, des principes qui varient en plusieurs points, quoique les résultats auxquels ils ont conduit soient à-peu-près les mêmes; mais cette dissemblance apparente, et qui tient à la diversité du sol et des climats, ou même au caractère des peuples, servira de preuves à deux vérités importantes, savoir que la nature parvient au même but par des voies différentes, et que l'homme arrive plus ou moins sûrement aux mêmes résultats, selon qu'il s'écarte plus ou moins des routes tracées par elle.

Les personnes qui se livreront à l'éducation des races à laine fine, pourront, d'après les circonstances dans lesquelles elles se trouvent, adopter ou modifier les différentes méthodes que nous allons faire connoître : nous croyons leur offrir quelques détails peu connus en France, et dont l'application pourra concourir à la prospérité et au maintien de leurs troupeaux.

J'ai fait voir que le défaut de soin et de régime a occasionné en Suède la dégénération de plusieurs troupeaux de race espagnole ; je vais donner ici les méthodes suivies par des cultivateurs soigneux et intelligens, méthodes dont l'emploi a assuré la propagation et la durée constante de ces belles races.

Quoique les races de Suède (1) soient d'une

(1) Les moutons indigènes de Suède, sont d'une taille moyenne ; ils ont le corps allongé, la tête petite, les cornes minces, courtes et recourbées en arrière, la queue éfilée, courte, dépourvue de laine dans sa partie inférieure, les jambes longues et nues, la toison peu épaisse, avec des filamens grossiers et d'une longueur moyenne. Les brebis donnent ordinairement deux agneaux par an. On trouve, dans quelques parties, des troupeaux à laine noire ; mais la couleur blanche est la plus commune. On est dans l'usage de tondre ces moutons deux, et même trois fois par an. La race indigène a été généralement mélangée avec les moutons d'Allemagne, d'Angleterre, d'Eiders-tel, et même d'Islande. Cette dernière race est celle qui supporte mieux les rigueurs d'un climat glacé, et qui vit d'alimens les plus communs. Ces animaux, auxquels on ne donne jamais d'abri, soit en Suède, soit en Islande, où souvent la neige couvre le sol pendant six ou sept mois, cherchent leur nourriture en grattant la neige avec leurs pieds, et vivent de branches d'arbres, de broussailles, etc. Ils ont la chair excellente ; j'entrerais dans de plus grands détails sur la constitution de ces animaux, et sur la nature de leurs laines, en parlant des races norwégiennes.

constitution plus robuste que celles d'Espagne, qu'elles puissent se soutenir avec des alimens inférieurs en qualité, et qu'elles soient moins sensibles aux rigueurs du climat, on a cependant reconnu que la dépense et les soins sont, à peu de chose près, les mêmes pour les deux races, lorsqu'on veut maintenir les unes et les autres en bon état : car, outre que les troupeaux qu'on néglige sont exposés en Suède, comme par-tout ailleurs, à un plus grand nombre de maladies, les moutons suédois sont sujets alors à perdre leur laine, ce qui occasionne une diminution dans le poids des toisons, et par conséquent une perte réelle pour le cultivateur.

On est généralement dans l'usage en Suède, ainsi que parmi nous, de tenir les moutons dans des étables trop chaudes, et où l'air ne circule pas assez librement. Les cultivateurs éclairés suivent une méthode contraire ; ils ont des bergeries spacieuses ; et ils font sortir les moutons deux fois par jour, même dans la saison la plus rigoureuse, parce qu'ils ont reconnu que le grand air leur étoit toujours salutaire.

Les bergeries sont percées de fenêtres qu'on tient ouvertes pendant le jour ; et les portes sont garnies, durant le printemps et la belle saison, de claies, à travers lesquelles l'air peut circuler librement.

L'hiver, on les nourrit à l'étable, avec du foin, des feuilles d'arbres, de la paille d'orge, d'avoine ou de pois, des feuilles et des branches de houblon. On donne à chaque bête deux livres de foin, avec un supplément de paille ou de feuilles : ces deux dernières substances sont quelquefois humectées avec le résidu des distilleries d'eau-de-vie. On leur donne même, dans de certaines circonstances, un peu d'avoine ou de criblures de blé.

Les feuilles qu'on ramasse le plus communément pour la nourriture des bestiaux, sont celles de bouleau, de saule, d'érable, d'aune, de tremble, d'orme, de chêne, etc. On a remarqué que les feuilles, données en petite quantité, étoient un aliment sain pour les moutons, mais qu'elles nuisoient à leur santé, et même à la beauté de leurs laines, lorsqu'ils en mangeoient trop fréquemment.

Je crois devoir faire connoître une manière de construire les rateliers, que j'ai vu pratiquer dans quelques cantons de Suède. Cette construction a l'avantage d'être simple, peu dispendieuse ; et elle n'a pas l'inconvénient des rateliers inclinés. On prend deux rateliers simples, ou deux espèces d'échelles, que l'on pose verticalement sur le sol, à un pied ou un pied et demi de distance l'un de l'autre, et qu'on assujettit aux extrémités par les parties

supérieures et inférieures. Les barreaux doivent être assez près pour que les moutons ne puissent passer leur tête dans les rateliers : les côtés étant verticaux, le fourrage ne tombera pas sur le cou et sur les épaules des animaux, ainsi que cela arrive dans les rateliers ordinaires (1). Dans ce dernier cas, la toison se charge de poussière et d'ordures qui gênent l'animal, et qui arrêtent la transpiration. Les brins de fourrage adhèrent si fortement aux toisons, qu'il est difficile de les enlever dans les différens lavages, ou apprêts qu'on fait subir à la laine. On sait aussi que les moutons, en mangeant le fourrage qui s'attache à leur corps, avalent des filamens de laine, ce qui leur est toujours nuisible, et leur donne même quelquefois la mort ; enfin, lorsque les moutons peuvent passer la tête dans les rateliers, ils ont coutume de remuer le fourrage avec leur museau, pour en choisir les parties les plus succulentes ; mais bientôt le fourrage étant imprégné de leur haleine, ils refusent de le

---

(1) Les personnes qui voudroient connoître un genre de ratelier analogue à celui dont il est ici question, mais qui offre d'autres avantages, peuvent consulter la description que j'en ai donnée dans la section 18.ème du *Traité des Constructions rurales*, traduit de l'anglais, an X.

manger, ce qui occasionne une perte pour le cultivateur.

Le parcage des moutons est rarement pratiqué, soit parce qu'on n'est pas assez convaincu des avantages que cette méthode procure à l'agriculture, soit par la crainte des loups ou des lynx, qui sont assez communs dans plusieurs parties de la Suède. Aussi pendant la belle saison, on ramène tous les soirs les moutons à la bergerie.

Durant le jour, on les tient sur les terres en jachères, ou sur celles dont on a nouvellement enlevé la récolte, sur des pâturages, ou même sur des prairies, naturelles ou artificielles. L'herbe des prairies naturelles croît en Suède, à une hauteur peu considérable; mais elle est fine, épaisse, substantielle, et d'une excellente qualité. Les pièces de terre sont closes par des haies (1), raison pour laquelle on emploie rarement des hommes ou des chiens à la garde des troupeaux.

Ces animaux se tiennent, durant les grandes chaleurs, à l'abri des rayons du soleil, sous les arbres qu'on laisse croître ordinairement dans

---

(1) Il y a peu de pays où l'art de former les haies, soit aussi varié qu'en Suède. J'ai dessiné, dans mon voyage, plus de quarante espèces de haies qui diffèrent plus ou moins les unes des autres.

les pâturages , ou bien on les conduit au-dessous des maisons ( 1 ), où ils trouvent un air frais et salubre ; car on a remarqué en Suède , que la grande chaleur nuit plus aux bêtes à laine , qu'un froid excessif.

Les moutons sont abreuvés chaque jour avec les eaux de ruisseaux , de lacs ou de sources. On leur interdit les eaux stagnantes.

Les meilleurs agriculteurs Suédois regardent le sel comme un aliment sain pour les moutons ; on leur en donne sur - tout dans les temps pluvieux ou humides : on ajoute souvent au sel , de l'absinthe ou d'autres plantes amères , des grains de genièvre , et même du goudron. Toutes ces substances , réduites en poudre , et délayées dans l'eau , sont données à l'étable , sur des troncs d'arbres creusés à cet effet. On attache sur la circonférence du tronc , trois ou quatre baguettes de bois qui s'élèvent verticalement d'un pied environ au-dessus des bords du tronc , afin d'empêcher les moutons de sauter au-dessus , et de répandre ou de salir l'aliment qu'on leur a servi. La composition dont nous venons de donner la

---

(1) Les constructions rurales , en Suède , sont élevées de quelques pieds au-dessus du sol , et posées sur de gros blocs de pierre ; de sorte qu'il se trouve une espace entre le sol et le plancher. Ce lieu sert aussi à déposer les instrumens aratoires.

recette, est regardée comme un bon préservatif de plusieurs maladies, sur-tout de l'hydro-pisie à laquelle les moutons sont assez sujets en Suède.

Les propriétaires qui soignent les belles races, n'emploient à la génération les individus de leur troupeau, qu'à l'âge de deux ou trois ans; et ils cessent de les faire servir dès qu'ils ont atteint celui de sept. Ils ne permettent pas qu'on traie les brebis, ainsi qu'on le fait dans les troupeaux indigènes: car on a remarqué que les animaux en souffrent, et que cette soustraction de lait nuit non-seulement à la mère et à son agneau, mais encore qu'elle influe sur les races, et en altère les bonnes qualités.

La tonte se fait vers le commencement de Juillet. Quelques cultivateurs lavent les animaux dans des courans d'eau; d'autres apportent plus de soin à cette opération: ils les mettent dans des baquets; et ils les lavent avec de l'eau chaude et de l'urine; puis ils les nettoient avec de l'eau pure. On les laisse après le lavage deux ou trois jours, et même plus long-temps si le temps le permet, dans une prairie, afin que la toison puisse s'imprégner d'un nouveau suint, ce qui donne à la laine plus de douceur et de souplesse.

## C H A P I T R E I I.

## D A N E M A R C K.

QUOIQUÉ les Danois se soient livrés depuis assez peu de temps à l'éducation des races espagnoles, il peut être utile de faire connoître la manière dont MM. Nelson et Wiborg dirigent le troupeau anciennement tiré de Suède, ainsi que celui venu d'Espagne en 1797. Les connoissances rurales et vétérinaires de ces deux agriculteurs leur ont fait adopter une méthode dont la sûreté a été démontrée par l'expérience.

J'ai vu peu de troupeaux mieux soignés, plus sains, et dans un meilleur état de prospérité.

On a fait construire, pour loger le dernier troupeau, des bergeries bien éclairées, et où l'air circule librement. On pense avec raison, que l'air et la lumière sont absolument nécessaires à la santé des animaux. L'instinct des moutons les conduit en effet vers les portes et les fenêtres des bergeries, où ils trouvent plus d'air et de lumière; et toujours les plus forts s'emparent de ce poste; ils en chassent les plus foibles.

Les bergeries sont situées sur une élévation

et à l'exposition du midi ; elles sont percées de fenêtres ou de lucarnes dans tous les sens. On les a divisées intérieurement par des lattes ou des planches , de manière à pouvoir tenir séparément les béliers , les brebis et les agneaux. Chaque division a , du côté du midi , une porte de sortie qui donne sur un petit enclos séparé , dans lequel les moutons peuvent aller lorsque le temps ou la saison ne permet pas de les conduire aux pâturages.

Les portes de la bergerie sont doubles, l'une en treillis , qui donne accès à l'air ; et l'autre en planches : celle-ci est tenue fermée lorsque la saison est trop rigoureuse.

Le sol est bien pavé ; et le plancher supérieur ne laisse aucun interstice. Les rateliers ont des barreaux situés verticalement , et assez rapprochés pour que les animaux ne puissent passer leur tête à travers. On évite ainsi les inconvéniens attachés aux rateliers inclinés , et dont les barreaux sont trop écartés.

On place , au pied des rateliers , des auges couvertes de traverses en bois , afin que les moutons ne puissent y entrer , ou répandre les alimens qu'on y met. Ces auges ont deux décimètres , ( 8 pouces ) de large , et autant de profondeur.

Les moutons sont nourris à l'étable avec du foin , et des pailles de seigle et d'avoine. On a coutume de hacher la paille qu'on met dans

les auges. L'usage de faire manger aux bestiaux la paille hachée , est généralement pratiqué dans tout le nord , et mérite d'être suivi par les agriculteurs français ; car il est avantageux aux bestiaux , et économique pour les propriétaires (1).

On nourrit les moutons , au commencement de l'hiver , presque uniquement avec de la paille et des feuilles d'arbres. Vers le premier de janvier , on leur fait faire un repas avec du foin ; on les alimente trois ou quatre fois par jour ; et l'on a soin alors de les faire passer dans leur enclos , afin d'éviter que les brins de fourrage ne tombent sur les toisons. On leur donne chaque jour environ un kylogramme et demi , ( trois livres ) de fourrage sec.

On a observé que la race espagnole consomme un peu moins de nourriture que les moutons danois de même taille (2). Aussi , l'on a besoin

(1) Les Espagnols et les Arabes ne donnent jamais d'autre paille à leurs chevaux. On suppose à tort , en France , que la mastication se fait mieux lorsque la paille est dans toute sa longueur. Le citoyen Tenon , membre de l'Institut , qui a fait des observations très-intéressantes sur les dents du cheval , prouve qu'il est avantageux de donner de la paille hachée à cet animal.

(2) Les moutons de race danoise ont beaucoup de rapport avec ceux de Suède. Ils sont d'une taille moyenne ; ils ont une tête éfilée , de petits yeux ; leurs jambes et  
d'un

d'un moindre espace de terrain pour entretenir un nombre égal de moutons espagnols.

On laisse souvent paître les moutons dans des enclos , sans leur donner de berger ; et , lorsque celui-ci les conduit sur des pâturages ouverts , il guide le troupeau avec un mouton apprivoisé qui porte une sonnette au cou. On a adopté l'usage des bergers espagnols qui n'emploient pas de chiens pour la conduite de leur troupeau. On attache quelquefois les moutons

---

leur queue sont dépourvues de laine ; ils portent le cou et la tête élevés ; les béliers ont de petites cornes recourbées en arrière. Ces animaux sont très-lestes , et ont le regard sauvage. On trouve , dans la partie occidentale du Holstein , sur les pâturages abondans qui avoisinent la mer , des moutons sans cornes , hauts de 8 décimètres ( 2 pieds , 8 pouces ) , ayant deux appendices ou glands sous la gorge. La laine de ces animaux est assez fine , et peut indifféremment être peignée ou cardée. Leurs toisons , qui pèsent 4 kilogrammes ( 8 livres ) , ne sont coupées qu'une fois par an. Les brebis produisent annuellement deux à quatre agneaux. Ces moutons , qui ressemblent beaucoup à ceux de Guinée , pèsent de 60 à 70 kilogrammes ( 120 à 145 livres ). On les tient hors des étables presque toute l'année.

L'Eiderstel , pays au Nord du Holstein , sur les côtes occidentales de la mer , nourrit une race de moutons qui a servi , ainsi que la précédente , à améliorer les races du Danemarck , de la Suède , et même de l'Allemagne. Ces animaux ont une taille assez avantageuse ; ils sont sans cornes , et ils portent une queue large à sa base , et mince vers son extrémité. Ils donnent une laine fine , mais peu abondante.

deux à deux avec une corde fixée au cou. Ce moyen généralement usité en Danemarck , est employé pour les empêcher de s'écarter du lieu où l'on veut qu'ils paissent.

Lorsque les pluies sont trop abondantes , on tient les moutons dans les étables ; mais alors on a soin de laisser jour et nuit les portes et les fenêtres ouvertes , à moins que le temps ne soit trop rigoureux ; et même dans ce dernier cas , on ne ferme qu'une partie des ouvertures ; car un certain degré de froid ne sauroit nuire aux moutons , tandis que la chaleur des étables leur est toujours pernicieuse. On leur permet habituellement de sortir dans leur enclos , à moins que la neige ne tombe en trop grande quantité. Un troupeau espagnol n'exige pas en Danemark plus de dépense qu'un troupeau danois , dans l'hypothèse où l'un et l'autre de ces troupeaux seroient convenablement entretenus. On évite de conduire les moutons espagnols sur des pâturages bas et humides ; on leur donne une nourriture suffisante , sur tout en hiver , attention que l'on prend rarement pour les moutons indigènes ; on les conduit à l'ombre pendant la grande chaleur du jour. On a soin enfin de les tenir très-proprement , et d'enlever fréquemment le fumier des étables.

On leur distribue du sel , sur-tout lorsque le temps est humide , ou lorsqu'on les fait passer

d'une nourriture verte à des fourrages secs. Quelques personnes donnent aux moutons des têtes de harengs ou les saumures qui ont servi à la conservation des viandes ou du poisson.

Les moutons danois sont soumis à deux tontes annuelles. Cette méthode vicieuse qui donne peu de profit, et qui expose les animaux à des maladies dangereuses, n'a pas lieu pour les moutons de race espagnole. On ne les tond qu'une fois ; on leur attache, pendant l'opération, les jambes avec des lisières de draps ou avec des jarretières de laine, pour éviter qu'ils ne se blessent en s'agitant.

On attend que les béliers aient dix-huit mois pour les employer à la génération. On donne quarante à cinquante brebis à un seul bélier. L'expérience a prouvé que les béliers pouvoient, sans s'affoiblir, couvrir annuellement ce nombre de femelles, lorsqu'on les nourrissoit avant et durant la tonte avec des alimens sains et substantiels (1). On les conduit, un mois avant la monte, dans les meilleurs pâturages, ou bien on les alimente avec les fourrages de première qualité : on a soin de les séparer pour les empêcher de se battre, ce qui

---

(1) On ne donne que 8 à 10 béliers à un troupeau de 400 brebis à Neumunster dans le Holstein, où l'on élève une belle race de moutons.

leur feroit perdre inutilement une partie de leurs forces.

On sévre les agneaux à l'âge de trois mois ; alors on les sépare des brebis ; et on les conduit sur les meilleurs pâturages. Il importe beaucoup en effet de les bien nourrir dans leur jeunesse , si l'on veut fortifier leur constitution , et les mettre à l'abri des maladies qui dévastent trop communément nos bergeries. C'est par le défaut de nourriture dans les premières années, que souvent les races s'affoiblissent et dégénèrent.

---

---

## C H A P I T R E   I I I .

### S A X E .

**L**ES méthodes suivies en Saxe, pour l'éducation des bêtes à laine fine, soit dans les bergeries électORALES, soit chez les particuliers intelligens, méritent sans doute l'attention des cultivateurs Français, puisque le succès de ces méthodes a été démontré par une expérience de près de quarante ans, et que les résultats qu'elles ont produits ne laissent rien à désirer.

Ces succès sont dus aux bergeries fondamentales établies et soutenues par le gouvernement Saxon, (1) aux écoles de bergers qu'il a instituées, et aux instructions qu'il a fait répandre chez les particuliers, ainsi que je l'ai observé plus haut.

On a cherché à rapprocher, autant que le climat et le sol l'ont permis, l'éducation des moutons naturalisés en Saxe, de celle qu'ils

---

(1) On a fondé des écoles de bergers à Stolpen, à Holsenstein, et dans d'autres lieux de la Saxe. Six bergers étoient entretenus dans chacune des écoles, et ils étoient remplacés successivement, tous les ans ou tous les deux ans, par de nouveaux élèves.

reçoivent , ou plutôt de celle que la nature leur donne en Espagne : cette éducation est fondée sur les principes que j'ai exposés plusieurs fois dans le courant de cet ouvrage ; elle en diffère cependant sur un point.

On croit assez généralement en Saxe , et même dans les autres parties de l'Allemagne , et en Hollande , que le mélange des pères ou mères avec leur progéniture , ou même celui des animaux issus d'un même père et d'une même mère , occasionne la dégénération des races à laine fine : c'est par cette raison que les cultivateurs de la Saxe achètent fréquemment dans les troupeaux de race espagnole , des béliers qu'ils substituent à ceux dont ils s'étoient servi précédemment , et que plusieurs propriétaires astreignent leurs fermiers par une clause de bail à renouveler , chaque année , une quantité déterminée de béliers. Le mélange indistinct des individus d'un même troupeau qui a eu lieu en France , en Suède , et sur quelques points de l'Allemagne , démontre d'une manière péremptoire , qu'il est inutile de renouveler les béliers , lorsque ceux qu'on possède sont doués de bonnes qualités : si cette opinion étoit vraie , il n'existeroit pas dans ce moment en Espagne un seul individu parfait , puisque les animaux des deux sexes se mélangent depuis des siècles , sans distinction de parenté.

Non-seulement un propriétaire maintiendra sa race; mais il l'améliorera encore, s'il choisit hors de sa bergerie des individus plus parfaits; cette amélioration ne proviendra pas de ce qu'il évite ainsi les mélanges de parenté; elle sera uniquement le résultat de l'accouplement d'individus plus parfaits. On atteindra au même but, quoique plus lentement, si l'on a soin d'écarter de son troupeau les individus défectueux, et si l'on emploie à la propagation les béliers qui possèdent à un degré éminent les qualités qu'on recherche; je le répète, c'est en choisissant les animaux les plus parfaits, soit dans son propre troupeau, soit dans les troupeaux étrangers, que l'on parviendra à donner un grand degré de beauté à la race qu'on élève. Tout cultivateur qui saura faire ce choix avec discernement, et qui d'ailleurs se donnera les soins nécessaires, est assuré d'atteindre avec le temps le but qu'il se propose.

Il paroît assez singulier qu'une longue expérience n'ait pas encore démontré aux cultivateurs Saxons, que la consanguinité n'a aucune part à la dégénération des races; mais il a été plus facile et plus commode d'attribuer à la nature un effet qui n'avoit d'autres causes que la négligence des personnes chargées de soigner les troupeaux. J'ai cependant eu occasion de m'entretenir avec quelques propriétaires, qui ne partagent pas l'erreur que j'attaque ici.

La nourriture ordinaire des moutons pendant l'hiver, consiste en foin, en regain, en trèfle et en paille d'avoine, de seigle, etc. Le foin se distribue deux ou trois fois par jour, en quantité plus ou moins grande, selon qu'il est plus ou moins substantiel. Les personnes qui manquent de foin, substituent à cet aliment de la paille de pois, de vesce et de lentille: on a soin de couper ces fourrages avant leur maturité, pour qu'ils soient plus nutritifs, et afin de prévenir la chute des feuilles, qui sans cela auroit lieu par l'effet de la dessication.

Quelques cultivateurs suppléent aussi au manque de foin, par les gâteaux de graines oléagineuses, par du son, ou par des grains grossièrement concassés, ou réduits en farine: ils délaient la farine ou les gâteaux, dans des tonneaux remplis d'eau, et placés dans les bergeries: après avoir donné ce breuvage aux moutons, ils leur font manger le résidu qui se trouve au fond des tonneaux. Je ne saurois trop recommander cette méthode qui contribue à maintenir les animaux en bonne santé dans une saison, où il est difficile de se procurer des aliments frais. Les grains donnés de cette manière seront plus nutritifs; sur-tout, si on délaie la farine dans l'eau chaude: cette nourriture, qui convient principalement aux agneaux, est répartie à raison de six ou sept livres de farine

ou de gâteaux pour cent moutons. Lorsqu'on manque de bon fourrage, ou que la neige dure trop long-temps, on donne aux moutons de la paille qui n'a pas été battue, ou même du grain qu'on leur fait manger dans les auges; mais comme cette dernière nourriture est toujours dispendieuse, on la remplace généralement par des racines de différentes espèces, telles que betteraves, navets, carottes, et sur-tout, par des pommes de terre; cette méthode presque inusitée en France, ne sauroit être trop recommandée aux propriétaires de troupeaux. On sait que les nourritures sèches auxquelles on condamne les bêtes à laine durant la mauvaise saison leur occasionnent souvent des maladies; c'est par cette raison que les Anglais cultivent des navets pour la nourriture d'hiver. On se procure d'ailleurs les moyens d'entretenir un plus grand nombre d'animaux, en ajoutant aux fourrages ordinaires une provision de racines.

On ramasse avec grand soin les fruits du marronnier d'Inde qu'on regarde comme un aliment sain, et comme un remède spécifique contre la pourriture: on les donne aux moutons en automne, à l'époque où cesse la nourriture au verd: on coupe par morceaux les marrons; et on les distribue à raison de cinq quarts de livre pour chaque animal. La portion des agneaux n'est pas aussi forte; les moutons ainsi que les

vaches refusent d'abord de manger ce fruit ; mais ils le recherchent avec empressement lorsqu'ils y sont habitués ; ils mangent même avec plaisir son enveloppe épineuse. Il est dangereux de donner les marrons sans les couper ; car ils peuvent s'arrêter dans le gosier , et occasionner la mort de l'animal.

Les moutons châtrés et les brebis qui n'ont pas eu d'agneaux ne reçoivent pour l'ordinaire que de la paille ou des fourrages de qualité inférieure ; on réserve les meilleurs alimens pour les brebis mères , pour les béliers , et pour les agneaux : les rateliers sont construits sur le principe indiqué plus haut , de manière que le fourrage n'est pas consommé inutilement , et que les toisons sont préservées des ordures qui pourroient les détériorer.

On envoie les troupeaux durant l'hiver , lorsque le temps le permet , et que la neige n'est pas trop épaisse dans les bois , ou sur des terrains secs et couverts de bruyère. Les propriétaires qui n'ont pas de pâturages d'hiver , laissent leurs troupeaux dans les bergeries depuis le commencement de novembre jusqu'au mois d'avril ; mais on a soin alors de les faire sortir chaque jour , et de leur laisser prendre l'air pendant trois ou quatre heures : on ouvre les portes de la bergerie , afin que l'air puisse se renouveler sans cesse. Quelques propriétaires qui man-

quent de pâturages, retiennent leurs troupeaux durant toute l'année dans les bergeries : cette éducation n'est pas nuisible à leur santé, ni préjudiciable à la finesse de leur laine, lorsqu'on a soin de leur donner une bonne nourriture, de les tenir dans des bergeries propres et bien aérées.

On les conduit dans la belle saison sur des pâturages où ils trouvent une nourriture suffisante; et lorsqu'on manque de pâturages, on les envoie sur des prés hauts et secs : ils sortent le matin après que la rosée est entièrement dissipée ; et ils reposent à l'ombre durant la forte chaleur du jour.

On les retient à l'étable pendant les grandes pluies, ou lorsque les brouillards sont épais : enfin, on ne leur permet pas d'aller aux champs après une grêle abondante; on se conforme sur ce point à l'usage des bergers Espagnols.

On a coutume dans quelques bergeries de la Saxe de faire boire les moutons dans les étables, pendant l'hiver, au lieu de les mener aux abreuvoirs. L'eau de fontaine ou de puits est conduite par des tuyaux dans des auges, où les moutons peuvent boire lorsqu'ils veulent : alors ils boivent plus souvent ; et ils prennent chaque fois une moindre quantité d'eau ; ce qui est favorable à leur santé. La manière ordinaire d'abreuver les moutons offre plusieurs incon-

véniens; ces animaux répugnent à boire une eau trop froide en hiver; ils se hâtent, et ne boivent pas suffisamment, lorsqu'il fait beaucoup de vent, qu'il grêle, qu'il pleut et qu'il neige: souvent ils troublent l'eau avec leurs pieds, ce qui les dégoûte; enfin, une partie du troupeau empêche l'autre partie d'approcher de l'abreuvoir.

Les cultivateurs Saxons regardent le sel non-seulement comme une substance salutaire aux moutons; mais ils pensent encore qu'il contribue à donner un plus grand degré de finesse aux toisons: ils le font prendre en le répandant dans le fourrage, ou en le laissant dissoudre dans leurs boissons. Quelques personnes le mélangent avec la semence de foin, avec du mille-feuille, des plantes amères, et une petite portion de cendre. Le sel se distribue principalement en été, lorsque le temps est sec: on cesse de donner du sel aux brebis quatre ou cinq semaines avant l'époque où elles doivent mettre bas, parce qu'on pense que l'excès du boire auquel elles sont provoquées par l'usage du sel, rend l'accouchement pénible, et que d'ailleurs l'appât qu'elles ont pour le sel les empêche de lécher leurs agneaux dès qu'ils sont nés.

Telles sont en général les différentes manières de nourrir les moutons en Saxe; on les

varie ou on les modifie selon la nature du sol et des produits. Les bons agriculteurs observent le principe sans lequel une bergerie ne sauroit prospérer, c'est-à-dire, qu'ils n'élèvent qu'un nombre d'animaux proportionné à la quantité de fourrage récolté sur leurs terres. L'expérience a appris que la quantité de laine, produite par un troupeau, est toujours proportionnée à la bonté et à la quantité de nourriture qu'il reçoit.

Les animaux mâles et femelles ne sont employés à la génération, que lorsqu'ils ont atteint l'âge de deux ou trois ans. On donne un bélier à vingt ou vingt-cinq brebis ; et on les laisse réunis jour et nuit pendant le temps de l'accouplement.

L'époque de l'accouplement est déterminée d'après le temps auquel la campagne doit se couvrir d'une nouvelle verdure ; on trouve alors de nouveaux fourrages pour la nourriture des agneaux.

Les agneaux qui naissent avant le mois de mars, sont sevrés dans le courant de juin. On ne leur permet pas de suivre leur mère sur les pâturages avant cette dernière époque ; quelques particuliers les retiennent dans les bergeries jusqu'en automne, et même durant la première année ; mais on a soin de leur donner une excellente nourriture, c'est-à-dire du foin,

du regain, de la paille de pois, de l'avoine ou des pois concassés, etc.

On tient les agneaux dans les bergeries, parce qu'on a remarqué que ceux qui n'alloient pas aux champs le premier été de leur vie, étoient très-rarement attaqués du tournis. On trouve cependant des cultivateurs qui permettent aux agneaux de huit jours, d'accompagner leur mère sur les pâturages.

On ne laisse qu'un seul agneau à une brebis qui a mis bas deux gémeaux; le second est nourri par une chèvre: on a même observé que le lait de cet animal étoit salutaire aux agneaux malades; de sorte que quelques particuliers entretiennent des chèvres dans leurs troupeaux, afin de les donner à ceux qui sont languissans.

On est dans l'usage de leur couper la queue et les cornes; la tonte n'a lieu dans quelques bergeries, qu'à la seconde année; on croit que les agneaux profitent mieux lorsqu'ils ne sont point dépouillés de leur première toison. On pense ailleurs qu'il est plus avantageux de les tondre dès la première année (1).

La tonte se fait au commencement de mai, après avoir lavé la toison sur le corps de l'ani-

---

(1) Je parlerai plus bas des expériences qui ont été faites, à ce sujet, en France.

mal. On lavoit anciennement les toisons dans l'eau chaude , à la manière espagnole ; mais on a renoncé à cette méthode , parce qu'on s'est aperçu que la laine se pelotonnoit , et qu'elle perdoit de sa valeur dans le commerce.

La méthode de lavage le plus généralement suivie , consiste à faire traverser aux moutons , un ruisseau ou une rivière ; le second jour , dès le matin , on les fait passer de nouveau dans l'eau où on les plonge , afin que leur toison soit également pénétrée ; ensuite on les presse avec les mains , à commencer depuis la tête en suivant jusqu'aux extrémités de leur corps. On les conduit encore une fois dans l'après-midi , à travers la rivière. On laisse sécher les toisons pendant l'espace de deux jours ; et l'on tond le troisième.

Un tondeur expédie vingt-cinq bêtes par jour. Lorsqu'un animal est blessé , on frotte la plaie avec ses excréments ou avec un mélange d'huile de lin et de résine. On cesse la tonte vers les trois heures de l'après-midi , afin que les animaux aient le temps de paître sur les prairies où on les conduit lorsqu'ils ont subi l'opération. Après la tonte , quelques cultivateurs renferment leurs troupeaux dans des parcs où ils leur donnent à manger ; et ils les retiennent ainsi pendant deux ou trois semaines.

Les assortimens ne se font pas comme en Espagne ; on se contente de séparer la laine salie par les excréments. Les fabricans trouvent que la laine de Saxe ainsi lavée , perd dans le second lavage de manufacture , 10 à 15 pour cent de plus que celle d'Espagne.

Les bergers en Saxe , n'ont point d'appoin-temens fixes ; on leur donne un bénéfice sur les produits du troupeau : les propriétaires trouvent un grand avantage à prendre cet arrangement ; car alors les bergers n'ont aucun moyen de tromper , et ils sont intéressés à bien soigner le troupeau.

## C H A P I T R E I V.

## ÉTATS PRUSSIENS.

LES moutons des Etats Prussiens donnent en général des toisons très-grossières, que l'on coupe deux fois par an, au printemps et en automne. La Marche de Brandebourg nourrit cependant une race dont la laine, qui n'est coupée qu'une fois, sert à faire de bons draps qu'on exporte en grande partie. La laine de Silésie, ainsi que je le dirai plus bas, est la plus belle et la plus fine de toutes celles que produit l'Allemagne. La Pologne Prussienne donne aussi une laine d'assez bonne qualité. Les races améliorées par M. Fink, doivent être rangées parmi celles qui donnent en Allemagne une laine de qualité inférieure.

Ce cultivateur est non-seulement le premier qui ait eu en Prusse des Mérinos, et qui ait entrepris l'amélioration des races indigènes par le croisement des races espagnoles; mais il est encore celui qui a suivi avec plus de soins et de constance cette partie de l'économie rurale. La méthode et les principes de M. Fink doivent inspirer d'autant plus de confiance,

qu'ils sont le résultat d'une expérience de plus de quarante-cinq ans.

Je vais exposer ici les renseignemens que j'ai obtenus de M. Fink, et ceux que j'ai trouvés dans un petit ouvrage qu'il a publié en Allemagne (1).

M. Fink pense, avec raison, que la finesse des laines tient à la race des animaux qui les produisent, et que le climat et le sol n'ont aucune influence. Une longue expérience lui a appris qu'on peut maintenir les races au plus haut degré de perfection, en choisissant les individus qui possèdent les qualités qu'on desire. C'est en suivant ce principe, qu'il est parvenu à donner à ses troupeaux le plus haut degré de beauté. S'étant aperçu, par exemple, que quelques animaux portoient, sur certaine partie de leur corps, une laine plus fine que la laine qui croissoit sur les mêmes parties du corps de quelques autres individus, il a obtenu des individus plus parfaits, en combinant avec intelligence les croisemens. Cette méthode qu'on a suivie depuis long-temps pour le perfectionnement des races de chevaux, et

---

(1) Cet écrit est intitulé : *Schaafeucht in Dentschland und Verbesserungen der grobe wolle* ; von J. H. Fink , Halle 1799 ; c'est-à-dire : *Education des bêtes à laine en Allemagne, et améliorations des grosses laines* ; par J. H. Fink, Halle 1799.

par le moyen de laquelle les Anglais ont obtenu de nouvelles races de bœufs , de vaches et de moutons , doit être soigneusement observée par les personnes qui cherchent à donner un haut degré de perfection à leurs troupeaux de bêtes à laine fine.

M. Fink , dans la vue de perfectionner sa race , a soin de conserver un nombre d'agneaux triple de celui dont il a besoin pour l'augmentation de son troupeau ; lorsqu'ils ont atteint l'âge de deux ans , il en choisit un tiers ; et il écarte de sa bergerie les deux autres tiers. Il pense que les alimens d'une bonne qualité , quelle que soit d'ailleurs leur nature , ne sauroient altérer la finesse des laines. Ils contribuent seulement à l'augmentation ou à la diminution du poids des toisons , selon qu'ils sont plus ou moins abondans , d'une qualité plus ou moins succulente. Une mauvaise nourriture , ou une nourriture insuffisante , nuit à la santé de l'animal , et par conséquent à la bonté des laines.

Les races acquièrent de la grosseur et de la taille , lorsqu'elles sont habituellement nourries avec des alimens succulens ; c'est ce qui a eu lieu à Rambouillet , et dans d'autres endroits.

Il a remarqué que l'air est favorable à la bonne qualité des laines , et que les moutons

qui ne séjournent pas long-temps dans les étables durant l'hiver , donnent des laines plus propres à la fabrication , que ceux qui sont enfermés pendant toute la mauvaise saison.

Il a observé que les dégénération des races espagnoles dont on a plusieurs exemples en Allemagne , proviennent du peu de soin qu'on a pris d'empêcher le croisement de ces races avec celles du pays.

M. Fink a combattu en Allemagne , l'opinion généralement reçue dans ce pays , que les races dégénèrent lorsqu'on accouple les pères avec les mères , les sœurs avec les frères.

Il croit cependant qu'il est plus sûr de changer les béliers tous les trois ans , et même plus souvent , si l'on peut se procurer des individus qui aient la laine plus fine , et même aussi fine que celle dont on se sert ; mais il pense que dans le cas où l'on ne trouveroit pas à acquérir des béliers plus parfaits , on pourra en toute sûreté , employer ceux qu'on possède , non-seulement pendant trois ans , mais encore pendant quatre , cinq et six années. Il avoit acquis en 1779 , vingt brebis et trois béliers nés en Espagne , qui se sont propagés sans mélange étranger , et qui ont produit des individus dont la beauté et la finesse primitives des laines , se sont constamment soutenues. M. Fink se sert au reste indistinctement de tout bélier pour couvrir les brebis

de ses troupeaux ; il a seulement égard à la beauté des individus. Il ne s'est pas aperçu que les alliances de parenté aient produit la plus légère dégénération.

La manière dont il calcule l'amélioration des races de bêtes à laine, mérite d'être rapportée ici.

La marche progressive de l'amélioration est fondée sur la nature ; ses effets sont prouvés par les observations de M. Fink et par celles des agriculteurs français. La nature peut, il est vrai, s'écarter de cette marche, et elle s'en écarte en effet quelquefois ; mais il est facile avec des soins, et par un bon choix d'individus, de la ramener au point vers lequel doit tendre celui qui cherche à améliorer les races.

M. Fink suppose que le bélier superfine destiné à l'amélioration d'un troupeau de races communes soit désigné par le numéro . . . 1.

La brebis à laine grossière sera désignée par . . . . . 0.

Il est prouvé que le bélier influe beaucoup plus que la brebis dans la génération ; et par conséquent les animaux qui proviennent d'un bélier à laine superfine et d'une brebis à laine grossière, doivent donner une toison qui aura plus d'analogie avec celle du père qu'avec celle de la mère ; mais nous calculerons ici dans une hypothèse défavorable, afin de poser le principe dans toute sa rigueur. Nous supposerons

donc que les qualités du père et celles de la mère sont réparties également à l'animal qui vient de naître. Ainsi l'agneau de la première génération aura la moitié des qualités de la mère, qui seront représentées par 1, plus 0, ce qui donne. . . . .  $\frac{1}{2}$ .

Le bélier à la seconde génération est représenté par . . . . . 1.

Et la brebis qui a reçu un degré d'amélioration, sera représentée, ainsi que nous venons de le dire, par . . . . .  $\frac{1}{2}$ .

L'agneau qui proviendra de cet accouplement participera aux qualités du père, en raison de . . . . .  $\frac{1}{4}$ .

Le bélier qui servira à la troisième génération, est désigné par . . . . . 1.

La brebis de la seconde génération avec laquelle ce bélier sera accouplé, par . . . . .  $\frac{3}{4}$ .

L'agneau qui en proviendra participera donc aux qualités du père, en raison de  $\frac{7}{8}$ .

Le bélier, à la quatrième génération, sera . . . . . 1.

La brebis provenant de la troisième génération, et servant à la quatrième, sera. . . . .  $\frac{1}{7}$ .

L'agneau qui en proviendra participera aux qualités du père, en raison de . . . . .  $\frac{15}{16}$ .

Le bélier, à la cinquième génération, sera toujours . . . . . 1.

La brebis provenant de la quatrième gé-

nération , et employée à la cinquième ,  
sera représentée par . . . . .  $\frac{15}{16}$ .

L'agneau provenant de la cinquième gé-  
nération , participera aux qualités du père ,  
à raison de . . . . .  $\frac{31}{32}$ .

Et il aura par conséquent , une toison dont  
la finesse égalera presque celle du père.

On est assuré d'obtenir pendant la série des  
générations suivantes , des individus aussi  
beaux , et même plus beaux que le père à laine  
superfine , si l'on choisit , dans chaque généra-  
tion , les individus qui possèdent au plus haut  
degré , les qualités recherchées.

Voici des règles basées sur les principes qui  
viennent d'être exposés , et desquelles on ne  
peut s'écarter sans manquer le genre d'amé-  
lioration qu'on se propose.

1.° Celui qui veut avoir un troupeau à laine  
très-fine , doit chercher des béliers aussi fins  
qu'il soit possible , sur-tout au commencement  
de son entreprise ; c'est-à-dire , pour la pre-  
mière génération : car il est évident que si le  
bélier , à la seconde génération , est plus fin  
que celui qui a été employé à la première , on  
a perdu du temps pour l'amélioration projetée.

2.° Plus la brebis avec laquelle on commence  
l'amélioration est fine , et plus promptement on  
arrive au degré du superfin.

3.° Il faut avoir attention que les béliers em-

ployés dans les générations suivantes , soient aussi fins que le premier ; sans quoi il y auroit un retard dans l'amélioration.

4.° Si l'éleveur veut s'arrêter à un certain degré de finesse , sans aller au plus haut point , il le peut facilement. Il suffit de prendre un bélier et une brebis de la première ou de la seconde génération : il aura une demi ou trois quarts de finesse ; et son troupeau conservera ce degré de fin sans amélioration.

5.° Si l'éleveur n'est pas attentif au choix des béliers , et qu'il mette , par exemple , un bélier métis de la première génération avec une brebis non améliorée , il en résulte un métis qui n'a que le quart de la finesse espagnole.

6.° Si on donne à une brebis non améliorée , un métis qui n'est qu'un quart Espagnol , le métis qui en proviendra n'aura qu'un huitième d'Espagnol : en continuant ainsi on sépareroit complètement les deux races.

M. Fink élève un troupeau de sept à huit cents moutons , qu'il nourrit à l'étable une grande partie de l'année , par la raison qu'il n'a pas de pâturages d'hiver ; on leur donne alors du foin , du regain , des pailles battues de froment , de seigle , d'orge , d'avoine et de pois : on alterne ces nourritures le plus qu'il est possible , par la raison que les moutons aiment à changer d'alimens , et qu'ils mangent de meilleur appétit

lorsque ce changement a lieu : on ne leur donne jamais des grains ou de la paille non battue , à moins qu'on n'y soit contraint par un hiver trop long , ou par le manque de fourrage ; et alors cette nourriture succulente est toujours réservée pour les béliers à l'époque de la monte.

On donne rarement de la paille d'avoine aux moutons ; on trouve que celle du pays est trop grosse , et qu'elle n'a pas assez de suc. La paille de pois est préférée à toutes les autres , lorsque la tige et les feuilles conservent un peu de verdure : elle est peu estimée lorsque la tige est devenue noire , et que les feuilles se détachent par le battage ; ces pois s'élèvent dans les champs jusqu'à la hauteur de quatre , cinq et six aunes.

On conduit durant l'hiver les troupeaux sur les champs de froment ou de seigle , aussi longtemps qu'il gèle , et que la terre n'est pas couverte de neige : on se contente alors de leur donner une seule fois par jour de la paille , pour les amuser dans l'étable , ou pour leur servir de litière. Cette coutume , que j'ai vu pratiquer généralement en Allemagne , est un excellent moyen d'économiser les provisions d'hiver. Ce genre de pâturage est d'ailleurs très-sain pour les bêtes à laine.

Les moutons rentrent dans les bergeries à la fin de novembre , pour n'en sortir que vers la

fin de mars , lorsque les herbes commencent à pousser.

Les béliers qu'on tient ordinairement avec les jeunes agneaux, sont séparés du reste du troupeau : on leur donne une fois par jour de la paille de plantes céréales, et deux fois du foin, ou bien une ration de paille, une de foin, et une troisième de paille de pois.

On fait boire en outre aux vieux béliers de l'eau dans laquelle on a délayé des gâteaux de graines oléagineuses. Les agneaux d'un an reçoivent deux fois par jour du foin ou du regain, et une fois de la paille de pois ou de céréales; ou bien une seule fois du foin, et deux fois des pailles. On met dans leur boisson des gâteaux de plantes oléagineuses, à raison de sept livres pour cent individus.

On donne aux brebis mères une plus grande quantité d'alimens qu'aux autres animaux du troupeau : elles ont journellement une ration de paille de pois, et deux rations de pailles de céréales; ou deux rations de paille de pois, lorsque les provisions de ces fourrages sont suffisantes. Lorsque ces alimens ne sont pas assez nourrissans, ou en assez grande abondance, on délaie des gâteaux dans la boisson, à raison de cinq, six, ou sept livres pour cent bêtes.

Les moutons et les brebis stériles sont ordi-

nairement tenus à part : on les alimente trois fois par jour ; deux fois avec de la paille de pois, et une fois avec de la paille de froment ; ou deux fois avec cette dernière paille, et une avec de la paille de pois, toujours en raison des provisions : on ne leur donne jamais de foin ; on se contente de leur délayer des gâteaux, ainsi qu'il a été dit plus haut, à raison de quatre à cinq livres pour cent animaux, et seulement dans le cas où on ne pourroit pas les conduire, pendant la gelée, sur les champs ensemencés en froment ou en seigle.

Les brebis mères reçoivent journellement, trois ou quatre semaines avant de mettre bas, une ration de foin, et deux de différentes pailles ; on leur donne aussi une boisson préparée avec des gâteaux de plantes oléagineuses, à raison de cinq ou six livres pour cent bêtes : elles ont à l'époque du part, et lorsqu'elles nourrissent, deux portions de foin, et une de paille : on continue la même boisson à laquelle on ajoute cinq, six à sept livres de farine ; ce mélange produit une bonne nourriture, et il donne une grande quantité de lait aux brebis. On se sert de farine de haricots, de pois, de seigle ou d'orge.

Les brebis commencent à mettre bas vers le milieu de mars ; et elles ont fini vers la mi-avril : on les conduit alors sur les pâturages ; on les

ramène dans les bergeries à midi , et le soir afin qu'elles puissent donner à téter à leurs agneaux. Ceux-ci trouvent du regain dans les bergeries ; ou bien ils vont sur les pacages lorsque le temps le permet.

Au retour de la belle saison, M. Fink envoie les agneaux sur les jachères jusqu'au temps des labours ; il les fait aller à cette époque sur des pacages , ou sur des champs de trèfle blanc ou de trèfle rouge , semés l'année précédente avec l'avoine ou l'orge ; on a soin de ne point laisser manger aux agneaux une trop grande quantité de trèfle , avant qu'ils aient contracté l'habitude de cette nourriture , et sur-tout , lorsque le trèfle est humecté par la rosée ou par la pluie : cette nourriture ne les incommode en aucune manière lorsqu'ils y sont habitués , et qu'ils la prennent dans un temps sec. Les champs de trèfles destinés aux agneaux , sont semés clairs : ce qui accélère après les pluies le dessèchement de la plante , facilite la croissance de différentes herbes , et procure aux agneaux une variété d'alimens qui leur est très-convenable.

Les agneaux , ainsi qu'il a été dit , ne tétent que vers midi , et pendant la nuit ; on les tient à part le reste du temps : car on a remarqué qu'ils ne réussissent pas aussi bien , lorsqu'on les laisse habituellement avec leurs mères ; alors ils se fatiguent en courant ; ils cherchent

sans cesse à téter ; ils refusent de manger l'herbe ; et ils prennent moins de nourriture que si on les faisoit paître tranquillement sur des pâturages séparés. On a coutume de mettre dans le troupeau des agneaux , quelques brebis qui servent à les guider , ou des béliers , afin que ceux - ci soient pourvus d'une meilleure nourriture.

M. Fink ne tond ses agneaux qu'à la seconde année ; il trouve qu'on obtient la même quantité de laine , et que les jeunes animaux supportent mieux les pluies froides de l'automne. Quelques agriculteurs rejettent cette méthode , parce qu'ils prétendent que la laine de deux ans est inégale , qu'elle se casse facilement. Je pense que cet usage ne doit être adopté que dans les pays trop froids et trop humides , et dans le cas où les agneaux auxquels on laisseroit la laine pendant deux ans , seroient préservés du tournis ; ainsi que quelques observations semblent le prouver.

Lorsque M. Fink laisse ses montons dans le parc , jusqu'à la fin de l'automne , comme l'herbe est moins abondante et moins nourrissante à cette époque , il leur donne un supplément de fourrage , afin de les entretenir habituellement dans un bon état. Il a observé que le froid , la pluie et la neige procurent un plus grand appétit aux animaux , et qu'il leur faut donner alors une

plus grande quantité d'alimens , puisqu'ils consomment plus de nourriture que si on les tenoit dans les étables. Il fait rarement parquer ses moutons à la fin de l'automne ; il trouve que la peine et les frais occasionnés par le transport des fumiers , sont bien compensés par le bon état d'un troupeau maintenu dans la bergerie.

Il pense que le sel n'est pas d'un grand avantage pour les moutons , et qu'il ne doit leur être donné que comme médicament. Lorsqu'il s'aperçoit que les moutons recherchent avec avidité , dans les temps de sécheresse , le salpêtre qui se forme sur les murs , alors il leur fait distribuer le soir , lorsqu'ils rentrent à l'étable , un peu de sel ; et il leur interdit le jour suivant toute boisson , et même les pâturages humides. Si on laissoit boire les moutons après qu'ils ont mangé du sel , ils boiroient trop abondamment , ce qui nuiroit à leur santé.

Le régime que M. Fink fait suivre à ses troupeaux améliorés , est le même que celui auquel il soumettoit les races indigènes avant cette amélioration. Le seul changement qu'il a apporté , consiste à donner aux animaux , dans leur boisson , des gâteaux de graines oléagineuses. Ce fait prouve que tout agriculteur qui donne aux bêtes à laine de race commune , les soins que tout animal exige pour être maintenu dans un état de prospérité , n'aura qu'une

très-petite addition de dépense à faire pour élever une race qui donne de grands bénéfices.

Le régime qu'on fait suivre aux moutons dans les bergeries de la Prusse, offre quelques particularités dignes d'être connues. Les bons agriculteurs font sortir chaque jour les bêtes à laine, quelque temps qu'il fasse. J'ai vu ces animaux sur des champs couverts de neige, gratter avec leurs pieds pour chercher leur nourriture.

On croit que la bruyère est bonne pour leur santé, et qu'elle ne nuit pas à la finesse de leur laine, lorsqu'ils en mangent avec modération.

On donne aux moutons, dans plusieurs cantons de la Prusse, les roseaux qui croissent dans les étangs, principalement le roseau nommé par Linnée, *arundo angustifolia*. Les feuilles de ces roseaux séchées sont regardées comme un fourrage très-sain, et d'une grande ressource pour l'hiver.

On a reconnu que les Mérinos mal nourris en hiver, perdoient leur laine qui se détachoit en lambeaux, ainsi qu'il arrive dans les mêmes circonstances aux moutons du pays.

Les chiens dont on se sert en Prusse, pour la conduite des troupeaux, sont d'une race différente de ceux connus en France sous le nom de *chiens de bergers*. Ils ont la taille petite et

ramassée, les oreilles droites ; ils ressemblent assez à nos chiens-loups ; on en trouve à poil ras, et d'autres à poils longs et touffus : ils sont très-dociles, et ne mordent jamais les moutons. Ils se portent à la voix du berger, vers la partie du troupeau qui leur est désignée ; et si les moutons refusent d'avancer, les chiens les poussent avec le museau ; ce qui suffit pour leur faire prendre la direction qu'on veut leur donner. Il seroit à désirer que nos bergers voulussent accoutumer leurs chiens à ne jamais mordre les moutons ; ces animaux naturellement craintifs s'effraient lorsque le chien les approchent ; ils se pressent, ils courent, et souvent ils se blessent. La crainte dans laquelle ils sont perpétuellement, trouble leur repos, et les empêche de paître tranquillement, ce qui est préjudiciable à leur santé. Il est d'ailleurs peu de troupeaux où l'on ne voie de temps à autre des moutons blessés par la dent du chien.

Plusieurs agriculteurs m'ont assuré qu'ils avoient garanti leurs troupeaux du tournoiement, en collant sur la tête des agneaux avant l'époque où on les conduit aux champs, une toile enduite de poix : ils prétendent que cette espèce de calote met un obstacle à l'intromission du ver que les mouches déposent dans les sinus frontaux, lorsque les animaux sont dans leur première

mière jeunesse. Il seroit bon de constater d'une manière positive un fait aussi important.

Je ne dois pas passer sous silence une autre opération pratiquée par les cultivateurs Allemands, et dont les heureux effets ont été bien constatés. Je veux parler de l'inoculation de la maladie désignée sous le nom de *claveau*, ou *pourriture* : cette inoculation produit sur les moutons le même effet que l'inoculation de la petite vérole chez les hommes. Les animaux inoculés contractent la maladie ; mais les symptômes en sont légers ; et la guérison est prompte et assurée. Les expériences qui ont été faites prouvent que les troupeaux inoculés sont à l'abri de toute contagion. On a accouplé des béliers atteints de la pourriture avec des brebis inoculées : les brebis, ainsi que les agneaux qui ont été le résultat de ces accouplemens, n'ont offert aucun symptôme de pourriture.

On inocule le mouton en faisant une incision à la face intérieure de la cuisse, dans la partie qui est dénuée de laine, à quatre doigts de l'anus. L'incision doit pénétrer la peau, mais il faut prendre garde qu'elle n'attaque les muscles ou qu'elle n'occasionne une effusion de sang. On presse avec les doigts un bouton d'un animal infecté de la maladie, et, après avoir enlevé, par le moyen d'une lancette, le virus qui en sort, on le porte dans la plaie de l'individu qu'on veut inoculer.

On fait quelques expériences en France, pour reconnoître si l'inoculation de la vaccine pourroit préserver les moutons de la pourriture. Les résultats obtenus jusqu'à ce moment, paroissent satisfaisans. Il est probable que ce nouveau préservatif pourra être substitué avec avantage à celui que je viens d'indiquer.

### S I L É S I E.

AVANT d'exposer le système d'éducation adopté par le comte de Magnis, il est à propos de parler des races indigènes de la Silésie, et de donner une idée de la manière dont ces races sont communément soignées dans le pays. La comparaison des deux méthodes sera instructive, et démontrera combien les lumières et l'intelligence peuvent influencer sur les progrès de l'économie rurale. Les améliorations étonnantes faites par M. le comte de Magnis, serviront de réponses aux sophismes sans cesse reproduits par la mauvaise foi, et toujours adoptés par l'ignorance (1). Elles prouveront que l'agriculture ne sauroit prospérer dans un Etat, s'il elle n'est étudiée et pratiquée par les propriétaires; et elles feront sentir combien il importe de répandre l'instruction parmi les habitans des campagnes.

Les moutons indigènes de la Silésie ont en

---

(1) Des déclamations de ce genre ont été renouvelées dernièrement dans le *Journal du Commerce* du mois de

général le corps petit , le cou allongé , les jambes longues et sans laine ; le dessous du ventre et une partie de la tête sont également dépourvus de laine.

On trouve dans ce pays deux variétés , dont l'une est très-inférieure à l'autre sous le rapport de la beauté des laines. La race à laine fine porte des toisons préférables à toutes celles que produit l'Allemagne. C'est sur-tout dans les cantons de Namslau et d'Oels que se trouve cette race précieuse.

Les bêtes à laine sont tondues deux fois par an dans la Silésie , quoique cette méthode soit généralement regardée comme vicieuse , puisqu'elle entraîne des accidens fâcheux pour les troupeaux , et que la laine est alors moins propre aux différentes opérations des manufactures.

Dans les lieux où l'éducation des moutons est la mieux soignée , le foin est réservé aux brebis mères , aux agneaux d'un an et au-dessous de cet âge. Les autres fourrages consistent en paille de seigle , de froment , d'avoine ou de pois. On donne aux animaux du sel gemme

---

de pluviôse an X , à l'occasion d'un ouvrage publié en vertu d'une délibération de la Société d'Agriculture du département de la Seine , qui a pour titre : *Essai sur la nécessité et les moyens de faire entrer , dans l'instruction publique , l'enseignement de l'agriculture ,* an X.

qu'on suspend dans les bergeries avec des cordes, afin de prévenir les contusions que se font les moutons en se portant avec trop d'avidité contre les auges où l'on met le sel.

On n'est dans l'usage nulle part en Silésie de parquer les moutons, de sorte qu'on les tient renfermés pendant les nuits d'été, et qu'ils restent une grande partie de l'hiver sans sortir de leurs bergeries. Ce régime leur est d'autant plus contraire, que les bergeries sont mal aérées, et qu'elles sont infectées par les miasmes d'un fumier qui séjourne pendant six mois de l'année.

Les bergeries du comte de Magnis sont dirigées sur des principes mieux raisonnés, et plus conformes à la nature des bêtes à laine. Les bâtimens qui servent à les abriter, sont construits en planches avec des ouvertures de deux pieds en tous sens, et à la distance de deux pieds les unes des autres. Ces espèces de fenêtres restent ouvertes pendant tout le cours de l'année, même durant les hivers les plus rigoureux. On se contente seulement d'abriter avec plus de soin, les brebis à l'époque où elles agnèlent.

Chaque classe, c'est-à-dire les brebis mères, les animaux destinés à la vente, les agneaux de l'année, ceux qui ont un an, les béliers, sont tenus dans des bâtimens et des cours séparés.

Ces troupeaux, contre l'usage de la Silésie, ne sont tondus qu'une seule fois par an, et le

lait des mères est entièrement abandonné à la nourriture des agneaux ; car on a observé que lorsqu'on trait les brebis , les agneaux ont moins de vigueur , et les toisons perdent en qualité et en quantité. L'hiver qui commence en Silésie au mois d'octobre , et qui se prolonge jusqu'à la fin du mois d'avril , nécessite des provisions de fourrages plus considérables que celles dont on a besoin ailleurs. Cependant les montagnes sur lesquelles sont situées les terres du comte de Magnis , offrent un sol aride et dénué de prairies naturelles ; il a fallu donc employer toutes les ressources de l'art pour créer des prairies artificielles , sur un terrain qui produisoit à peine quelques plantes indigènes.

M. le comte de Magnis est parvenu avec une culture raisonnée, à récolter annuellement deux mille cinq cent quintaux de trèfle , et une quantité proportionnée de luzerne , de pommes de terre, etc., pour la nourriture d'hiver de ses moutons , sans compter les fourrages nécessaires à un nombreux troupeau de vaches , qu'il nourrit toute l'année à l'étable , contre l'usage du pays.

L'agriculteur Silésien a fait sur ses terres ce qui devrait être imité par ceux qui veulent perfectionner leur culture , et ce qui peut être exécuté sans beaucoup de peine sur un sol de quelque nature que ce soit ; il a presque entièrement banni les jachères. C'est par ce moyen qu'il s'est procuré une nourriture abondante pour

ses nombreux troupeaux , et qu'il a considérablement augmenté la masse de ses revenus.

Les terres qui étoient autrefois laissées en jachères , sont aujourd'hui mises en produit dans presque toute leur totalité.

La moitié de ces terres est ensemencée en luzerne ou en trèfle , qui donnent un fourrage suffisant , non-seulement pour la nourriture des vaches pendant l'été , mais encore pour celle des bêtes à laine durant l'hiver. Un tiers est planté en pommes de terre pour la nourriture d'hiver des moutons.

Les terrains non susceptibles de produire du grain , soit à cause de leur éloignement , ou à raison de la mauvaise qualité du sol , suppléent aux jachères , et servent de pâture aux moutons , après avoir été ensemencés en trèfle (*trifolium repens*), en sainfoin , luzerne , fromental (*avena elatior*), houlque (*holcus lanatus*), pimprenelle (*poterium sanguisorba*), boucage (*pimpinella saxifraga*.) Ces différentes plantes sont mélangées sur le même terrain ; et elles servent à la pâture des moutons pendant six ou sept années consécutives. Une portion nouvelle de ces terrains est défrichée chaque année , et plantée de suite en pommes de terre.

Voici la succession des récoltes qui a lieu aujourd'hui sur les terres qu'on avoit coutume de laisser en jachères , avant la méthode introduite par M. le comte de Magnis ,

- 1.<sup>re</sup> année. . . . . avoine.
- 2.<sup>ème</sup> année. . . . . pommes de terre.
- 3.<sup>me</sup> année. . . . . avoine ou orge,  
parmi lesquelles on a semé de la graine de  
fourrages artificiels nommés plus haut.
- 4.<sup>ème</sup> année. . . . . prairies artificielles  
dont on fait deux coupes.
- 5.<sup>ème</sup> année. . . . . prairies artificielles  
livrées à la pâture des moutons, une ou plusieurs  
années, selon l'état de ces prairies.

Ce genre de culture fournit une abondante provision de paille, de pommes de terre et d'autres fourrages dont on forme des magasins pour l'hiver.

La répartition de ces alimens est faite de manière que chaque animal est amplement nourri, quelle que soit la rigueur et la durée de l'hiver. Le comte de Magnis calcule immédiatement après la récolte, les quantités de fourrage qu'il a obtenues; et il fixe d'après ces calculs, la portion que doit avoir chaque classe d'animal, et celle qui peut être mise en réserve.

Afin que la distribution se fasse régulièrement, et qu'elle soit facile et exacte, il affiche dans chaque bergerie des tableaux sur lesquels sont inscrites la classe des animaux, l'heure à laquelle on doit leur donner à manger, la nature et la quantité d'alimens qu'ils doivent recevoir, etc.

Je vais donner ici deux tableaux formés d'après ceux du comte de Magnis.

# TABEAU pour 125 agneaux.

On donnera à 125 agneaux mâles,

|                                                                      |                                                                                                  |                  |
|----------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------|
| 1. <sup>o</sup> à 6 heures du matin. . . . .                         | } 2 scheffels de trèfle. . . . .<br>2 scheffels de paille hachée. . . . .                        | } pesant 80 liv. |
| 2. <sup>o</sup> à 10 heures. . . . .                                 |                                                                                                  |                  |
| 3. <sup>o</sup> à une heure de l'après-midi, foin non haché. . . . . | Même portion. . . . .                                                                            | 80               |
| 4. <sup>o</sup> à 4 heures. . . . .                                  | } 3 scheffels de paille hachée. . . . .<br>$\frac{3}{4}$ de scheffel de pommes de terre. . . . . | } 48<br>120      |
| 5. <sup>o</sup> à 6 heures. . . . .                                  |                                                                                                  |                  |

Ce qui fait journellement par tête 3 liv.  $\frac{4}{6}$

# TABEAU pour 100 brebis.

On donnera à 100 brebis,

|                                                    |                                                                                             |                  |
|----------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------|------------------|
| 1. <sup>o</sup> à 6 heures du matin. . . . .       | } 1 scheffel, 9 metzens de trèfle. . . . .<br>2 scheffels, 12 metzens de paille hachée.     | } pesant 69 liv. |
| 2. <sup>o</sup> à 10 heures. . . . .               |                                                                                             |                  |
| 3. <sup>o</sup> à 1 heure de l'après-midi. . . . . | Mêmes portions. . . . .                                                                     | 69               |
|                                                    | Trèfle. . . . .                                                                             | 100              |
| 4. <sup>o</sup> à 4 heures. . . . .                | } 2 scheffels, 12 metzens, paille hachée. . . . .<br>10 metzens de pommes de terre. . . . . | } 144            |
| 5. <sup>o</sup> à 6 heures. . . . .                |                                                                                             |                  |
|                                                    | Balle de blé. . . . .                                                                       | 75               |

Ce qui fait journellement par tête, 4 liv.  $\frac{1}{2}$

La portion des agneaux femelles est fixée à 3 liv.  $\frac{3}{4}$  par tête; celle des béliers et des moutons châtrés, à 5 liv.  $\frac{1}{2}$ . Le comte de Magnis donne une nourriture abondante à ses troupeaux, ainsi qu'on peut le voir par la quantité assignée à chaque animal; et il cherche chaque année à augmenter ces portions, en multipliant sur sa terre le nombre des prairies artificielles. Il pense avec raison que la quantité de laine dépend entièrement de la quantité de nourriture.

Il ne donne jamais de grains aux moutons; il a reconnu que cet aliment, quoique nourrissant et salutaire, est beaucoup trop dispendieux, et qu'il peut être avantageusement remplacé par les plantes que nous avons indiquées plus haut, sur-tout par les pommes de terre. Il a calculé en effet que les pommes de terre produisoient les mêmes effets que l'avoine, et qu'elles économisoient trois quarts de dépense en remplaçant cette espèce de grain.

Il laisse manger aux moutons autant de sel qu'ils veulent; ce qui va annuellement, pour cent moutons, à deux quintaux et demi environ.

C'est par le moyen d'une méthode aussi excellente, que le comte de Magnis entretient habituellement ses troupeaux dans un grand état de prospérité, et qu'ils reparoissent sur les

pâturages , après un long hiver , aussi sains et aussi bien nourris qu'à l'époque où ils quittent les champs pour être enfermés dans les bergeries.

Il a fait venir à grands frais des races étrangères , et sur-tout les meilleurs béliers Mérinos qu'il a pu se procurer en Saxe et dans les Etats autrichiens ; il a soin de numéroter les individus de ses troupeaux , afin que les races ne se mélangent point contre son intention , et afin de constater avec exactitude , les résultats de ses expériences. Ce numérotage lui devient d'autant plus nécessaire , qu'il pense , avec la majeure partie des cultivateurs allemands , que les races dégénèrent lorsqu'on n'a pas soin d'éviter les alliances de parenté. On attache un numéro au cou des agneaux lorsqu'on les sépare de leurs mères ; ou bien on les marque en leur faisant une entaille aux oreilles. Ces numéros sont portés dans des registres sur lesquels on note la quantité de laine qu'a produite un individu , la race dont il provient , les expériences auxquelles on le soumet , et les autres observations qui le concernent.

Je n'ai pu connoître exactement le système qu'il suit dans ce numérotage ; mais comme il peut être avantageux aux cultivateurs français d'employer ce moyen , afin d'éviter les croisemens d'animaux moins parfaits , ou de ceux

qui n'ont pas atteint la quatrième génération, je donnerai à la fin de cet ouvrage, un système de numérotage, qui pourra satisfaire ceux qui voudroient en faire usage.

Le comte de Magnis suit la méthode silésienne pour le lavage des laines. Il fait traverser une rivière à ses animaux, après les avoir contraint de se jeter à l'eau, de dessus un pont peu élevé.

Les différentes races qu'il possède ne sont tondues qu'une seule fois; chaque toison est pesée aussi-tôt après la tonte; et son poids, ainsi que ses qualités, sont notés sur un registre à côté du N.º de l'individu qui l'a produite. C'est d'après les notes déposées dans les registres, que le comte de Magnis assortit les animaux à l'époque de l'accouplement. Il combine les différentes qualités, telles que la finesse des laines, leur longueur, leur quantité, la stature des individus, etc., et il forme par ces combinaisons, des races plus parfaites et plus productives.

C'est avec tous ces soins qu'il s'est formé, dans l'espace de quatorze ans, le plus beau troupeau et le plus nombreux existant sur un sol cultivé, et qu'il a porté ses propriétés à une valeur de 11, à 120,000 francs, au-delà du prix qu'elles avoient lorsqu'il a entrepris de les faire valoir lui-même (1).

---

(1) Des améliorations aussi considérables, n'auroient pu avoir lieu dans un pays où l'impôt territorial est

Cet exemple est sans doute digne d'admiration ; et mérite bien d'être suivi par les propriétaires français. Les personnes dont la fortune est bornée , ne pourront sans doute jamais parvenir à des améliorations aussi prodigieuses et aussi lucratives ; mais il n'est aucun propriétaire qui ne puisse , en cultivant son héritage , augmenter proportionnellement sa fortune , quelque petite qu'elle soit , si aux connoissances rurales , il réunit la volonté , l'intelligence et les soins indispensables pour le succès de toute entreprise.

J'ai été témoin en Angleterre , et plus récemment en Allemagne , de plusieurs cultures portées à un haut degré de perfection par des propriétaires instruits. En vain espéreroit-on ce perfectionnement de la part de ces hommes simples et ignorans , qui ne sont susceptibles de concevoir d'autre méthode que celle qui leur fut toujours tracée par la routine ? Que les

---

exorbitant , mal réparti , et ce qui est encore plus désastreux , lorsqu'il n'est pas fixe , qu'il varie chaque année arbitrairement , et qu'il est toujours augmenté à raison des avances de fonds , et à raison de l'industrie du cultivateur. Les terres ont été taxées en Silésie , en 1748 ; et la taxe n'a pas changé depuis cette époque. Aussi la Silésie est un des pays le plus peuplé , le mieux cultivé , et le plus industriel de l'Allemagne , quoique son état physique et sa position soient des moins favorables.

propriétaires aisés abandonnent ces villes et ces palais où règne l'ambition, et où le vice reçoit des hommages; qu'ils daignent enfin s'instruire dans le plus utile des arts; et bientôt la France verra la fortune publique s'accroître par l'aisance et le bonheur des particuliers.

---

## CHAPITRE V.

## ÉTATS AUTRICHIENS.

UNE observation qui a été faite et mille fois citée par tous les voyageurs, c'est que l'agriculture et l'industrie d'un pays, sont plus ou moins florissantes, et que le peuple est plus ou moins heureux, à raison du degré de liberté dont il jouit, ou à raison des préjugés par lesquels il dégrade la religion qu'il professe. Cette remarque, qu'on est à portée de faire en comparant l'état de l'Italie et de l'Espagne avec l'état de certains pays de l'Europe, celui de la Suisse avec elle-même, et sur-tout celui du nord de l'Allemagne avec le midi, cette remarque se fait sentir encore plus dans ce dernier pays que par-tout ailleurs.

Dans les parties de l'Allemagne, où le peuple a des notions plus saines, on voit régner l'aisance et la prospérité, tandis que dans les Etats où dominant les pratiques superstitieuses, le peuple ignorant, et plus ou moins asservi est incapable de concourir aux progrès de la culture et des autres branches d'industrie.

Cette vérité est frappante, sur-tout dans les

Etats autrichiens. Par-tout l'agriculture y languit (1); et les efforts qu'on a faits, à différentes époques pour la vivifier, ont été et durent être infructueux; car l'agriculture ainsi que le commerce ne prospérèrent jamais que lorsqu'ils furent soutenus par la liberté, et dirigés par les lumières.

Le vaste territoire de ces Etats offre une grande variété de races indigènes, dont les toisons sont d'une qualité inférieure. Les moutons y paissent en général sur de mauvais pâturages; il sont mal soignés; on les loge dans des bergeries étroites, sans ouvertures, et d'où le fumier n'est enlevé que deux fois par an. Ce régime, et une mauvaise nourriture d'hiver, occasionnent de fréquentes maladies dans les troupeaux; il est en effet peu de pays où les épizooties soient aussi fréquentes et aussi dévastatrices que dans les Etats autrichiens. L'usage où l'on est de traire les brebis, et celui de louer aux paysans les troupeaux en leur concé-

---

(1) On doit en excepter la Haute - Autriche, où les terres sont généralement bien cultivées. Il peut se trouver dans tout pays, des causes particulières qui concourent à la prospérité de l'agriculture et de l'industrie, malgré les vices du Gouvernement. Ainsi les environs de Naples et ceux de Valence en Espagne, sont bien cultivés, et donnent d'abondantes récoltes.

dant quelques animaux , s'opposent aussi au perfectionnement des races.

Le lait des troupeaux sert à faire du beurre et du fromage. On fait à Brinn en Moravie , et aux environs de Broumow , une espèce de fromage très renommé, et connu sous le nom de *brinsen* , dont il se fait une grande consommation à Vienne.

La Hongrie est la partie des Etats autrichiens , qui nourrit la plus grande quantité de bêtes à laine. On y voit des troupeaux composés depuis mille jusqu'à sept mille individus. La race indigène du pays est de la plus grande taille ; elle donne une laine grosse , longue et ondulée. Les béliers ainsi que les brebis ont des cornes qui s'élèvent verticalement et en spirale.

Les animaux de cette race , qui se trouvent aussi en Bohême et en Walachie , sont connus par les naturalistes , sous le nom de *ovis strepsiceros* ; Ils paroissent être originaires de l'île de Crète. Ils ont un tempérament robuste. Leur peau , couverte de laine , est employée à faire des pelisses à l'usage des habitans de la campagne. Les bergers enduisent ces peaux avec du lard ; et ils s'en servent en guise de manteau , pour dormir sur la terre au milieu des neiges , et pour se garantir des autres intempéries de l'air.

La Moldavie nourrit une race de moutons à

large queue , qui donnent une des laines les plus longues du continent , à en juger par les échantillons que j'ai reçus de ce pays. Les toisons de ces animaux sont composées de deux espèces de filamens ; les uns très-grossiers , longs de trois décimètres , ( onze pouces ) et les autres d'une grosseur moyenne , et longs d'un ou deux décimètres ( trois à sept pouces ).

Les laines les plus estimées des Etats Autrichiens sont celles de la Moravie et de la Bohême. Les moutons de la Moravie dont j'ai vu quelques individus , sont fort grands ; ils ont le dos très-bombé , la laine longue , et une tête éfilée.

L'amélioration des races à laine fine a été encouragée en Autriche plus fortement que les autres branches d'économie rurale : voici les réglemens donnés à ce sujet par le Gouvernement.

1.° On ne conduira point les belles races sur les terrains communaux humides , ou sur ceux qui n'ont pas de pente ;

2.° On choisira pour la propagation des races , les individus de troisième génération , provenus d'un bélier Espagnol et d'une brebis de Bohême ;

3.° On fera passer d'un troupeau à l'autre les béliers Espagnols , et ceux de Padoue , afin d'obtenir une race identique ;

4.° Les cercles des provinces , communi-

queront chaque année au Gouvernement un état des troupeaux et des progrès de leur amélioration; et ils enverront un échantillon de leurs laines.

Deux ans après ce premier règlement, on fit paroître l'ordonnance suivante, afin de prévenir les épizooties.

1.° On donnera aux troupeaux du fourrage de bonne qualité, et en quantité suffisante;

2.° On ne les conduira pas dans les terrains bas, et qui auront été inondés;

3.° On ouvrira les portes et les fenêtres des bergeries avant de faire sortir les moutons; on laissera les fenêtres ouvertes jour et nuit lorsque le temps sera beau;

4.° On fera sortir les troupeaux par le beau temps, après leur avoir donné à manger et à boire; et on les tiendra durant quelques heures sur un terrain spacieux et découvert, sur lequel il ne se trouve ni plantes nuisibles, ni eau croupissante;

5.° On donnera deux fois par jour dans les temps humides et froids du sel gemme aux moutons, sur-tout à ceux qui sont parvenus au dernier degré de croissance;

6.° On retirera le fumier des bergeries; et on les nétoiera chaque fois que les moutons en seront sortis.

7.° On aura soin d'enlever les ordures qui

pourroient s'attacher sur le corps des animaux.

8.<sup>o</sup> On n'enverra pas les troupeaux sur les pâturages, avant de leur avoir donné une quantité suffisante de nourriture à l'étable, ainsi que du sel, et de les avoir abreuvés.

9.<sup>o</sup> On ne conduira les troupeaux sur les pâturages, que lorsque la nouvelle herbe sera poussée.

10.<sup>o</sup> Pour ce qui regarde le dépouillement des bêtes mortes, et l'emploi des peaux qui en proviennent, on suivra les avis que le professeur Wolstein a insérés dans son ouvrage sur les épizooties (1).

---

(1) Cet ouvrage, dont il y a plus de douze éditions en Allemagne, a pour titre : *Das buch von den seuchen der hornviehs, der schaaf und scheveine*, in-8.<sup>o</sup>; c'est-à-dire : *Traité sur les épizooties des bêtes à cornes, des moutons et des porcs*. Un vol. in-8.<sup>o</sup> Il seroit à désirer qu'on traduisit, dans notre langue, cet ouvrage utile, qui a été distribué aux cultivateurs, dans plusieurs principautés de l'Allemagne, par ordre du Gouvernement. Je saisis cette occasion pour rendre hommage aux vertus et aux talens de M. Wolstein, que j'ai connu à Altona, où il s'est réfugié, après avoir été banni des Etats Autrichiens. M. Wolstein n'est pas le seul homme qui, depuis la révolution française, ait été persécuté à cause de ses opinions philosophiques.

## CHAPITRE VI.

## F R A N C E.

J'AUROIS désiré pouvoir exposer ici en détail la méthode suivie à Rambouillet dans l'éducation des bêtes à laine fine ; mais les renseignemens que j'ai demandés sur ce point m'ont été refusés par le régisseur de Rambouillet, qui, sans doute, ne m'a fait ce refus que d'après des ordres supérieurs. Je n'ai d'ailleurs qu'à me flatter de la manière honnête dont il m'a accueilli : j'ai été d'autant plus étonné de trouver cette réserve dans un établissement national, destiné à l'instruction publique, que j'ai constamment reçu hors de ma patrie dans les établissemens publics et particuliers tous les renseignemens dont j'ai eu besoin.

Il me sera cependant facile de présenter au lecteur les notions qu'il espère trouver ici, en donnant un extrait de *l'instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté*, rédigée par Gilbert ; cet habile agriculteur étoit spécialement chargé de surveiller

le troupeau de Rambouillet; et c'est d'après sa méthode que l'éducation de ce troupeau a été dirigée, et l'est encore dans ce moment.

Je vais commencer par exposer quelques faits et quelques observations que j'ai appris, ou que j'ai été à même de faire pendant mon séjour à Rambouillet.

Les moutons du troupeau de Rambouillet reçoivent une nourriture abondante dans les différentes saisons de l'année. Aussi la race a beaucoup gagné sous les rapports de la grandeur et de la grosseur, ainsi qu'il est facile de le voir par la comparaison des animaux que Gilbert a achetés en Espagne. Il n'est pas rare de trouver à Rambouillet des béliers qui ont sept décimètres, et même sept décimètres, trois centimètres, (vingt-cinq à vingt-six pouces) de haut. Le poids moyen des toisons de Rambouillet est d'un kilogramme environ (deux livres) plus considérable par bête comparativement à celui des moutons venus d'Espagne, et nourris pendant un an sur la même ferme.

On conduit le troupeau sur des prairies naturelles, ou sur des trèfles et des luzernes fauchées; on l'affourage pendant l'hiver avec du foin, du regain, de la luzerne, du trèfle, de la vesce, de la paille de blé, de la balle, et de l'avoine; on donne aux animaux de la nourriture autant qu'ils peuvent en consommer; la paille qu'on

met dans les rateliers ne sert qu'à les amuser ; elle est répandue sur le sol, au sortir du ratelier, et sert de litière. Quelques animaux reçoivent une demi livre d'avoine par jour. La quantité de grain qui est répartie au troupeau est trop considérable ; et les individus qui passent de Rambouillet dans les bergeries particulières doivent souffrir, si on les fait passer d'une nourriture succulente, au régime auquel on soumet les moutons, même dans les meilleures bergeries. Les particuliers qui achètent des moutons à Rambouillet, doivent les amener graduellement de cette nourriture succulente à celles qu'ils se proposent de leur donner habituellement.

Il seroit à désirer qu'on remplaçât à Rambouillet l'usage des grains par la nourriture de racines, telles que les pommes de terre, les betteraves, etc. J'ai dit dans le cours de cet ouvrage pour quelles raisons on doit préférer les racines au grain.

On mène promener les moutons chaque jour en hiver, pendant une ou deux heures. On les fait parquer en été depuis la mi-juillet jusqu'à la fin d'octobre.

On forme trois troupeaux séparés, celui des agneaux, celui des brebis, et celui des béliers ; les jeunes agneaux restent avec leurs mères pendant le jour ; ils sont tenus à part pendant

la nuit; et on les sèvre à l'âge de cinq ou six mois.

Les bergeries de Rambouillet sont bien aérées; les rateliers qui sont mieux disposés que ceux dont on fait usage dans le pays, présenteroient de plus grands avantages s'ils étoient construits sur le plan des rateliers que j'ai vus en Allmagne, et dont j'ai parlé dans cet ouvrage.

### *Pâturages de Rambouillet.*

P A R M I quelques pièces de terre élevées, en pente, saines, et très-propres aux bêtes à laine, le parc de Rambouillet en offre beaucoup d'autres plates, froides, compactes; plusieurs sont fraîches, et quelques-unes humides. L'usage de ces pâturages est tellement réglé d'après la saison, la température, l'heure du jour, la nourriture que les bêtes trouvent à l'étable, et plusieurs autres circonstances, qu'on prévient tous les dangers qu'entraîneroit nécessairement une administration moins prévoyante et moins éclairée. Il est tel pâturage que le troupeau ne parcourt jamais en sortant de la bergerie, tel autre où il ne fait que passer légèrement: dans l'un, il n'est conduit que pendant les jours humides; dans l'autre, que dans les grandes sécheresses; tel terrain peut être pâture le matin, tel autre ne peut l'être qu'après midi. Pour

peu que les propriétaires veuillent se donner la peine de réfléchir sur les effets de l'humidité sur le mouton , et d'éclairer leurs bergers , ils seront assurés du succès , même sur des terrains qui ne réunissent pas les circonstances les plus favorables.

*De la nourriture.*

LA race d'Espagne s'accommode de toutes les plantes qui conviennent aux races communes. Je crois même avoir remarqué , et les bergers de Rambouillet m'ont confirmé cette observation , que les bêtes de race mangeoient plusieurs espèces de plantes que dédaignent les bêtes à laine du pays. Il ne peut entrer dans le plan de cette instruction , d'indiquer toutes les substances qui peuvent servir à la nourriture des moutons ; il suffit de dire que la luzerne , le trèfle , le sainfoin , les bons foins de prés hauts , mais avant tous les regains de luzerne et de trèfle bien récoltés , conviennent à merveille aux bêtes à laine de race.

Pendant la monte , on doit offrir un peu d'avoine aux béliers ; elle leur donne de la vigueur ; et il est certain qu'ils influent bien plus puissamment sur les productions , qui , tant pour la taille et la constitution que pour la qualité de laine , tiennent davantage du père

ou de la mère, selon que l'un ou l'autre est supérieur en vigueur. C'est sur-tout dans les alliances des béliers Espagnols, avec les brebis communes, que cette attention est d'une grande importance.

Un mois avant le part, il convient de donner aux brebis un peu de son, ou d'avoine, ou de pois de brebis, ou de féveroles, ou de toute autre espèce de grain; et on les tiendra à ce régime pendant un mois après, ou même plus tard, dans le cas où, à cette époque, les mères ne trouveroient pas dans les champs, une nourriture abondante, et si l'on y pouvoit suppléer par une suffisante quantité de bons fourrages à la bergerie. On offrira également un peu de son aux agneaux, lorsqu'ils seront en état d'en manger; on ne doit point être effrayé de cette légère dépense; on en est amplement dédommagé par la beauté et le prix des élèves. Au reste, ces supplémens en son, en avoine ou autres grains, doivent être relatifs à la qualité des pâturages: s'ils sont abondans et substantiels, les supplémens sont peu nécessaires; dans le cas contraire, ils sont indispensables.

L'usage du sel, trop peu connu en France, produit sur les bêtes à laine en général, et sur celles à laine fine en particulier, de très-bons effets; on ne peut trop inviter les cultivateurs

à l'adopter. On en donne une demi-once par jour à chaque individu , dans un peu d'avoine ou de son. On peut aussi le donner seul ; les moutons en sont extrêmement avides.

*De la boisson.*

DANS un grand nombre de départemens , on n'abreuve jamais les bêtes à laine ; il est difficile d'imaginer une pratique plus désastreuse. Les troupeaux à laine fine doivent être abreuvés tous les jours ; et s'ils sont bien conduits , qu'ils ne soient tourmentés , ni par les bergers ni par les chiens , on ne doit pas craindre qu'ils s'abreuvent avec excès.

Les eaux claires , légères , courantes , sont celles qu'on doit préférer ; mais dans chaque canton , on se sert de celles qu'on a. Il faut seulement observer que s'il n'y en avoit que de corrompues , ou chargées de jus de fumier , il faudroit préférer de donner aux troupeaux de l'eau de puits dans des auges ou dans des baquets. Il doit y en avoir dans les bergeries pendant tout le temps que ces animaux y sont retenus par l'effet de l'intempérie de l'atmosphère.

*Des abris.*

LES longues pluies étant infiniment plus contraires aux moutons que le froid , on a cru

qu'il suffisoit de les en préserver ; et en conséquence , on a conseillé des hangards , des appentis. Ces abris peuvent certainement suffire ; mais je n'hésite point à leur préférer des bergeries assez spacieuses pour que les moutons n'y soient jamais serrés , assez élevées pour que l'air n'en puisse être altéré , assez bien percées pour qu'elles puissent être traversées dant tous les sens par des courans d'air. Si des bergeries ainsi construites , sont placées sur un terrain bien sec , si elles sont attenant une cour close , un peu vaste , dans laquelle les moutons aient la faculté de sortir toutes les fois que leur instinct les y porte , si elles sont soigneusement nétoyées , si l'on en renouvelle souvent la litière , on ne peut douter qu'elles n'offrent l'abri le plus sûr , le plus commode , le plus sain qu'on puisse se procurer , et dans tous les lieux , et pour toutes les saisons.

#### *Du parcage.*

ON n'est guères plus d'accord sur les avantages du parcage que sur ceux des bergeries , par la raison qu'on veut toujours généraliser des méthodes qui doivent varier à raison des circonstances locales. On peut parquer sans inconvénient , et même avec beaucoup de bénéfice , toutes les terres parfaitement saines ,

pourvu qu'on ne commence à parquer qu'après le temps des froids et des pluies , qu'on laisse les moutons à la bergerie pendant les premières nuits qui suivent la tonte , et qu'on les y fasse rentrer toutes les fois qu'on est menacé de quelque orage , ou seulement d'une pluie un peu forte.

Au moyen de ces précautions , on préviendra les rhumes auxquels sont si sujets les moutons pendant le temps du parc , le flux opiniâtre qui a lieu par les narines , connu sous le nom de morve , et plusieurs autres accidens qui sont l'effet de l'arrêt de la transpiration auquel le parcage expose si souvent les animaux.

*Conduite du troupeau au pâturage.*

QUE le troupeau ait passé la nuit dans une bergerie ou dans l'enceinte d'un parc , il est de la plus grande importance de ne le jamais faire sortir avant que la rosée ne soit entièrement dissipée. Peu de bergers ont cette attention ; dans la crainte que leur troupeau ne souffre de la faim , ils le font sortir de bonne heure , et le perdent. J'ai souvent observé que les moutons , laissés libres dans le pâturage , ne pâturent jamais l'herbe mouillée ; mais il n'en est pas de même de ceux qu'on a enfermés pendant la nuit : pressés par la faim , ils dévo-

rent avec avidité les plantes chargées de rosée ; cette nourriture , en relâchant les fibres , accélère l'embonpoint du mouton ; mais cet engrais factice est bientôt suivi de la pourriture. C'est donc sur-tout relativement aux troupeaux d'élèves qu'est indispensable la conduite qui vient d'être prescrite. Il est aisé d'imaginer que l'humidité dont les plantes seroient chargées , quelle qu'en puisse être la cause , doit produire plus ou moins le même effet que la rosée.

Lorsqu'on est forcé de faire sortir le troupeau par les temps humides , on doit toujours le conduire sur les terrains les plus élevés , dans les genêts , les bruyères , sur les côteaux les mieux exposés , et autant qu'il sera possible , ne le conduire au pâturage qu'après avoir apaisé la grande faim avec des fourrages donnés au ratelier.

Les terrains bas et humides , ceux qui sont couverts d'eau l'hiver , et qui se dessèchent l'été , doivent être interdits sévèrement aux moutons. Si l'on est forcé de s'en servir , on ne les doit laisser pâturer que vers le milieu du jour , lorsqu'ils sont parfaitement secs : encore doit-on avoir la précaution de n'y laisser , chaque fois , le troupeau que pendant un temps très-court.

Dans les grandes chaleurs il est nécessaire de retirer le troupeau du pâturage pendant les heures les plus chaudes de la journée , et de lui procurer un abri , soit celui des arbres , soit celui

d'une bergerie, dont on ne laisse ouvertes, dans ce cas, que les fenêtres qui sont opposées au soleil.

On peut établir, au reste, comme règle générale, que la température la plus modérée est celle qui convient le mieux au mouton, tant relativement à sa santé qu'à la beauté et la bonté de sa laine. Un berger bien pénétré de ce principe, trouvera bientôt, pour peu qu'il soit intelligent, la conduite la plus propre à assurer la conservation de son troupeau.

Les pâturages les plus riches, les plus abondans en herbe, sont toujours ceux dont il faut se défier le plus : il est sur-tout extrêmement dangereux de faire paître les troupeaux sur les prairies artificielles ; la luzerne, et le trèfle encore plus, occasionnent aux bêtes des gonflemens qui les font périr en très-peu d'heures, pour peu sur-tout que ces plantes soient mouillées. On ne peut donc les écarter avec trop de soin de ces sortes de pâturages ; et si l'on est forcé de s'en servir, on doit seulement les parcourir, sauf à y ramener le troupeau plusieurs fois le même jour, et toujours pour quelques instans seulement.

Si, malgré cette précaution, on voyoit quelques bêtes gonflées, il ne faudroit pas hésiter à les jeter dans l'eau, à les faire courir : on leur donneroit à chacune un demi verre d'huile ; et dans le cas où le gonflement ne diminueroit

pas , il faudroit plonger une lame de couteau dans la panse , du côté gauche , immédiatement au-dessous des reins , entre les hanches et les côtes ; on procurera , par ce moyen , l'évacuation de l'air contenu dans cet estomac , ou il se dégage des alimens que l'animal a pris en trop grande quantité. Pour faciliter son évacuation , à mesure qu'il se développe , on introduit un tuyau de rozeau , de sureau , ou une cannule quelconque , de la grosseur du doigt , dans la panse , par l'ouverture qu'on a pratiquée. On abandonne ensuite la plaie à la nature.

*De l'accouplement.*

C'EST une opinion , qui pour être générale , ne m'en paroît pas moins erronée , que les mâles les plus jeunes dans toutes les espèces , sont toujours les plus féconds , et ceux qui donnent les plus belles productions. Cela seroit incontestable si , par mâles jeunes , on entendoit des animaux adultes et parvenus au terme de leur accroissement ; mais ce sont précisément ces derniers qu'on regarde comme moins propres à la reproduction. Cette opinion contre laquelle s'élèvent les premiers élémens de la saine physique , n'est fondée que sur l'abus même qu'on fait des animaux trop jeunes. Il est évident qu'un bélier qu'on a épuisé à huit , à neuf mois , qui ,  
à

à cet âge, a fécondé cent et même cent cinquante brebis, comme j'en ai eu plusieurs exemples; il est, dis-je, évident que ce bélier n'est plus propre, l'année suivante, à la génération, ou du moins qu'il ne l'est pas autant qu'un bélier plus jeune; mais si l'on n'emploie les béliers que lorsqu'ils sont à-peu-près arrivés au dernier degré de leur accroissement, c'est-à-dire, lorsqu'ils touchent à la fin de leur deuxième année, il n'y a aucun doute qu'ils ne soient tout aussi féconds que des agneaux d'un an, qu'ils ne donnent de beaucoup plus belles productions, et qu'ils ne soient en état d'en fournir d'aussi belles jusqu'à l'âge de six ou sept ans, lorsqu'on ne donne à chacun qu'une trentaine de brebis ou quarante au plus. Les productions provenant d'un bélier trop jeune, ne tardent pas à tendre vers la dégénération.

L'attention d'attendre l'âge adulte est peut-être d'une plus grande importance encore dans les brebis; elles sont en état de produire à dix ou onze mois; elles peuvent donner d'assez belles productions, en les faisant saillir à dix-huit, à vingt mois: cependant lorsqu'on veut s'attacher à n'avoir que des bêtes d'élite, qu'on est curieux d'avoir de la taille, de la laine et de la finesse, il est nécessaire d'éloigner les brebis des béliers jusqu'à deux ans et demi, à moins qu'à dix-huit mois elles ne soient très-

vigoureuses , et qu'elles n'aient pris toute leur croissance. Si quelques-unes de celles qui ne l'ont pas prise encore , se trouvoient pleines , il ne faut point hésiter à leur ôter leur agneau immédiatement après le part , et à lui choisir une autre nourrice , sauf même à le nourrir avec du lait de vache ou de chèvre , dans le cas où l'on n'auroit pas de brebis disponibles. L'expérience a appris que la gestation fatigant infiniment moins que l'allaitement , les jeunes brebis fécondées trop jeunes , n'éprouvoient aucune altération dans leur accroissement lorsqu'on leur retiroit ainsi leur agneau. On peut donc , lorsqu'on veut faire marcher très-rapidement son amélioration , et qu'on est jaloux en même-temps d'arriver au plus haut point de perfection , employer à la reproduction , des agnelettes de dix-huit mois , pourvu qu'on ait le soin de se procurer , en même-temps , de bonnes nourrices de race commune , dont on livre les productions à la boucherie , si l'on n'aime mieux les élever avec du lait de vache ou de chèvre.

Lorsque les béliers et les brebis ont été ainsi ménagés , on peut , sans inconvénient , les employer à la reproduction ; les premiers , jusqu'à sept à huit ans ; les brebis , jusqu'à onze ou douze. Il existe encore à Rambouillet des brebis arrivées d'Espagne en 1786 , qui alors

avoient deux ou trois ans , et qui donnent encore de bons agneaux. Il est , au reste , nécessaire d'observer que cette longévité est particulière à la race d'Espagne : les races françaises vieillissent beaucoup plutôt.

On est encore moins d'accord sur l'époque la plus avantageuse pour l'accouplement , que sur l'âge des individus qu'on accouple. Dans la plus grande partie des exploitations , les béliers , ou plutôt le bélier , car il est très-rare qu'on en ait plus d'un , quelque nombreux que soit le troupeau , reste toute l'année avec les brebis : toutes sont , pour l'ordinaire , fécondées ; mais les agneaux naissent à des époques différentes ; il en résulte beaucoup d'embarras pour le berger d'ailleurs , les béliers s'énervent ; aussi est-on , dans ce cas , obligé de les changer tous les ans. Comme c'est vers les premiers jours de thermidor que les brebis commencent à entrer en chaleur , il s'ensuit que les agneaux naissent pour la plupart , dans le courant de nivôse , c'est-à-dire , à l'époque la plus froide de l'année , et où les pâturages offrent le moins de ressources : inconvénient très-grand , si l'on n'est à même d'y suppléer par d'abondantes nourritures sèches , ou même fraîches , telles que les racines de toute espèce , les choux , etc. , dont doivent toujours se pour-

voir abondamment tous les cultivateurs qui veulent s'attacher à l'éducation des moutons.

Dans les parties septentrionales de la France, on ne met les béliers avec les brebis qu'à la fin de vendémiaire ; et la plupart des écrivains agronomiques ont préconisé cette pratique, qui peut être fort bonne au nord, où les brebis entrent beaucoup plus tard en chaleur ; mais qui pourroit avoir beaucoup d'inconvéniens dans les pays moins septentrionaux.

Le vœu de la nature est que les brebis soient fécondées à l'époque où elles commencent à entrer en chaleur ; et si des considérations particulières déterminent à reculer cette époque, ce seroit une erreur de croire qu'elle puisse l'être de beaucoup sans de grands inconvéniens.

Quoique les brebis redeviennent en chaleur, quinze jours, un mois, deux mois même après que les premières chaleurs sont passées, il n'est point du tout certain que la fécondation soit alors aussi sûre, et que les brebis offrent, à la seconde ou troisième chaleur, les conditions auxquelles tiennent la force, la bonne constitution du fœtus. J'ai remarqué du moins, et cent autres ont fait la même remarque, que lorsqu'on donnoit aux brebis le bélier longtemps après les premières chaleurs, beaucoup n'étoient point fécondées ; et il est d'expérience

générale , que les agneaux les premiers nés , sont constamment plus vigoureux , qu'ils parviennent sur-tout à une taille plus élevée que ceux nés les derniers.

L'analogie vient encore à l'appui de cette opinion : les jumens , dont on laisse passer la chaleur au printemps , redeviennent souvent en chaleur en été , et souvent en automne ; mais si on les fait saillir à cette époque , il n'est point rare qu'elles ne retiennent pas ; et lorsqu'elles retiennent , leurs productions sont constamment plus foibles et moins belles que celles du printemps.

Ces observations doivent suffire pour faire sentir que l'époque de l'accouplement est soumise à des circonstances locales , et qu'on ne peut guères donner d'autre règle générale à cet égard , si ce n'est qu'on ne doit jamais s'éloigner des voies de la nature , sans un très-grand intérêt ; qu'il est un terme au-delà duquel on ne pourroit s'en écarter sans de très-grands inconvéniens ; et qu'il est même rare qu'on soit forcé de s'en éloigner , si , au lieu de compter sur les ressources très-incertaines du pâturage d'hiver , on se procure d'abondantes nourritures par la culture des racines et des autres plantes fourrageuses.

C'est , d'ailleurs , par l'intermède de ces cultures précieuses qu'on peut prévenir les effets ,

si généralement funestes, du passage trop brusque de la nourriture sèche à la nourriture verte, et de celle-ci à la première.

*Du Sevrage.*

UNE nourriture abondante et saine étant la condition la plus essentielle de l'amélioration des troupeaux, et toutes les autres relatives aux soins à donner aux mères et aux agneaux, étant les mêmes que pour les troupeaux de race commune, on ne s'arrêtera qu'au sevrage, qui, sous le rapport de la restauration des races, exige des précautions particulières.

Les agneaux ne doivent téter que cinq à six mois au plus : à cette époque, non-seulement il faut les séparer d'avec les mères qu'ils épuiseroient, mais on doit séparer des femelles tous les mâles non châtrés ; autrement ils s'énerveroient avec les agnelettes : quelques-unes seroient fécondées ; les uns et les autres resteroient petits, mal conformés ; les productions le seroient bien plus encore, et bientôt la dégénération seroit complète. On ne peut donc prendre trop de soin pour empêcher que les béliers et les brebis ne servent à la reproduction avant d'avoir pris tout leur accroissement : ce qu'on ne peut obtenir qu'en formant deux troupeaux, l'un des mâles entiers, et l'autre des fé-

melles ; il est même de la plus grande importance d'en former , pendant la monte , un troisième, composé uniquement des femelles qu'on veut soustraire à l'accouplement.

Les propriétaires qui ont plusieurs domaines rapprochés , feront très-sagement de n'avoir sur chacun que des individus d'un seul genre. On se procure les mêmes avantages sans frais, en s'entendant avec ses voisins , ou mieux encore, quand on a des terres encloses dans lesquelles on puisse laisser paître séparément les individus des diverses classes, sans craindre qu'ils se mêlent et se confondent. Ces parcs offrent de si grands avantages , ils épargnent tant de dépenses , qu'on ne peut trop conseiller aux cultivateurs de s'en procurer : ce qui est presque toujours facile.

Une attention de la plus grande importance pour le succès du sevrage , tant pour les brebis nourrices que pour les agneaux , c'est de l'effectuer peu-à-peu et par gradation : lorsqu'il se fait brusquement , il en résulte souvent des engorgemens laiteux dans les mamelles des mères ; et les agneaux mis sans transition à la nourriture sèche , dépérissent sensiblement.

#### *De la Castration.*

IL y a plusieurs manières de faire la castration ; toutes sont bonnes , et se font à-peu-près

également : aussi ne doit-il être parlé ici de la castration que relativement à la question de savoir si on doit y soumettre les béliers métis , et à quel degré on peut les regarder comme purs, et les employer avec sûreté à la génération.

Les productions provenant de deux animaux de race différente , tiennent toujours plus ou moins de l'un et de l'autre.

Il arrive quelquefois , mais très-rarement , que dès la première génération , la production tient tellement du père , qu'il est difficile d'apercevoir des différences très-sensibles.

Il semble , au premier aspect , qu'un premier produit mâle de cette beauté , peut être employé à l'amélioration ; mais c'est une vérité prouvée par mille faits , dans toutes les espèces , que les productions tiennent quelquefois plus de leur aïeul , ou même de leur bisaïeul , que de leur père ; or , tous les ascendans maternels de cette production métisse étant de race commune , il seroit très à craindre que les caractères de cette race ne se reproduisissent dans les descendans.

Cet inconvénient , de la plus grande importance dans une entreprise d'amélioration , ne cesse d'être à craindre que dans les métis du quatrième degré. S'ils ont toutes les qualités de la race pure , et qu'ils aient d'ailleurs la conformation que l'on doit chercher dans un étalon,

on ne doit point hésiter de s'en servir ; jusques-là , quelque beaux qu'ils puissent être , il faut , ou les priver des organes de la génération , ou les éloigner de son troupeau avant qu'ils soient en état de se reproduire ; car si l'on se bernoit à les tenir séparés , il seroit fort à craindre qu'il ne s'en échappât quelques-uns qui , se mêlant parmi les brebis , pourroient les féconder , et reculer ainsi le terme vers lequel on tend.

Que ces métis , même ceux du premier degré , soient infiniment plus propres à la régénération que les béliers communs ; qu'ils soient même capables d'apporter une amélioration très-sensible dans les troupeaux à laine grossière auxquels on les allie , c'est une vérité incontestable : mais la seule conséquence qu'on en puisse tirer , c'est qu'on ne doit employer des métis que lorsqu'on éprouve une impossibilité absolue de s'en procurer de purs. On ne peut nier cependant qu'une considération puissante ne milite en faveur de la conservation des métis ; c'est l'intérêt qu'ont tous les cultivateurs éclairés , de voir disparaître , le plus promptement possible , la répugnance qu'ont les cultivateurs d'adopter des animaux dont les formes s'éloignent de celles auxquelles ils sont habitués à attacher l'idée de beauté. Si tous les métis nés en France depuis vingt-ans , avoient été conservés pour la propagation , on peut assurer qu'il n'y auroit

presque aucun troupeau qui n'eût aujourd'hui plus ou moins de sang espagnol : les yeux se seroient accoutumés peu-à-peu aux formes de cette race ; on auroit bientôt changé d'idée sur les vrais caractères de la beauté , dont on auroit trouvé le type dans les béliers purs espagnols ; et ce type seroit enfin devenu le but vers lequel se seroient dirigés tous les regards , qui se fixent constamment vers les objets qui offrent des débouchés sûrs et faciles , bien plus que sur ceux qui présentent de grands bénéfices , mais qui peuvent être éventuels.

L'intérêt général , comme l'intérêt particulier , se rencontre donc dans la conservation des métis ; mais , on ne peut trop le répéter : on ne doit les garder que lorsqu'on est à même d'empêcher qu'ils ne communiquent avec les brebis pures dont on a composé son troupeau ; autrement , on ne feroit que des pas rétrogrades.

#### *De la Tonte.*

PLUS une toison est fine , serrée , tassée et régulièrement étendue sur toute la surface du corps , plus il importe de soustraire aux effets de l'intempérie de l'air , les animaux qu'on vient d'en dépouiller ; les grandes chaleurs ne sont pas moins à craindre , dans cette circonstance , que le froid et l'humidité. La température

la plus modérée est donc celle qu'on doit chercher à procurer aux moutons de race , pendant les premiers jours qui suivront la tonte : s'ils sont au parc , il importe de les en retirer , pourvu toutefois qu'on puisse les tenir sous des hangars, ou dans des bergeries parfaitement bien aérées; car dans le cas où l'on n'en auroit que de basses , d'étroites , d'étouffées , il y auroit bien moins d'inconvénient à laisser les animaux en plein air.

Le même principe doit faire proscrire pour les bêtes de race , la méthode de laver les laines à dos ; méthode qui peut être proscrire pour toutes les races , ne présentant presque aucun avantage , et offrant au contraire des inconvéniens majeurs. Il ne faut que les premières notions de la physique animale, pour sentir quels doivent être les effets d'une toison imbibée d'eau, qu'on laisse se dessécher sur le corps d'un animal auquel l'humidité est plus funeste qu'à aucune autre espèce connue. La qualité , la conservation de la laine , ne sont pas moins intéressées que la santé des individus , à la proscription de ce procédé , qu'on ne suit dans beaucoup de lieux , que par l'effet de l'habitude routinière qui retient tant de cultivateurs dans l'ornière qu'ils ont trouvée tracée sur leur chemin.

*De l'Amputation des cornes et de la queue.*

LES cornes que la nature a données au bélier pour se défendre, lui deviennent non-seulement inutiles, mais encore incommodes et nuisibles dans l'état de domesticité; elles l'empêchent d'engager sa tête entre les fuseaux du râtelier, pour éplucher la paille dont il ne mange que l'enveloppe extérieure, et pour chercher les épis et les brins d'herbe qui s'y trouvent mêlés; elles blessent très-fréquemment les brebis dans le passage des portes; et il n'est pas rare qu'elles deviennent funestes aux béliers dans les combats qu'ils se livrent entre eux.

Il y a deux manières d'amputer les cornes: on se sert de la scie; on se sert du ciseau; dans le premier cas, on emploie une scie à main très-friande; les scies anglaises à poignée, sont les plus commodes pour cette opération. Un homme tient ferme la tête du bélier; un second fait l'amputation, qui ne demande qu'un instant très-court, lorsque l'opérateur sait se servir de la scie.

L'amputation par le ciseau dont se servent les espagnols, est moins simple. On creuse une fosse de la longueur et de la largeur d'un mouton; on lui donne cinq ou six pouces de profondeur; on en creuse une seconde moins large à l'un des bouts de la première, avec laquelle

elle forme une croix. On place dans cette dernière fosse , qui est peu profonde , un madrier qui doit servir de point d'appui pour soutenir la tête du bélier , qu'on renverse sur le dos , dans la fosse qui forme l'arbre de la croix. Un homme s'étend à plat-ventre sur le bélier ; il appuie fortement la tête de l'animal sur le madrier , d'une main , tandis que de l'autre , il tient empoigné un long et large ciseau , pesant quatre ou cinq livres , qu'il fixe successivement sur les cornes , et sur lequel un second homme assène un ou deux coups d'un maillet de bois , ce qui suffit pour emporter très-net la partie de la corne qu'on a dessein de retrancher. L'appareil qu'exige cette méthode , doit lui fait préférer celle de la scie.

C'est à un an que se fait ordinairement cette opération. Il n'est pas rare que les cornes , en repoussant , viennent à toucher quelques parties de la tête , qu'elles gênent beaucoup , dans lesquelles mêmes elles finiroient par s'enfoncer , si l'on n'avoit l'attention de faire une seconde amputation.

La queue est , dans le mouton , un fardeau à peu près inutile et incommode ; la queue se charge d'ordures qu'elle dépose en grande partie sur la toison. Les anglais , les espagnols , et généralement tous les peuples qui se sont attachés à l'amélioration des laines , ont grand

soin de retrancher la queue à leurs bêtes à laine ; ils prétendent d'ailleurs que le retranchement de la queue , en déterminant la nourriture du côté de la croupe , contribue à l'arrondir. En mettant de côté cette opinion , qui tient peut-être à une illusion d'optique , il est certain que cette opération présente assez d'avantage pour n'être pas négligée. On attend, pour couper la queue , que les agneaux aient trois ou quatre mois : on la coupe à trois ou quatre pouces de son origine ; il ne seroit pas sans danger de la couper trop près.

---

## CHAPITRE VII.

## H O L L A N D E.

LA manière d'élever les bêtes à laine en Hollande, tient à la nature du pays, et diffère, par conséquent, des méthodes observées ailleurs. Chaque fermier a sur son exploitation des moutons, mais en très-petit nombre. Ces animaux sont pour ainsi dire abandonnés à eux-mêmes; et ils paissent avec les troupeaux de vaches, de chevaux ou de porcs, sur des prairies entourées de fossés ou de haies. Ils n'entrent dans les étables que lorsque les prairies sont couvertes par les eaux ou par la neige. On est même dans l'usage de les laisser toute l'année sur les prairies dans la Nordhollande et au Texel, départemens où l'on élève un grand nombre de bêtes à laine. Les paysans possèdent ordinairement dans cette partie de la Hollande, de cent jusqu'à trois cents moutons, tandis qu'ailleurs ils se contentent d'en élever une douzaine, et rarement plus de quarante.

On trouve que ces animaux, principalement ceux de grande race, engraisseront moins bien lorsqu'on les tient en certain nombre sur une prairie,

quelle que soit d'ailleurs l'abondance des herbes. Une raison qui fait préférer les grandes races, c'est que l'impôt étant le même sur tous les moutons (1), on élève de préférence ceux qui donnent le plus de profit.

Je vais désigner les races remarquables qui se trouvent dans la Hollande, au Texel, et dans la Frise.

Les moutons de Frise sont remarquables par la grandeur et la beauté de leurs formes, et par les grands produits qu'ils donnent en laine, en lait et en agneaux. J'ai mesuré de ces animaux qui avoient huit décimètres et demi, (deux pieds neuf pouces), à prendre sur le garrot, ou sur l'extrémité du dos. Leur longueur depuis le bout du museau jusqu'à la partie la plus prééminente des os des fesses, étoit de quatorze décimètres cinq centimètres, (quatre pieds cinq pouces et demi). Ils n'ont point de cornes; ils portent une queue sans laine, longue de deux décimètres cinq centimètres, (neuf pouces), de la grosseur du petit doigt à son extrémité. Ils ont les oreilles longues de deux décimètres, (près de huit pouces), et la tête longue de trois décimètres, (onze pouces). Ils portent une laine soyeuse, longue de quatre décimètres, (quinze

---

(1) On paie vingt-six sous de Hollande pour chaque mouton.

pouces), et très-fine pour sa longueur. Ces animaux d'une grandeur prodigieuse (1), sont habituellement très-maigres, sur-tout durant la saison où on les traite; ils donnent huit à huit et demi kilogrammes, (seize à dix-sept livres) de laine. Les brebis qui ont le pis aussi gros que celui de la chèvre, sont traites deux fois par jour, et donnent une pinte de lait à chaque fois. Elles mettent bas chaque année trois, quatre, et même cinq agneaux.

Il y a une grande ressemblance entre les moutons du Texel et ceux de Frise. Ils ont les mêmes formes; les premiers sont un peu moins grands, et ils portent des laines moins fines et moins longues; ils sont moins hauts sur jambe; ils ont une queue courte, mais grosse et garnie de laine. La brebis donne moins de lait que celle de Frise; on la traite également deux fois par jour. Elle produit annuellement trois ou quatre agneaux: son lait sert à faire des fromages d'une excellente qualité.

Les moutons du Texel et ceux de Frise paissent habituellement dans des pâturages humides et même couverts par les eaux, sans être plus sujets aux maladies que les moutons qui vivent

---

(1) Il paroît qu'il y a en Irlande une race plus grande, et qui donne des laines plus longues et plus fines que celles de Frise.

sur les terrains secs. La grandeur et la grosseur de ces animaux tient sans doute à l'excellence des pâturages dans lesquels ils restent la plus grande partie de l'année, et aux alimens substantiels avec lesquels on les nourrit dans les étables. Les deux races dont nous venons de parler, présentent de grands avantages pour les pays, où comme en Hollande, les herbages sont très-nutritifs et très-abondans; ils dégénéreroient par-tout ailleurs; et ils seroient moins profitables que les races moyennes qui trouvent de quoi s'alimenter sur les terrains de médiocre qualité.

J'ai retrouvé ces deux races dans différentes parties de la Hollande, dans le Holstein, au midi de la mer Baltique, et même en Suède et en Danemarck; mais elles étoient plus ou moins dégénérées, selon que le pays où elles vivoient étoit plus ou moins fertile.

Quelques départemens de Hollande élèvent des races à longue queue, hautes sur jambes, et moins grosses que celles dont je viens de parler. Elles donnent une laine grossière et rare sur le corps de l'animal. On les conduit en troupeau; et on les préfère aux autres races dans les pays de dunes ou de bruyères.

Les moutons à longue queue donnent trois à trois et demi kilogrammes, (six à sept livres) de laine non lavée; et ceux à courte queue en

donnent quatre à cinq kilogrammes, (huit à dix livres). Celle-ci se vend dix à treize sous de Hollande, tandis que l'autre ne vaut que neuf à dix sous.

L'éducation des races indigènes, ainsi que celle des Mérinos, varie en Hollande selon les localités, ou selon le plus ou le moins d'intelligence des cultivateurs. Voici la méthode employée par M. Twent :

On mène paître son troupeau de Mérinos, durant l'été, sur les dunes qui sont très-favorables à la santé des moutons, à cause de la sécheresse du sol, mais où l'herbe est très-rare et peu substantielle. On ne s'est cependant pas aperçu que les sols humides et bas, sur lesquels on conduit aussi les Mérinos, apportassent quelque altération dans leur laine, ou qu'ils leur occasionnassent des maladies. Les parties basses qui consistent en quelques terres labourées, en prairies et en bois d'aune, de chêne et d'orme, sont entrecoupées de fossés destinés à recevoir les eaux qui s'écoulent des terres.

On fait aussi paître les Mérinos sur les grands chemins, et plus communément dans les bois où ils trouvent de l'herbe en abondance. Ils rentrent dans les bergeries à midi lorsqu'il fait chaud ; on ne les laisse jamais la nuit dans les prairies.

Ils vont chaque jour paître dans la campagne,

à moins que la terre ne soit couverte de neige. Alors on les nourrit à l'étable avec les alimens qu'on donne aux moutons indigènes ; c'est-à-dire , du foin , des betteraves , des navets , des fèves et de l'avoine.

M. Twent a reconnu que la nourriture qu'on donne aux indigènes , ainsi que les pâturages du pays , convenoient parfaitement aux Mérinos , et qu'ils s'engraissoient aussi facilement les uns que les autres. Il a aussi observé que les Mérinos qui vivent sur les pâturages humides , sont moins sujets à la pourriture que les moutons de Hollande.

Une observation non moins intéressante , faite pendant douze années par M. Twent , c'est que les feuilles d'aunes , dont les moutons sont très-friands en temps de pluie , les préservent de la pourriture , même lorsqu'on les laisse paître dans les lieux marécageux. Il semble que la nature leur indique ce préservatif , puisque c'est sur-tout dans le temps des pluies que les moutons sont attaqués de cette maladie.

M. Twent ne donne jamais de sel à ses moutons , qui néanmoins ont joui constamment d'une bonne santé. Il les fait parquer pendant quelques mois , contre l'usage du pays.

---

---

## CHAPITRE VIII.

### I T A L I E.

LE Piémont vient, à l'exemple de la France, de tenter l'éducation des races de Mérinos ; les succès obtenus jusqu'à ce moment en font augurer de nouveaux, et de plus grands pour l'avenir. Les mesures prises pour élever et propager la race précieuse des Mérinos, donnent lieu de croire que cette partie de l'Italie produira sous peu, la quantité de laines fines nécessaire à la fabrication de ses draps.

Les détails que je vais donner ici sur l'éducation des moutons Mérinos dans le Piémont, ont été puisés dans un mémoire, présenté à l'Académie d'Agriculture de Turin.

Dès l'époque de l'arrivée du troupeau espagnol en Piémont, en 1793, on se décida à tirer des Etats de Naples, de l'Allemagne et des environs de Padoue, des brebis les mieux choisies ; et au printemps de 1795 on les unit au troupeau espagnol qui avoit déjà donné des produits ; les mêmes soins furent apportés aux deux races ; le même régime de tenue, de

nourriture et d'accouplement les fit prospérer également. Les produits de race pure eurent la queue coupée quelques jours après la naissance , afin de pouvoir s'assurer de leur légitimité ; la même chose se pratique dans les troupeaux espagnols. Tous les mâles de la race croisée furent coupés avant l'âge de six mois ; et l'on n'employa ceux de la race pure qu'à la troisième année , en donnant la préférence aux plus beaux individus. L'on divisa le troupeau dans l'ordre suivant.

- 1.° Les béliers de race pure.
- 2.° Les moutons qu'on garde jusqu'après la troisième tonte.
- 3.° Les portières de toute race (1).
- 4.° Les antenoises de même.
- 5.° Les béliers de la première et seconde année.

Les troupeaux sont tenus dans la belle bergerie de la Mandria , par des bergers intelligens , sous la dépendance d'un chef pris dans leur classe , ayant sous ses ordres un chef dans chaque division , et des garçons en proportion du nombre de chaque troupeau.

Le local de la bergerie est composé d'une grande cour carrée ; le vestibule qui y donne

---

(1) Nom qu'on donne aux brebis de qui on tire la race.

accès, contient à droite et à gauche le logement des bergers : trois grands hangars fermés, contenant mille bêtes chacun, forment les trois autres faces de la cour ; chacune de ces faces a deux grandes portes donnant sur la cour, et fermées par des grilles de quatre pieds ; les hangars communiquent des uns aux autres par l'intérieur ; des lucarnes et de grandes ouvertures pratiquées dans le corps des bâtimens laissent une libre circulation à l'air, et facilitent l'exhalation des miasmes ; des mangeoires établies le long des murs, et au centre des hangars donnent le moyen de faire manger tous les troupeaux dans le même temps, sans qu'ils soient pressés ; enfin des divisions mobiles servent à resserrer ou à agrandir les emplacements, selon le besoin.

A l'entrée du bâtiment coule un ruisseau au bord duquel on a pratiqué un abreuvoir pavé, de 50 toises de longueur. Huit cents arpens de prairies contiguës, au centre desquelles se trouve placée la bergerie, fournissent les pâturages et le fourrage nécessaires aux troupeaux, tout le temps qu'ils passent dans la plaine ; c'est-à-dire, depuis les derniers jours du mois d'octobre, jusqu'à la moitié de juin environ. A cette époque on les fait monter aux Alpes, où un second printemps leur fournit des pâturages abondans, et supérieurs à ceux qu'ils

viennent de quitter. Les agneaux de l'année ne sont tondus que l'année suivante, c'est-à-dire, à 18 mois environ.

La toison dont on les a dépouillés quelque temps avant leur départ, augmente encore les jouissances qu'ils éprouvent sur ces régions élevées. Les béliers lâchés dans le troupeau des brebis portières, opèrent sous d'aussi heureuses influences le grand œuvre de reproduction.

Aucun système d'accouplement ne sauroit réunir plus d'avantages ; la vigueur, la force et la santé ne pouvant être que le résultat de la pureté de l'air, de l'excellence des alimens, et du libre usage des facultés des êtres organisés. Aussi jamais les troupeaux ne sont plus beaux qu'à la descente des montagnes, malgré le système que l'on a de les nourrir abondamment dans la plaine. Les accouplemens s'effectuent dans l'espace de quarante jours ; après ce terme, les béliers sont remis séparément en troupeaux ; et au mois de décembre l'on peut compter sur autant de produits à-peu-près, que l'on a de brebis portières, les avortemens étant assez rares. Cette fécondité ne laissera rien à désirer lorsqu'on aura trouvé le moyen de prévenir deux fléaux destructeurs, la pourriture, et le tournis ; les autres maladies jusqu'à ce moment n'ont pas fait de ravages. Les pâtu-

rages sains et secs doivent garantir de la première; et le choix des pères de la seconde.

Les béliers ne sont jamais employés qu'à la troisième année, et les brebis à la seconde; un plus long retard seroit nuisible, l'animal à cette époque étant parfaitement formé.

Le parcage est peu usité; l'expérience a démontré que l'on tire un plus grand parti du fumier, lorsqu'on a de la paille à suffisance: dans la montagne, où les bergeries sont rares, et où la paille manque, les troupeaux parquent tout le temps qu'ils y passent. Lorsque la terre est couverte de neige, et même lorsque les pâturages ne fournissent plus aux troupeaux, on les nourrit à la bergerie avec le meilleur regain; l'on n'a pas encore essayé d'autre nourriture, vu la bonté des fourrages du Piémont. On se propose de faire un essai de pommes de terre, dont la culture commence à prendre dans la plaine. Chaque agneau ne tète que sa mère; on le sépare à quarante jours, et ils ne sont sevrés que quelque temps avant d'aller à la montagne, lorsqu'ils sont assez forts pour supporter la marche de sept à huit jours qu'ils doivent faire.

---

---

## CHAPITRE IX.

### MANIÈRE DE NUMÉROTÉ LES ANIMAUX D'UN TROUPEAU.

COMME la formation d'un troupeau ne doit pas être abandonnée au hasard, mais qu'elle doit être dirigée par les notions de l'expérience, et d'après des observations et des calculs, il est nécessaire que le cultivateur reconnoisse chaque individu de son troupeau, et qu'il puisse remonter à la souche primitive, en suivant graduellement chaque génération.

Cette connoissance est utile, soit qu'on veuille former un troupeau de race pure, soit que l'on veuille améliorer des races communes, soit enfin que l'on combine, par des croisemens variés, différentes races les unes avec les autres.

On doit chercher, dans le premier cas, non-seulement à soutenir sa race, mais encore à l'améliorer de plus en plus, tant sous le rapport de la finesse et de la longueur des laines, que sous d'autres rapports, tels que ceux de la taille, de la chair, de l'engrais, etc. Il faut donc savoir quels sont les individus qui

sont doués des qualités désirés , ou ceux qui donnent les plus beaux produits , etc. Il sera facile , par ce moyen , de diriger et de combiner les accouplemens , de manière à obtenir des races plus parfaites que celles par lesquelles on aura d'abord commencé.

Le numérotage ne sera pas moins utile , lorsqu'on voudra combiner deux ou plusieurs races les unes avec les autres. Il fixera les choix , en indiquant quels sont , dans chaque race , les animaux dont les croisemens sont le plus avantageux , quels sont les nouveaux produits qui offrent les plus belles espérances , quels sont ceux qui doivent être rejetés. Il mettra à l'abri de toute méprise ; il facilitera les moyens de parvenir à des résultats positifs , et toujours utiles aux progrès de l'art.

Peu importe quel moyen on emploie pour numéroter les animaux d'un troupeau. Il suffit qu'il soit facile dans l'exécution , et qu'il puisse mettre le propriétaire à l'abri de toute erreur. Je vais donner ici le système de numérotage que j'ai conçu ; chacun pourra le changer , ou le modifier à son gré.

On a coutume de marquer les chevaux , et quelques autres espèces d'animaux , avec un fer rouge appliqué sur la cuisse. La toison dont le mouton est revêtu , ne permet pas d'employer ce moyen , si ce n'est lorsqu'on applique

le fer sur le chanfrein, sur les joues, ou sur les cornes du mouton; et dans le cas seulement où l'on voudroit donner une marque commune à un certain nombre d'animaux. Mais il faut, en outre, désigner chaque animal par une marque distinctive. Quelques personnes emploient des plaques de métal, sur lesquelles sont gravés les numéros; on perce ces plaques; et on les attache avec une ficelle, au cou de l'animal, ou à ses oreilles, avec un fil d'archal. Ce moyen, un peu couteux, ne peut être exécuté dans certaines circonstances. Il arrive d'ailleurs que les numéros se détachent quelquefois, ce qui est sujet à inconvénient, lorsqu'on veut avoir un compte exact de l'état de son troupeau et des résultats de ses expériences. Le moyen le plus facile, et celui qui atteint le but, est celui de faire des entailles aux oreilles des moutons.

Si l'on élève sur la même ferme un troupeau de race pure, et un troupeau de Métis, il sera nécessaire, pour éviter les méprises, de donner, à tous les individus du premier troupeau, une marque différente de celle qu'on emploiera pour reconnoître les animaux du second.

On se servira, dans ce cas, d'un fer qu'on appliquera, après l'avoir fait rougir, sur la face des animaux. Ce fer, qui portera l'empreinte d'une lettre ou d'un numéro, doit avoir environ

cing ou dix millimètres (trois à cinq lignes) de diamètre.

On marquera ensuite chaque individu du troupeau, d'un numéro formé par les entailles faites sur les oreilles. Il suffira d'employer deux chiffres romains, à savoir I et V pour former une série de numéros, jusqu'à 199. On recommencera une nouvelle série, lorsqu'on sera parvenu à ce nombre, en marquant les animaux de la seconde, troisième, quatrième série, etc., avec un fer rouge portant une empreinte différente de celle qu'on aura déjà employée, ou en plaçant ce fer sur des parties différentes de la face. On parviendra ainsi à numéroter les troupeaux les plus nombreux.

On forme les marques en taillant les deux chiffres romains sur le bord supérieur ou inférieur des oreilles; l'oreille gauche portera les dixaines, et l'oreille droite les unités. Il vaut mieux tailler le bord inférieur de l'oreille, par la raison que le bord supérieur garantit mieux cet organe de la pluie et des autres intempéries de l'air. Le numéro I (Voy. la figure) désignera autant d'unités qu'il sera marqué de fois, jusqu'au nombre de quatre inclusivement. On enlèvera une petite portion du bord de l'oreille, dans cette forme V, pour marquer le N.<sup>o</sup> 5. On indiquera le N.<sup>o</sup> suivant, jusqu'à neuf inclusivement, de cette manière.

|                              |       |
|------------------------------|-------|
| N.º 6 , indiqué par. . . . . | VI.   |
| N.º 7. . . . .               | VII.  |
| N.º 8. . . . .               | IV.   |
| N.º 9. . . . .               | II V. |

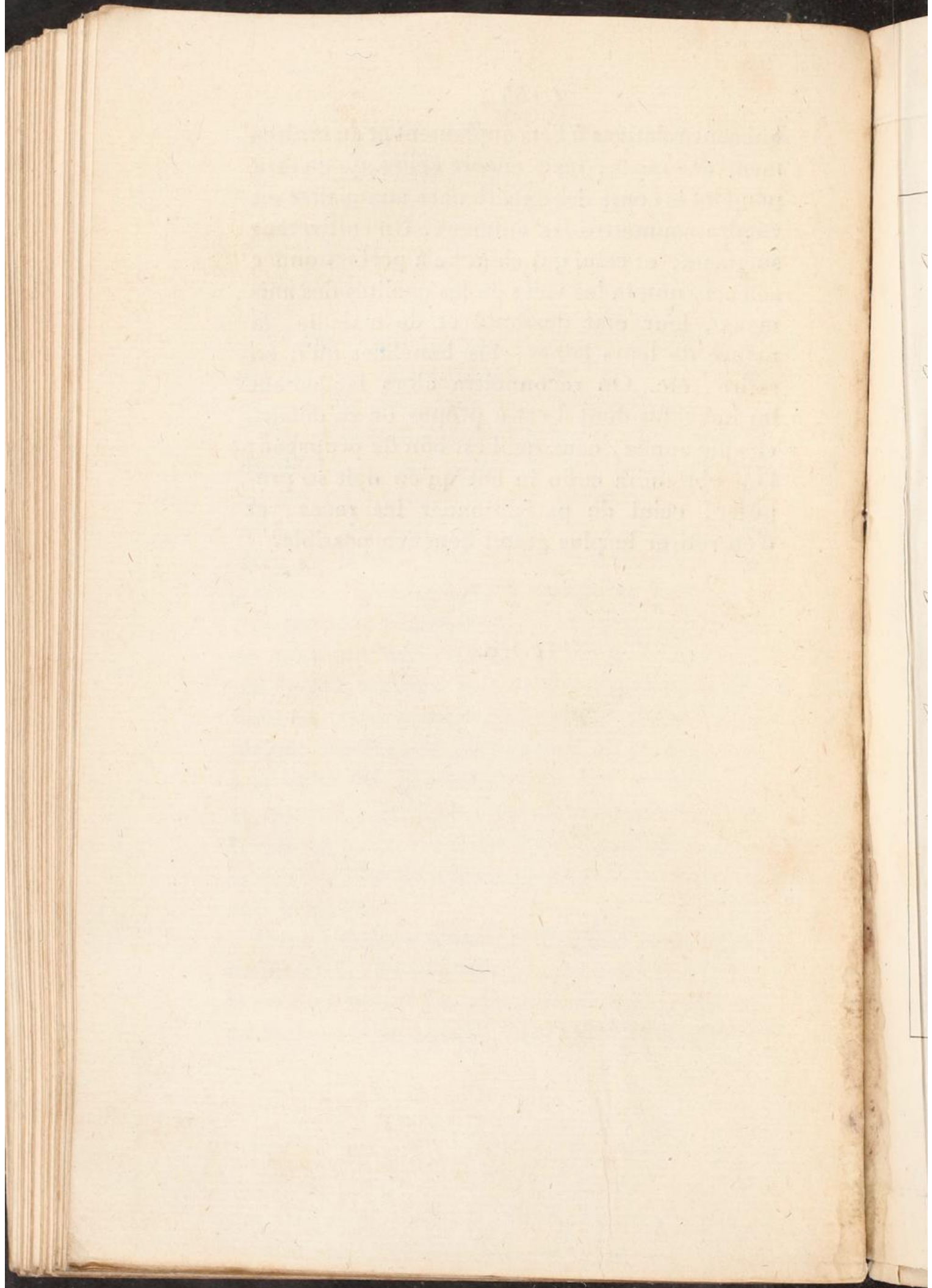
Les marques qui expriment sur l'oreille droite les unités , exprimeront , sur l'oreille gauche , un nombre correspondant de dixaines.

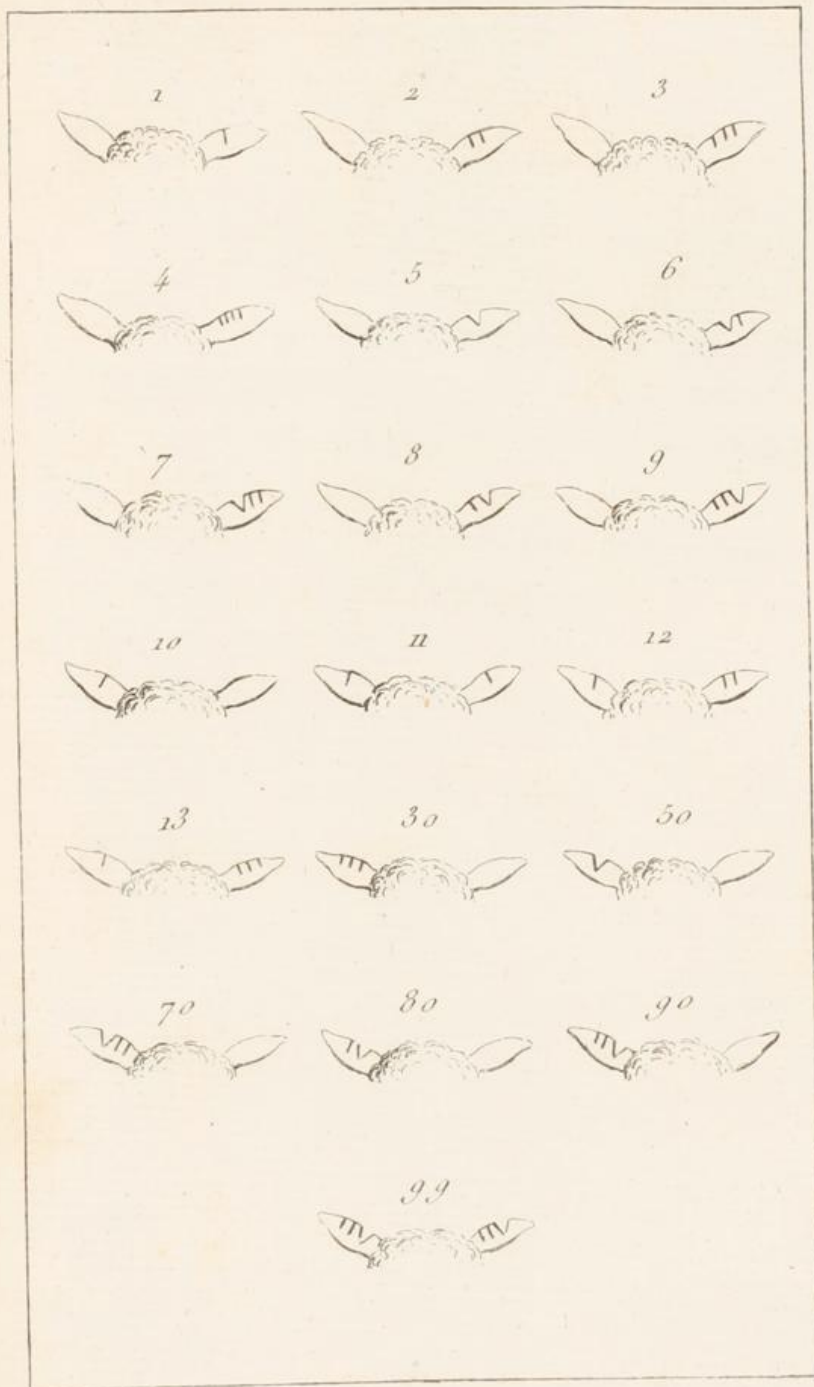
On pourroit se servir d'un autre système de numérotage , par lequel il seroit facile de connoître , au premier aspect du numéro , la généalogie des individus. Si l'on a un troupeau dont on veuille tirer race , on numérottera les animaux , ainsi que nous venons de le dire ; et l'on mettra , à chaque nouvel agneau , le N.º de sa mère sur une oreille , et celui de son père sur l'autre oreille : le bord supérieur serviroit , dans ce cas , à marquer les unités , et le bord inférieur , les dixaines. Il seroit facile de remonter à la série des générations de fils en père , en examinant aux dents l'âge de chaque individu. Cette méthode a ses avantages , sur-tout dans le cas où l'on ne tiendroit pas un registre de son troupeau.

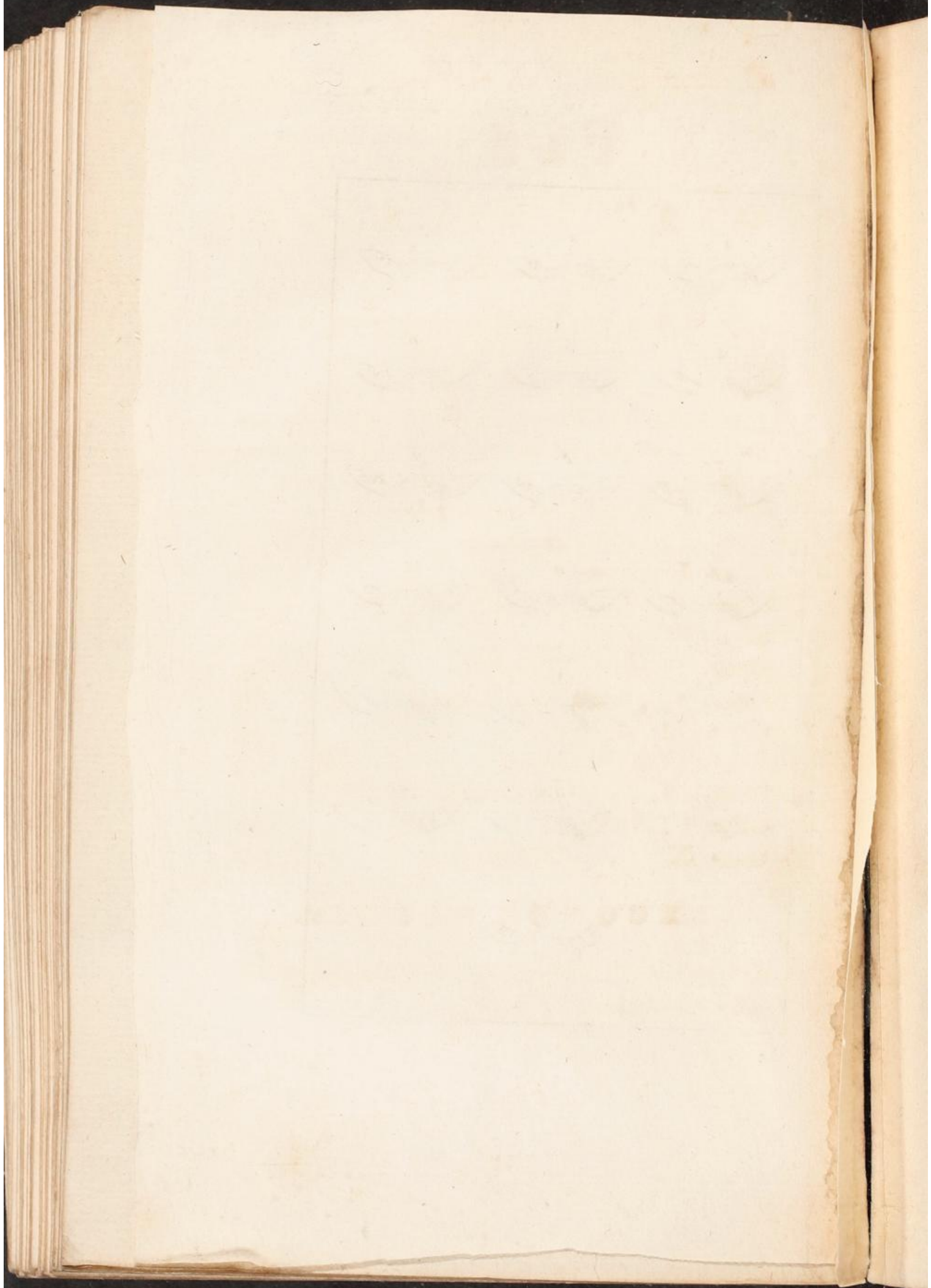
Il est à-propos d'avoir un registre , sur lequel on inscrit les numéros de chaque individu ; c'est-là où l'on notera les observations qu'il importe de retrouver au besoin , non-seulement celles

qui sont relatives à l'accouplement et au croisement des races , mais encore celles qu'on fera pendant le cours des expériences auxquelles on voudra soumettre les animaux. Un cultivateur soigneux , et celui qui cherche à perfectionner son art , notera les vices ou les qualités des animaux , leur état de santé et de maladie , la nature de leurs laines , les bénéfices qu'il en retire , etc. On reconnoitra alors facilement les individus dont il est à propos de se défaire chaque année , ceux qu'il est bon de propager ; l'on obtiendra enfin le but qu'on doit se proposer , celui de perfectionner les races , et d'en retirer le plus grand bénéfice possible.

F I N.







---

---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S.

---

### P R E M I È R E P A R T I E.

**H**ISTOIRE de l'Introduction des moutons à  
laine fine d'Espagne, dans les divers Etats  
de l'Europe, et au Cap de Bonne-Espé-  
rance.

|                                                                         |        |
|-------------------------------------------------------------------------|--------|
|                                                                         | page 1 |
| CHAP. I. <i>Vues générales sur la natu-<br/>ralisation des Mérinos.</i> | ibid.  |
| CHAP. II. <i>Suède.</i>                                                 | 6      |
| CHAP. III. <i>Etats Danois.</i>                                         | 17     |
| CHAP. IV. <i>Saxe.</i>                                                  | 23     |
| CHAP. V. <i>Etats Prussiens.</i>                                        | 30     |
| CHAP. VI. <i>Etats Autrichiens.</i>                                     | 36     |
| CHAP. VII. <i>France.</i>                                               | 41     |
| CHAP. VIII. <i>Hollande.</i>                                            | 99     |
| CHAP. IX. <i>Cap de Bonne-Espérance.</i>                                | 104    |
| CHAP. X. <i>Italie.</i>                                                 | 107    |
| CHAP. XI. <i>Grande-Bretagne.</i>                                       | 118    |

### S E C O N D E P A R T I E.

|                                            |          |
|--------------------------------------------|----------|
| <i>Education des moutons à laine fine.</i> | page 149 |
| CHAP. I. <i>Suède.</i>                     | ibid.    |

258 TABLE DES CHAPITRES.

|                                                                   |          |
|-------------------------------------------------------------------|----------|
| CHAP. II. <i>Danemarck.</i>                                       | Page 158 |
| CHAP. III. <i>Saxe.</i>                                           | 165      |
| CHAP. IV. <i>Etats Prussiens.</i>                                 | 177      |
| CHAP. V. <i>Etats Autrichiens.</i>                                | 207      |
| CHAP. VI. <i>France.</i>                                          | 213      |
| CHAP. VII. <i>Hollande.</i>                                       | 239      |
| CHAP. VIII. <i>Italie.</i>                                        | 245      |
| CHAP. IX. <i>Manière de numérotter les animaux d'un troupeau.</i> | 250      |

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

58  
65  
77  
207  
13  
59  
45  
50

---

---

T A B L E  
D E S M A T I È R E S

Contenues dans ce Volume.

---

A.

*A*BRIS, page 155, 171, 219 et 222.

*Accouplement* des Mérinos. Préjugé qui existe à ce sujet dans le Nord de l'Europe, pages 166, 167 et 180.

*Accouplement*, voyez *génération*.

*Agneaux*. Régime auquel on les soumet en Suède, page 157. — En Danemarck, 164. — En Saxe, 173-174. — En Prusse, 188, 189 et 197. — En Piémont, 249.

*Agriculture*. Ne peut atteindre un haut degré de perfection dans un pays où elle n'est pas enseignée, pages 194, 205 et 206. — Elle prospère en raison du degré de liberté dont jouit le peuple, 207 et 208.

*Air* favorable aux bêtes à laine, page, 152158.

*Alfort*. Troupeau de Métis provenant de Mérinos et de différentes races françaises élevées à Alfort. Origine et état actuel de ce troupeau, page 77 *et suiv.* Différentes races qui le composent, 80 *et suiv.*

*Alstroemer* a le premier introduit les Mérinos en Suède,  
page 7.

*Amélioration* des races, page 82 *et suiv.* 140, 178 *et  
suiv.* — Principes à observer dans l'amélioration des  
races, 181 *et suiv.*

*Anspach.* Epoque de l'introduction des Mérinos dans  
ce margraviat, page 37.

*Autriche.* Epoque à laquelle les Mérinos ont été intro-  
duits dans les Etats Autrichiens, page 36 et 37. —  
Moutons indigènes des Etats d'Autriche, 209.

## B.

*Barbarie.* Moutons indigènes des côtes de Barbarie,  
page 105.

*Bergeries.* En Suède, page 152. — En Danemarck, 158  
et 159. — En Silésie, 196. — En Piémont, 246-247.

*Bergers.* Accords faits avec les bergers en Saxe, pag. 176.

*Boisson des moutons.* En Suède, page 156. — En  
Saxe, 168-171. — En Prusse, 186-190. — A Ram-  
bouillet, 219.

*Brebis.* Fécondité de celles de Frise et du Texel,  
page 241.

*Bretagne (Grande).* Epoque de l'introduction des  
Mérinos dans ce royaume, pages 125, 136, 141.  
Moutons indigènes de la Grande-Bretagne, 147.

## C.

*Cap de Bonne-Espérance.* Epoque à laquelle les Mérinos y ont été transportés, page 104. — Moutons indigènes du Cap de Bonne-Espérance, 104 et 209.

*Castration*, page 231 et suiv.

*Chèvres.* Leur lait est salubre aux agneaux, page 174.

*Chiens de berger.* Ceux de Prusse ne mordent jamais les moutons, pages 191, 192.

*Claveau.* On préserve les bêtes à laine du claveau, par le moyen de l'inoculation, page 193.

*Collections* d'objets relatifs à l'économie rurale. De quelle importance elles sont pour les progrès de l'art, pages 15 et 16.

*Conservation des races pures.* Voyez *Mérinos*. Préjugés sur la conservation des races, pages 105 et suiv. — Règlement sur la conservation des races en Italie, pages 111 et suiv.

*Cornes.* Amputation des cornes, pages 174, 236.

*Croisement des races.* Règles à observer dans le croisement des races, page 82 et suiv. *Id.* 126, 127. Voy. *Métis*, *Amélioration*.

## D.

*Danemarck.* Epoque à laquelle les Mérinos ont été introduits dans ce royaume, page 20, 21. Moutons indigènes de la Suède, page 160, 161.

*Daubenton.* Ses travaux relatifs à l'amélioration des races en France , page 44 jusqu'à 48.

*Dégénération des races à laine fine.* Cause de cette dégradation en Suède , pages 9-10. — En Espagne , 11. — En Saxe , 27. — En Prusse , 31 - 180. — En France , 48, 49 *et suiv.* — Préjugés sur la dégradation des races , 105 *et suiv.*

*Draps fins* manufacturés avec les laines des Mérinos naturalisés en Suède , page 13. — En Saxe , 28, 29. — En France , 47, 48, 59 *et suiv.* — 96 *et suiv.* — En Hollande , 101. — En Angleterre , 137.

## E.

*Ecole de bergers en Suède* , page 7. — En Saxe , 27 , 165. — En Prusse , 31. — Dans les Etats Autrichiens , 36. — Dans les margraviats d'Anspach et Bareuth , 37. — En France , 72, 85.

*Ecosse.* Mérinos naturalisés en Ecosse , pages 132 *et suiv.*

*Education des Mérinos.* Obstacles qui s'y sont opposés en Suède , page 8 jusqu'à 13. — En Saxe , pages 24-25. — En Prusse , 31. — Dans les Etats Autrichiens , 36 , 208. — Dans les margraviats d'Anspach et de Bareuth , 38. — En France , 41 , 43 , 55 , 58. — En Angleterre , 118 , 119 , 123 *et* 124.

*Encouragemens* accordés à l'éducation des bêtes à laine fine en Suède , page 7. — En Saxe , 25 , 27 *et* 28. — En Prusse , 30 , 31. — Dans les Etats Autrichiens ,

page 36, 210. — Dans les margraviats d'Anspach et de Bareuth, 38. — Dans le duché de Wurtemberg, *ib.* — En France, 44 *et suiv.* — 96 *et suiv.* — En Angleterre, 97, 98, 119, 120, 140.

*Engrais.* L'expérience prouve que les Mérinos prennent l'engrais aussi bien que les autres races, pages 66 *et suiv.* — 110, 125, 126, 134 *et suiv.* — 237.

## F.

*Farine.* Voyez *Nourriture des Mérinos*, et *graines*.

*Ferme* expérimentale de Sceaux, où l'on élevoit un troupeau de Métis, transportée à Versailles sous le Directoire, page 77; détruite sous le gouvernement actuel, 78.

*Ferroé* (île de). Moutons indigènes de cette île, p. 19.

*Feuilles* d'arbres pour la nourriture des Mérinos, p. 153 et 244. Voyez *Nourriture*.

*Finesse* des laines; se conserve parmi les races de Mérinos naturalisés sur divers points de l'Europe. Voyez *Mérinos*. — Dégénère faute de soin. Voyez *Dégénération des races*.

*Fink.* Méthode d'éducation et d'amélioration suivie par cet habile cultivateur prussien, pages 178 *et suiv.* — Beauté de ses troupeaux, 31 et 32.

*Fourrages* pour les moutons, pag. 198. Voyez *Nourriture*.

*France.* Différentes époques auxquelles on a introduit

des Mérinos en France , pages 41, 42, 46, 48, 51, 90  
*et suiv.* — Moutons indigènes de France, 80 *et suiv.*

*Fromage* de Brinn, page 209.

## G.

*Gâteaux* de graines oléagineuses. Voyez *Nourriture des*  
*Mérinos.*

*Génération.* Age auquel on emploie les béliers à la  
 génération, en Suède, page 157. — En Danemarck,  
 163. — En Saxe, 173. — En Silésie, 204. — A Ram-  
 bouillet, 224 *et suiv.* — En Piémont, 248, 249.

*Graines* pour la nourriture des bêtes à laine, pages 153,  
 169, 172, 185, 187, 215. Remplacées avec avantage  
 par les pommes de terre, 202.

## H.

*Hareng.* Têtes de harengs données aux moutons en  
 Danemarck, page 163.

*Hollande.* Epoque où les Mérinos ont été introduits  
 en Hollande, page 99. Moutons indigènes de Hol-  
 lande, 240, 241.

## I.

*Introduction* des Mérinos sur divers points de l'Europe,  
 page 1 *et suiv.* Voyez *Mérinos* et les mots *Suède*,

*Norwège, Danemarck, Saxe, Prusse, Etats autrichiens, Anspach et Bareuth, Wurtemberg, France, Hollande, Cap de Bonne-Espérance, Italie, Angleterre, Ecosse et Sardaigne.* — Détail sur l'introduction des 4,000 brebis et des 500 béliers accordés à la France par le traité de Bâle, pages 90 et suiv.

*Islande.* Moutons indigènes d'Islande, page 19.

*Italie.* Epoque où les Mérinos ont été introduits en Italie, page 108.

## L.

*Laines fines,* peuvent être produites par les Mérinos naturalisés sur divers points de l'Europe. Voyez *Mérinos.*

*Laines fines,* quantité produite en Suède, page 7. — En Saxe, 28-29. — Prusse, 31 jusqu'à 34. — En France, 56-61. — Hollande, 100. — En Italie, 110. — En Angleterre, 133 et suiv. — Moyens propres à faciliter la vente des laines fines, 72 et suiv. — Leur prix en Saxe, 29. — En Prusse, 32. — En Silésie, 34. — En France, 57. — En Angleterre, 133 et suiv. 144.

*Laines* des moutons indigènes des îles de Ferroé et d'Islande, page 19. — De ceux de Norwège, 20. — De Schetland, 20. — De Saxe, 23. — De France, 80 et suiv. — Du Cap de Bonne-Espérance, 104-105. — Des côtes de Barbarie, 105. — D'Angleterre, 147. — De Suède, 151. — De Danemarck, 160-161. — Des Etats Prussiens, 177-195. — Des Etats Autrichiens, 209-210. — De la Hollande, 240 jusqu'à 242.

*Lavage des laines.* Manière de le faire en Suède, 157. — En Saxe, 174-175. — En Silésie, 204.

*Lavoir.* Il seroit nécessaire de construire des lavoirs publics en France, afin de faciliter la vente des laines fines, pages 73-74.

*Lumière favorable aux moutons,* page 158.

## M.

*Magnis* (le comte de) a un troupeau amélioré de neuf mille bêtes, page 33. — Améliorations étonnantes faites par ce cultivateur, sur ses terres en Silésie, page 33 suiv. — *Ib.* 197 et suiv.

*Manufacturiers* se sont opposés à l'introduction des races à laine fine, par-tout où elle a été tentée, pages 8, 38, 55, 119, 123, 124.

*Marrons d'Inde,* donnent une nourriture saine pour les moutons, page 169.

*Mérinos.* Différentes races de Mérinos en Espagne, page 21.

*Mérinos.* Leur éducation. *Voyez* ce mot.

*Mérinos.* Les animaux de cette race sont d'un tempérament robuste, pages 125, 126, 129.

*Mérinos.* Epoque à laquelle ils ont été introduits en Suède, page 6. — En Norwège, 17. — En Danemarck, 20. — En Saxe, 23-25. — En Prusse, 30, 31, 32 et 33. — Dans les Etats autrichiens, 36-37. — Dans les Margraviats, d'Anspach et de Bareuth, 37. — Dans le duché de Wurtemberg, 38. — Dans différentes parties de l'Allemagne, 39-40. — En France, 41, 42,

46, 48, 51, 90 *et suiv.* — En Hollande, 99, 102 et 103. — Au Cap de Bonne-Espérance, 104. — En Italie, 108-109. — En Angleterre, 125, 134, 137. — En Ecosse, 134.

*Mérinos.* Leur nombre actuel en Suède, page 13. — En Danemarck, 20-21. — En Saxe, 25, 28. — En Prusse, 32-33. — Dans les États autrichiens, 37. — Dans les Margraviats d'Anspach et de Bayreuth, 37-38. — En France, 89-96. — En Hollande, 100-102. — Au Cap de Bonne-Espérance, 104. — En Italie, 108. — En Angleterre, 125-143.

*Mérinos* ont conservé la finesse et la beauté de leur laine, en Suède, page 14 jusqu'à 16. — En Danemarck, 20-21. — En Saxe, 26. — En Prusse, 32-34. — En France, 47-49. — En Hollande, 101 *et suiv.* — Au Cap de Bonne Espérance, 104. — En Italie, 107-109. — En Ecosse, 136. — En Angleterre, 136, 137, 143 et 144. — Ils ont pris de la taille en Suède, 14. — En Saxe, 26. — En France, 87, 214. — En Piémont, 109. — Ils ont perdu de leur taille dans quelques parties de la Saxe, 26. — De la Prusse, 32. — De la France, 50.

*Mérinos* recherchés par les cultivateurs français, pages 89-90. — Prix auquel ils sont vendus en Prusse, 33. — En France, 57 *et suiv.* — En Angleterre, 140. — Leur chair a autant de saveur que celle des autres races; et elle prend graisse aussi facilement, 66 *et suiv.* — *Ib.* 110, 125, 126, 134 *et suiv.*

*Métis.* Troupeau de Métis d'Alfort, pages 77 *et suiv.* — Règles à observer pour le croisement des races, 82 *et suiv.* — En Hollande, 102-103. — En Italie, 110 *et suiv.* — En Angleterre, 126, 127, 136, 140, 141 et 143. — En Ecosse, 133 *et suiv.*

*Moutons indigènes* de la Norwège; ils sont d'une constitution robuste, page 18. — Des îles Ferroé et de l'Islande; ils vivent dans l'état sauvage, et supportent les froids les plus rigoureux, 19. — Ils donnent des toisons composées de différentes espèces de filamens, 19. — De France; qualités qui distinguent les différentes races françaises, 80 *et suiv.* — Du Cap de Bonne-Espérance, 104-105. — Des côtes de la Barbarie, 105. — D'Angleterre, 147. — De Suède, 151. — Du Danemarck, 160-161. — Des Etats prussiens, 177. — Des Etats autrichiens, 209. — De Hollande, 240-241. — De l'Irlande, 241.

## N.

*Norwège.* Epoque de l'introduction des Mérinos dans ce pays, 17. — Races indigènes de la Norwège, 18 *et suiv.*

*Nourriture* des Mérinos en Angleterre, page 145. — En Suède, 153. — En Danemarck, 159, 160 et 162. — En Saxe, 168 jusqu'à 170. — En Prusse, 179, 184 *et suiv.* — 191. — En Silésie, 195. — Manière dont elle est répartie aux bêtes à laine chez le comte de Magnis, 199 *et suiv.* — A Rambouillet, 214 *et suiv.* — En Hollande, 243 *et suiv.* — En Piémont, 249.

*Numérotage* des bêtes à laine. Nécessité et manière de le faire, 203, 250 *et suiv.*

## P.

*Paille* hachée; offre une bonne nourriture pour les bestiaux, page 160.

*Parcage*, en Suède, page 155. — En Prusse, 189. — A Rambouillet, 220. — En Piémont, 249.

*Pâturages*, en Suède, page 155. — Danemarck, 161-162. — En Saxe, 171. — En Prusse, 185, 188 et 191. — En Silésie, 198. — A Rambouillet, 216, 221 *et suiv.* — En Hollande, 239, 241 *et suiv.* — En Piémont, 247.

*Perfectionnement* des races a été poussé à un haut degré en Angleterre, pages 121-122.

*Perpignan*. Etablissement national où l'on élève un troupeau de Mérinos; état actuel de ce troupeau, pages 66-67.

*Pompadour*. Etablissement national où l'on élève un troupeau de moutons espagnols; état actuel de ce troupeau, page 75 *et suiv.*

*Prusse*. Epoque à laquelle les Mérinos ont été introduits en Prusse, pages 30-31. — Moutons indigènes des Etats prussiens, 177, 194 et 195.

## Q.

*Queue*. Amputation de la queue, pages 174, 236.

## R.

*Rambouillet*. Etat actuel et destination de la ferme nationale de Rambouillet, pages 51 *et suiv.* — Origine et état actuel du troupeau de Mérinos qu'on y élève, 53 *et suiv.* — Foire établie à Rambouillet pour faciliter la vente des laines et des Mérinos; réflexions à ce sujet,

72-73. — Manière dont on y élève les Mérinos, 214  
et suiv.

*Rateliers*. Leur construction en Suède, page 153.

*Règlemens* sur la conservation des races en Italie, pages  
111 et suiv. — Dans les Etats autrichiens, 210 jusqu'à  
212.

## S.

*Sardaigne*. Les Mérinos y ont été introduits en 1792; ils  
ont conservé la beauté de leur laine dans les bergeries  
du roi et de plusieurs particuliers, sur-tout dans celles  
du chevalier J. M. Angioy, qui entretient, sur ses terres,  
un nombre assez considérable de ces animaux (1).

*Saxe*, époque à laquelle les Mérinos ont été introduits  
dans ce pays, page 23.

*Schulzenheim* a fait venir en Suède, à plusieurs reprises,  
des moutons d'Espagne, page 14.

*Sel*, on en donne aux moutons, en Suède; page 156. —  
En Saxe, 172. — En Silésie, 195, 196 et 202. — A  
Rambouillet, 218-219. — On le leur refuse en Prusse,  
190. — En Hollande, 244.

*Sevrage*. Age auquel on sèvre les agneaux en Danemarck,  
page 164. — En Saxe, 173. — A Rambouillet, 230-  
231. — En Piémont, 249.

*Silésie*. Races de bêtes à laine indigènes du pays, pages  
194-195. — Epoque à laquelle les Mérinos ont été in-  
troduits en Silésie, 32.

---

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Histoire géographique, politique et  
naturelle de la Sardaigne*, par D. A. Azuni, tom. II, pag. 56.  
Paris, 1802.

*Suède.* Epoque à laquelle les Mérinos ont été introduits dans ce pays, 6. — Moutons indigènes de la Suède, 151.

## T.

*Tonte.* La multiplicité des tontes augmente la quantité de laine produite par un animal, page 18. — Expériences relatives à la tonte faite aux animaux qui avoient conservé leur toison pendant deux ans, 60 et suiv.

*Tonte.* Manière dont elle se fait en Suède, page 157. — En Danemarck, 163. — En Saxe, 174 jusqu'à 176. — En Prusse, 189. — En Silésie, 195. A Rambouillet, 234-235.

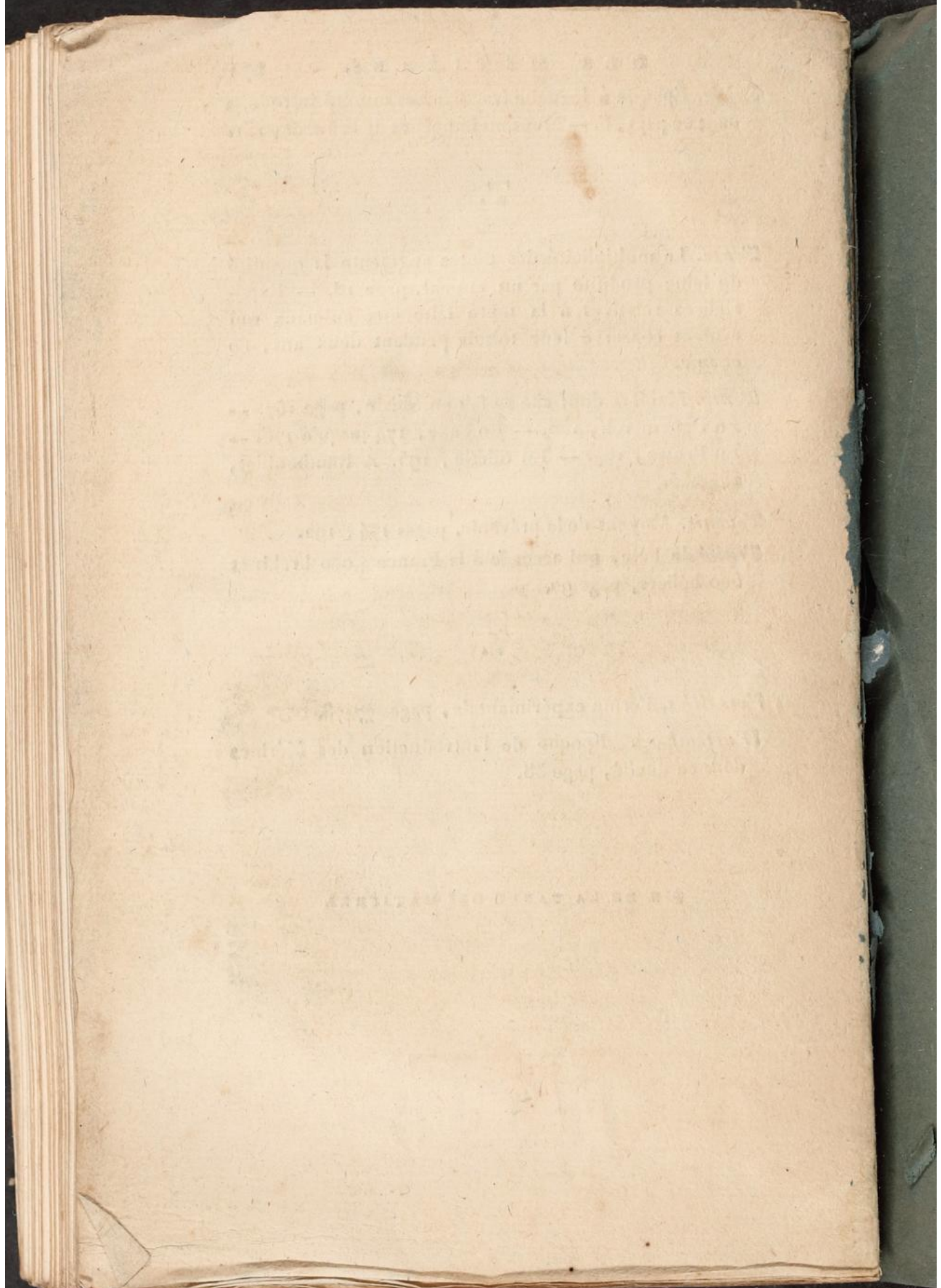
*Tournis.* Moyens de le prévenir, pages 174, 192.

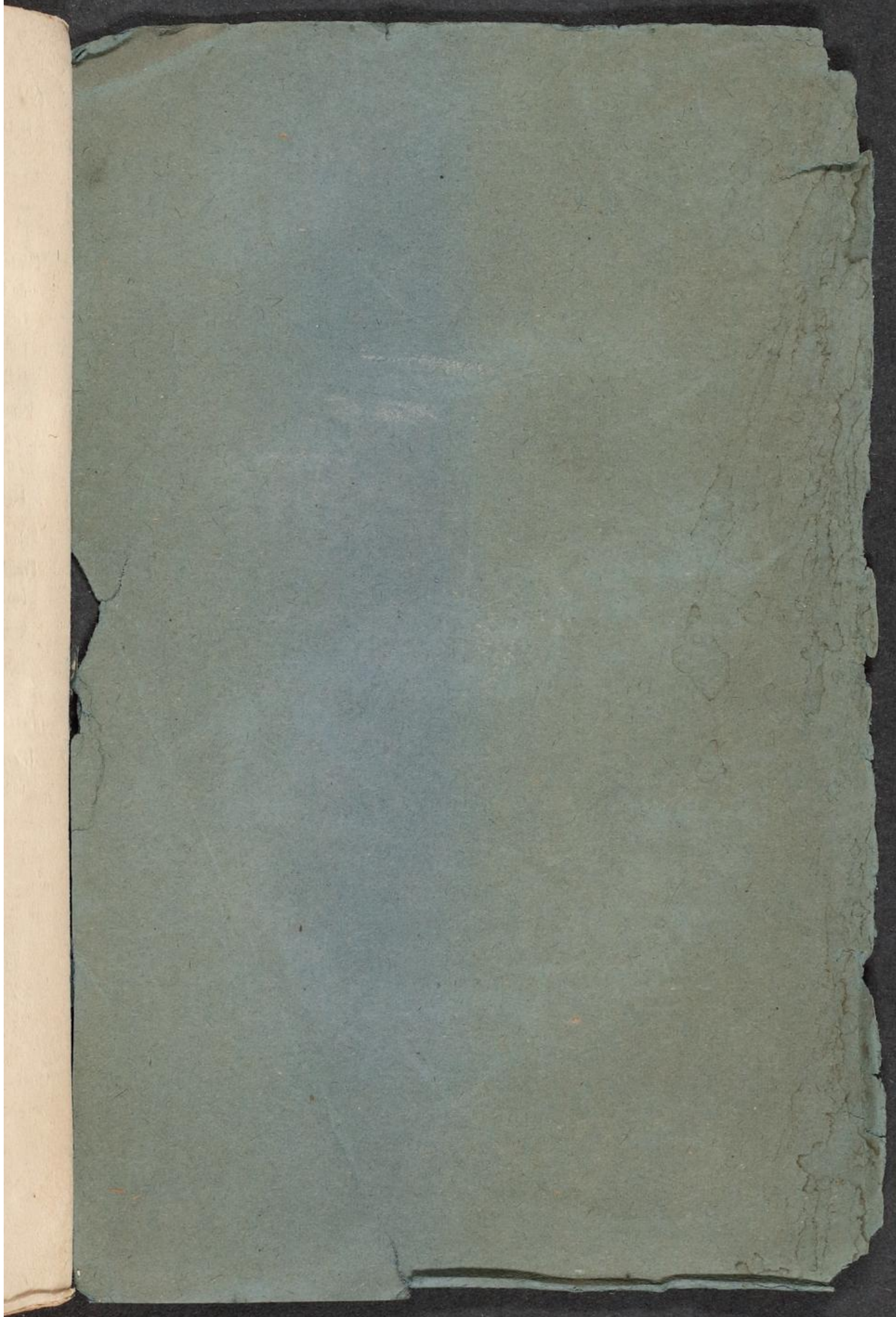
*Traité de Bâle,* qui accorde à la France 4,000 brebis et 500 béliers, page 90.

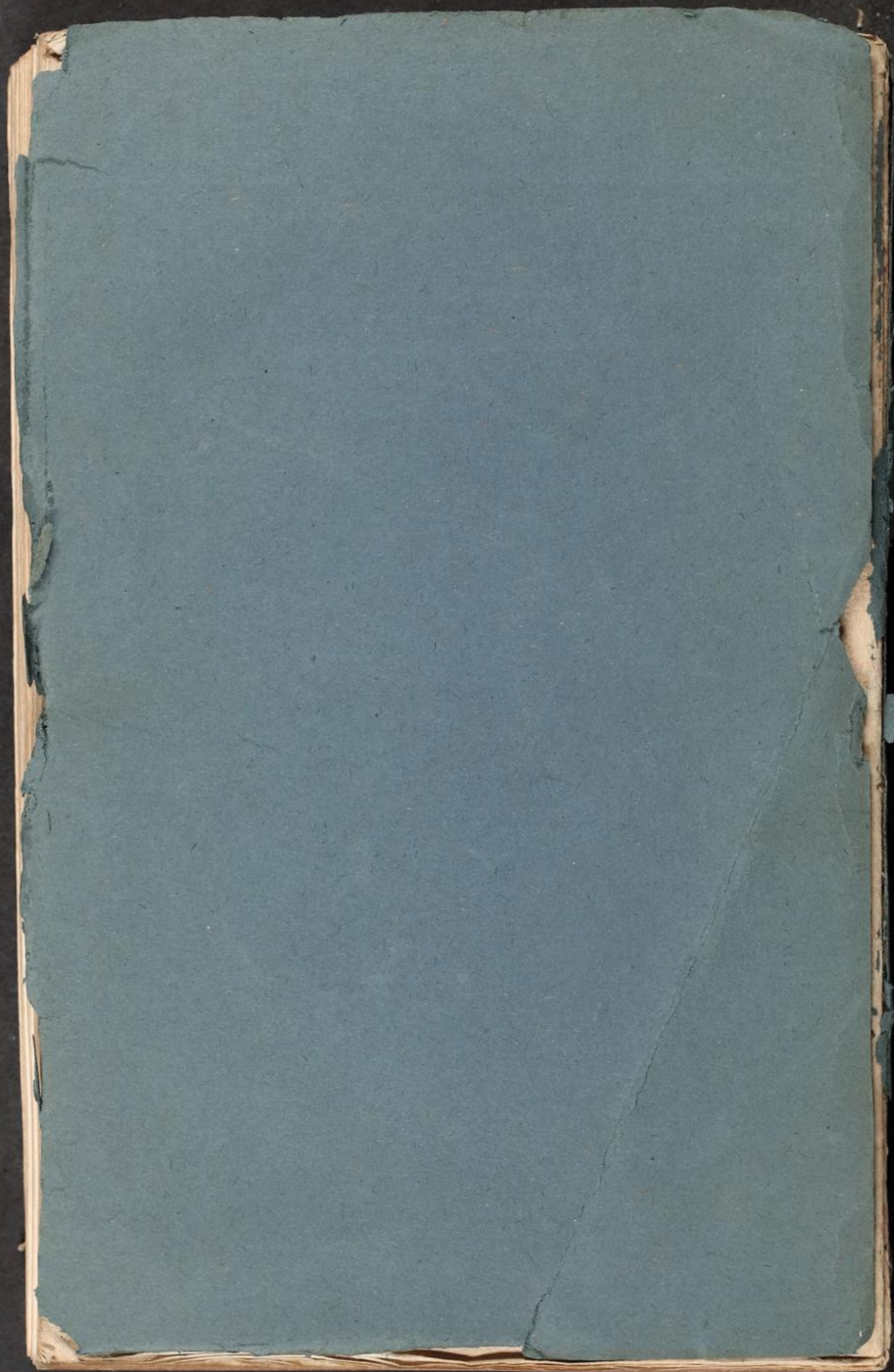
## V.

*Versailles.* Ferme expérimentale, pages 77-78.

*Wurtemberg.* Epoque de l'introduction des Mérinos dans ce duché, page 38.









86







